

# HOWARD BECKER : SOCIOLOGUE ET MUSICIEN

Par Jean Peneff

<b>Introduction</b>	<b>3</b>
<ul style="list-style-type: none"> <li>Une série de préceptes simples</li> <li>Les trois carrières de Howard Becker</li> <li>Comment la sociologie vint aux enfants de Chicago ?</li> <li>Le cursus d'enquêteur</li> </ul>	
<b>1 Le sociologue du travail</b>	<b>12</b>
<ul style="list-style-type: none"> <li>A La division du travail, les occupations, les collectifs           <ul style="list-style-type: none"> <li>Becker victime de l'étiquetage</li> <li>Terrains et expériences</li> <li>Les méthodes de travail</li> </ul> </li> <li>B Les univers comparés du travail           <ul style="list-style-type: none"> <li>Qui fait quoi, où et comment ?</li> </ul> </li> <li>C Le socle des grandes enquêtes           <ul style="list-style-type: none"> <li>Le business de la musique</li> <li>La sociologie des professionnels</li> </ul> </li> <li>D Le sociologue comme travailleur           <ul style="list-style-type: none"> <li>Le travail sociologique</li> <li>Portraits de coopérateurs</li> <li>Interactionniste ou non ?</li> </ul> </li> </ul>	
<b>II <i>Les Mondes</i> , Organisations, Institutions, Professions</b>	<b>38</b>
<ul style="list-style-type: none"> <li>A Règles ou conventions. Interactions au hasard ?</li> <li>B Les institutions lourdes et leurs contraintes</li> </ul>	

## La socio-histoire

C Méthode pour dégager l'interaction cruciale

**La crédibilité fait le pouvoir**  
**Politisation à Chicago ?**

### **III Le pragmatisme de *l'interactionnisme* 47**

A Evolutions, processus, transformations,

**L'enquête a une durée limitée**  
**Un concentré d'interactions : les processus**  
**La modération théorique**

B La relativité des questionnements et des questionnaires

**Qui interroge qui ?**

### **IV Les idées neuves du Professeur Becker 55**

A L'observation sans dogmes

**Pas d'exclusivisme à la participation**  
**Objectivité ou neutralité ?**

B Les conceptions novatrices

**L'invention du « sujet »**  
**La musique en société : J-J Rousseau, M. Weber, H. Becker**  
**Sociologie et représentations**  
**Savoir titrer le morceau**  
**Le mode de rédaction**

C Le bon usage du comparatisme  
**Becker en France**

Conclusion

Bibliographie

## Présentation<sup>1</sup>

Un résumé de l'œuvre de Becker doit tenir compte de caractéristiques singulières. L'auteur étudié est vivant et très actif. Mondialement connu, il est le sociologue le plus édité, cité, traduit actuellement dans le monde, (certes ce sont des critères académiques) à égalité avec Goffman, Merton ou Bourdieu disparus, et depuis le retrait de Giddens. Ecrire sur un auteur vivant est un risque parce que son œuvre n'est pas terminée. Les dernières parutions le confirment (3 livres depuis 2006). Le bilan de son travail ne peut donc être établi. On peut tout au moins décrire ses conceptions en l'état. C'est pourquoi on cherchera ici, moins à introduire une œuvre diffusée, que la clarifier. L'interprétation de Becker que j'avance n'est pas une étude autorisée, ni une version officielle. Elle ne va pas livrer le « vrai » Becker contre de prétendues fausses lectures. Il en y a autant que de lecteurs, du moins si on lui applique la définition qu'il donne de la réception d'une œuvre dans *Comment parler de la société [CPS] \**). Aucun de ces lecteurs n'a tort. Par ailleurs, en tant que commentateur, je manifesterai des préférences personnelles, en toute indépendance. Ce qui est inévitable. Par contre j'ai discuté longuement avec lui des analyses dont je suis responsable et ce qui m'a conduit à y adhérer

Je ferai allusion cependant à ce qu'il a apporté à notre génération et donc ce que nous avons retenu, exploité, ajouté ou retranché. Chaque époque lit un auteur avec les yeux et les questions du présent. On tiendra donc compte de ce qu'il peut offrir aux étudiants actuels qui ne perçoivent pas bien d'où vient cet auteur et où il va. « Qui est finalement ce Becker dont on parle souvent en France mais qu'on ne fait pas réellement lire en faculté mis à part *Outsiders*, ni voit souvent cité dans les essais magistraux ? ». Ces questions sont légitimes de la part des débutants, instruits en sociologie dans l'addition d'« épistémologies » et l'empilement de courants ou « d'écoles ». En choisissant certaines caractéristiques de son travail, j'ai voulu répondre à des interrogations utiles particulièrement en période trouble sur l'avenir des sciences sociales. Disciplines qui se cherchent une nouvelle voie et où la crise de recrutement étudiantin et celle de la confiance du public sont manifestes.

Finalement si ce n'est pas « l'authentique » Becker qui est introduit ici, peu importe puisque c'est le nôtre. Un grand enquêteur sur la durée, 60 ans de « terrains » qui pratiqua selon ses modalités et techniques propres, peu soucieux

---

<sup>1</sup> On lira l'histoire de ce livre sur mon blog : [jeanpeneff.eklablog.net](http://jeanpeneff.eklablog.net)

des standards. Position intéressante pour de jeunes lecteurs sans critères de légitimité assurés, qui font des enquêtes sans « se prendre la tête », sans angoisser, comme Becker qui ne se prenait guère au sérieux, cherchant, par un « sujet » d'investigation original, à développer une curiosité permanente

**\* (Signes abrégés des œuvres citées) O=Outsiders ; MK=Making the grade, BW=Boys in white ;DDT=Doing things together ; LMA=Les mondes de l'art ;TS =Le travail sociologique ; ESS = Ecrire les sciences sociales ; FM= Les ficelles du métier ;CPS=Comment parler de la société ; EC =Etude de cas**

## Introduction

### Une série de préceptes simples

Becker est un sociologue pragmatique visant des objectifs pratiques ; il a à son actif des livres variés ; il a mené, si on peut dire, plusieurs « carrières » à la fois (enseignant, chercheur, enquêteur, musicien, photographe). Que signifie : « avoir des objectifs pratiques, utiles » ? Cela veut dire que si la sociologie, par hasard, ne faisait rien pour améliorer votre saisie de l'existence immédiate (du genre : renouveler votre appréhension du quotidien, comprendre les situations que vous vivez) : alors elle ne vous sert à rien !

Mais Becker donne d'autres conseils pratiques. Tels que : « ne vous engagez jamais dans une occupation professionnelle unique, essayez de pratiquer plusieurs métiers à la fois ; par ailleurs écrivez avec soin, soyez attentif à la forme. Enfin, ne dramatisez pas une petite divergence ; ne faites pas, pour vous distinguer, une polémique, d'un désaccord mineur ». Vous rencontrerez ces préceptes au fil des pages qui suivent ainsi que bien d'autres conseils si vous vous engagez dans la lecture de Becker. Cela concerne évidemment ceux qui veulent obtenir un diplôme de sociologie mais aussi ceux qui veulent la pratiquer librement, qui veulent s'exercer à analyser la vie ordinaire, qui veulent se fournir en explications au-delà des ressources familières de compréhension

du monde qui vous entoure ; si tout ceci ne vous concerne pas, étudiants ou lecteurs, vous ne pouvez rien faire avec ce « Becker »-là .

Chercher une unité chez un innovateur est-ce possible ? L'œuvre a besoin d'un public, d'une organisation réaliste de la diffusion. L'innovation a besoin d'une organisation pour être accueillie et diffusée La plupart en manquent et donc disparaissent. Au business de la musique fait écho pour Becker, le business de la sociologie, l'industrie de l'édition de manuels, de dictionnaires ou d'abrégés :

**« Oui, c'est vrai, il faut être innovateur, mais pas trop. C'est la même chose en sciences où il faut aussi être innovateur. Admettons que je fasse la même étude que vous et que j'obtienne le même résultat. Tout le monde s'accorde à dire qu'il est très bien de répliquer des études, mais personne ne le croit vraiment. Personne ne veut être celui qui fait la réplique. Vous préférez dire « Müller a trouvé » que « Müller a trouvé, tout comme avait déjà trouvé Becker ». C'est donc davantage lié à ce qui est accepté comme innovateur. Certains proposent des changements et tout le monde s'écrie qu'ils ont raison ; et d'autre fois, quelqu'un fait quelque chose de nouveau et c'est un énorme problème pour tout le monde. Cela existe dans toutes les communautés, mais plus particulièrement dans l'art. Le livre que je viens de publier avec Robert Faulkner traite du répertoire de jazz et des innovations qui lui sont liées, et il se pourrait qu'il dérange de nombreux lecteurs. Tout le monde cherche à être individualiste et unique, mais pas trop unique ». ( Becker : *Entretien avec Alain Müller*)**

Retenons d'entrée que cet auteur n'a pas accordé grande valeur à la prétention scientifique, mais qu'il a pris au sérieux l'analyse, la diversité et la multiplication nécessaire des enquêtes. « L'institution, dit-il, ne fait pas tout : il y a beaucoup de professeurs de socio qui ne font pas de sociologie, et d'excellents sociologues qui ne sont pas professeurs ». Son récit de carrière se moque de l'idée de vocation et insiste beaucoup sur les hasards. A partir de ce constat, plusieurs carrières - « déviantes » peut-être-, plusieurs modèles d'invention s'offraient à lui, comme à tout jeune postulant. Le premier conseil qu'il donne au débutant est : « restez libre et ayez confiance en vos capacités. Vous avez une vision, même petite, de votre milieu ; votre expérience personnelle vous a ouvert des portes, alors servez-vous en » ! Bien entendu une telle liberté vis-à-vis des critères scolaires se paie. Il faut du travail et de la ténacité pour les imposer et on n'en voit l'aboutissement qu'après plusieurs années de pratique.

Ce sont là des recommandations d'un Américain ordinaire élevé dans un système universitaire ouvert, plus « démocratique » qu'on ne pense à l'époque de sa jeunesse, dans les nouvelles sciences sociales, où l'entrée et la promotion n'étaient pas encore encadrées. Plus facile aux Etats-Unis car la manière d'y valoriser le travail des sociologues est diverse. Les vingt mille sociologues américains sont, en effet, dispersés, indépendants ; ils ne forment pas une communauté, ne sont pas soumis à un centralisme tatillon comme en Europe. Il faut dire que nous sommes bien moins nombreux et que l'encadrement de deux mille praticiens est un danger réaliste. Aujourd'hui qu'une diminution des financements, des effectifs survient en sociologie, Becker se révèle être un auteur moderne et intéressant par le regard oblique qu'il porte à notre époque.

Ses conceptions sont à réfléchir. Toutes les conditions pour discuter des droits et devoirs du sociologue dans l'intervention publique, de sa mission professionnelle, de son vécu pédagogique, nous conduisent par conséquent à sa lecture.

### **Les trois carrières de Howard Becker**

Par ce résumé, je tiens compte des publications mais aussi d'éléments biographiques apparemment anecdotiques.

1) Des années 1950 à 1970 : les grandes enquêtes, ainsi que les articles réunis dans *Le Travail sociologique*. D'abord comme d'autres étudiants, le jeune Becker a gagné tôt son indépendance financière. Dès 16 ans, il payait ses études par un emploi de pianiste de bar (7 h par nuit avec 2 heures de pause). Et, en même temps qu'il entrait dans la vie de musicien, il s'inscrivait au département de sociologie dans une grande université, celle de Chicago, alors en route vers la célébrité qui allait marquer son histoire ( *Chicago School*).

Précoce, il soutint sa thèse à 23 ans (sur les institutrices de Chicago) et publia plusieurs articles aussitôt. Il en tira son premier livre *Outsiders*, une référence devenue mondiale (traduit dans 7 ou 8 langues) .Il faut dire qu'il était pleinement en phase avec son époque. Il en anticipait différents aspects : la diffusion universelle du jazz, la propagation de contre-cultures. Il fut d'abord, comme beaucoup, un chercheur sans poste qui vit de revenus annexes. Les recrutements universitaires étaient rares et les enquêtes, un moyen d'attente sans se mettre de pression, Son « post-doc » fut une étape fertile en enquêtes et en expériences de rédacteur de revues et de correcteur des articles publiés

2) Les livres des années 80 et 90 réunissent la grande enquête sur les mondes de l'art et des notices sur la pratique dont une incite à renoncer au style d'écriture académique (*DTT*). C'est l'étape d'une carrière classique de professeur à Northwestern University (Evanston-Chicago) où il resta 34 ans . Il y publia les travaux de la maturité, de soutien à la pédagogie. Il aimait l'enseignement. Comme ses collègues, il passait des heures à son bureau, à la disposition des étudiants, discutant librement ainsi que j'ai pu maintes fois le constater. Au service de l'administration de cette université privée, il n'en accepta néanmoins que les demandes qu'il jugeait légitimes ; assurer cours, examens, séminaires (mais avec sa touche personnelle : tels les cours faits, non dans les locaux prévus, mais au sous-sol dans la proximité des personnels d'entretien). Une rupture avec le face à face magistral et l'organisation spatiale traditionnelle de la « classe » : les travées qui hiérarchisent subtilement les étudiants, l'abolition de la chaire et du bureau. Les travaux qu'il demandait laissaient une place au besoin étudiant d'autonomie et évitaient les signes de l'autorité par une notation définitive. D'ailleurs évaluer, juger, classer,

représentaient selon lui des verdicts prématurés à l'égard de jeunes en formation, et la sanction sévère inappropriée vu le manque d'unité de définitions au sein de la discipline.

3) Sa troisième carrière se déroule actuellement, à compter de son dernier poste à Seattle et de sa présente retraite. Il nous fournit alors des livres originaux, parfois sous signature collective. Il revient à sa formule préférée, n'écartant les références de bienséance, le lourd appareil de notes de bas de pages (qu'il n'a jamais pratiqué), l'exhibition érudite. Il innove comme au temps de sa jeunesse et revient à sa prédilection : valoriser des sociologies « naturelles », se confronter à d'autres « reportages » du social : romanciers, photographes, journalistes, statisticiens, artistes. Il attaque ainsi directement le problème crucial de la nature de la sociologie. Qu'est-elle ? Une science ? Oui mais laquelle ? Une manière de décrire la société abstraitement alambiquée ? Peut-être, mais alors c'est au risque de devenir une succursale de la philosophie !

Ces trois « carrières » clarifient pour le public français le parcours atypique de Becker qui fut connu successivement comme :

a) le sociologue de la déviance pour lequel il a été perçu comme anticipateur tourné vers les activités de loisirs des jeunes des classes moyennes, le monde des services, des modes de vie souterrains promis à un grand avenir (drogues, musique, cultures étudiantes). Ce sont là les résumés ordinaires de sa carrière dans les traités de langue française.

b) le sociologue des professions et de l'art, ouvrages de synthèse qui parlent des institutions consacrées et prestigieuses ainsi que du simple « travail ». Ouvrages relativement classiques de forme malgré quelques singularités de présentation (présence de photos ou dessins)

c) Enfin à la retraite on retrouve le testeur d'idées originales, le sociologue libéré de tout rôle institutionnel qui s'implique dans les conseils aux étudiants quant à la conduite à tenir pour s'adapter aux normes. Tous ces textes peuvent être reçus comme des fruits de la sérénité, sans agressivité et sans critique inutile d'un rival. Main de velours et fermeté d'idée.

Alors qui va-t-on rencontrer au fil des pages ? Un sociologue pragmatiste, ou simplement un intellectuel libre ? Il est surtout un « bosseur », concentré, gros travailleur qui, pour préserver son temps, a mis à distance les exigences du marketing, a tenu à distance les sollicitations médiatiques : « je ne vais jamais à la radio, dit-il, je ne passe jamais à la télévision : c'est une perte de temps ». Son goût de la liberté vient de loin. Rappelons son indépendance financière, son état de travailleur de la nuit ; toutes choses qui ne sont pas une pose affectée mais une grande école de la vie à partir de laquelle il enquête sur les sujets les plus divers, relativise la réussite et les vicissitudes de l'accueil par le public

« Je n'ai eu aucun problème à l'université car, comme je le dis souvent, je ne me suis jamais fait de souci pour mes études. C'était uniquement un passe-temps, un hobby. Le véritable boulot, c'était de jouer du piano. Je n'ai donc pas véritablement choisi la sociologie, j'ai juste continué mes études et un beau jour, j'ai reçu mon doctorat sans m'être véritablement battu pour l'avoir. Pas non plus parce que j'étais spécialement brillant, mais parce que mes collègues s'inquiétaient sans cesse, ils étaient très sérieux dans leurs études. Quand on ne se fait pas de souci, ça n'est pas si difficile de réussir à l'université. J'ai alors pris conscience de deux réalités. La première, c'est que le business musical dans lequel j'étais impliqué n'était probablement pas la meilleure chose à faire à plus long terme, car les personnes pour qui je travaillais étaient de petits criminels, des Mafiosi, et ça n'était probablement pas très bien. D'un autre côté, les choses plus recommandables ne m'intéressaient pas véritablement, par exemple écrire de la musique pour la publicité (ce que j'aurais très bien pu faire). J'ai donc réalisé que je pourrais peut-être poursuivre dans la sociologie, ce que je fis. Et en même temps, on ne choisit pas véritablement ce genre de choses ; on choisit une option et cela conduit à quelque chose d'autre (*Entretien avec Alain Müller*)

.....Je suis devenu sociologue par hasard, mieux par accident...en général, j'ai du mal à assumer le rôle de l'intellectuel, du maître à penser que parfois on m'accorde....la musique a influencé ma sociologie : la musique donne une distance anthropologique, un regard sceptique de l'organisation et de la pratique sociale qu'il faut avoir quand on est sociologue. Mais il faut faire une distinction importante : ceci ne vaut pas dire que je n'étais pas sérieux en tant que sociologue, mais que je ne prenais pas vraiment au sérieux toute la structure institutionnelle qui est associée .Mon travail, mes recherches sont très importants pour moi ; mais le fait d'être professeur, et le rôle social qu'il faut jouer...je ne suis pas toujours très sûr. Tout ceci, la sociologie, la profession universitaire, le prestige, la « position » ne me paraît pas sérieux. Si cela venait à disparaître, ce ne serait pas la fin du monde : s'il n'y avait plus de musique dans le monde voila ce qui serait une tragédie.

Mais parce que je ne me faisais aucun souci par rapport à mon violon d'Ingres (la sociologie), puisque ce n'était pas sérieux, j'ai été capable de terminer très vite mon cursus. Et j'ai soutenu ma thèse à 23 ans. Les étudiants sérieux et consciencieux prennent beaucoup plus de temps...Ma thèse portait sur les institutrices. Mon problème était que personne ne m'aurait engagé comme enseignant, j'étais trop jeune. D'un autre côté j'étais devenu le plus diplômé des pianistes de jazz à Chicago. J'ai trouvé un boulot l'année suivant ma thèse, un boulot dans un organisme qui étudiait la délinquance à Chicago. Et je les ai persuadés de me laisser faire cette étude sur la marijuana. Ensuite au milieu de cette année là, une énorme tornade s'est abattue sur Chicago, une grosse tornade d'hiver et un vieux tramway est tombé sur la voiture d'un professeur de l'Université le blessant très gravement. Et ils ont besoin subitement d'un professeur. C'est comme ça que j'ai accepté d'enseigner à l'Université. Tout est là. Cette histoire me fait finalement douter du déterminisme...avec une telle somme de coïncidences, de hasards .Donc j'ai fait cette recherche, j'ai eu ensuite une bourse post doctorale à l'université de l'Illinois. Et voilà ! » [*Entretien à Politix, 1997, p. 155*]

Bien que sa carrière fût linéaire, ses intérêts furent éclectiques. Leur pluralité rend la discussion délicate ; où bien on isole un secteur et notre vision est partielle ; où bien on les prend tous, et on se perd. Si on tient à distinguer les thèmes principaux de Becker, établissons ce « catalogue » provisoire :



- a) Scolarisation, formation professionnelle, éducation supérieure
- b) Cultures : arts consacrés, musique, théâtre, chanson populaire, photographie
- c) Normes, déviance, contrôle social, transgressions, inventions. L'insistance sur cet aspect est réducteur comme le confirment la fiche française de Wikipedia ou les interprétations de commentateurs français ( A. Pessin mis à part)
- d) Dernier thème : Les techniques du travail sociologique, la production des données et les manières d'écrire.

On voit qu'il est délicat de naviguer dans l'océan de la sociologie beckerienne. Il a exercé son inventivité à peu près partout ! Le principe est simple. Dans chaque livre, on trouve une grande idée et ses ramifications buissonnantes. Cette variété est engendrée par le refus de la spécialisation qui confinerait à la routinisation. L'objectif de sa carrière n'est pas en effet de durer pour conquérir, mais de se renouveler et de diffuser toujours de l'originalité, de l'inédit. Prenons les choses depuis le début

## **Comment la sociologie vint aux enfants de Chicago ?**

Quand on l'interroge sur la naissance de son engouement, il donne quelques pistes biographiques dans le style où il excelle à repérer les hasards mais déterminants, ainsi que les conditions matérielles et culturelles de la vie adolescente. De la sorte le pragmatisme est appliqué à sa propre vie par le biais de la fausse anecdote insolite :

**« Quand j'avais peut-être dix ans mes copains et moi utilisions le système de transports en commun de Chicago et nous pouvions pour le prix d'un trajet voyager toute la journée Nos mères nous préparaient un sandwich et nous allions ...par le métro circulaire aérien... une fois que nous étions dans le train nous pouvions descendre et prendre..5 ou 6 lignes périphériques.. Le faire toute la journée parcourant la ville avant de rentrer le soir fatigués et heureux. Que pouvions-nous voir ?**

**En circulant, en regardant de près ou de loin chaque chose depuis notre petite fenêtre nous commentions entre nous les petits événements, les petits faits et nous les rapportions pour les discuter .A l'âge de dix ans j'avais une bonne compréhension de la structure sociale et physique de la ville au moins du point de vue géographique Cela nous a donné à réfléchir sur les différentes façons de vivre qui nous entouraient .....**

**Mes chances de pratiquer l'observation s'accrurent beaucoup quand je devins plus tard un musicien professionnel, ce qui arriva bien avant que j'eusse entendu parler de sociologie et que j'eusse accédé à l'université. A partir de 14 ou 15 ans, je commençais à jouer avec d'autres garçons dans des lieux publics et j'étais payé pour cela.. .Alors que je vivais toujours chez mes parents, je n'étais plus souvent à la maison, passant mon temps soit au lycée, soit dans les endroits où je devais jouer .Tous étaient de bons endroits pour pratiquer l'observation mais je n'y pensais pas, je ne me rendais pas compte que j'étais en train de faire quelque chose d'aussi important ou noble. J'étais juste en train de vivre [*« Grandir et observer à Chicago »*, Peneff, 2009, p 126].**

Ses expériences enfantines sont faites d'ouverture à la curiosité envers la grande métropole, les rassemblements et les métiers de la rue, les grands magasins, la vie des administrations et aussi ce qu'il percevait de la vie privée depuis les fenêtres du métro aérien. Naissance du sens de l'observation primitive de l'environnement, propension stimulée ou réprimée selon les familles. Chacun de nous a beaucoup appris avec une petite bande d'amis, vagabondant les jours de vacances. C'est peu imaginable aujourd'hui sauf pour les enfants des banlieues ou des quartiers. La liberté de mouvement des enfants des classes moyennes s'est affaiblie ; le cloisonnement familial a imposé une morale de la réserve et du secret. Mais la manière de « visiter » sa propre ville, l'envie de regarder ses habitants, les diverses manières de se fondre, en silence dans une foule (« je n'écoute pas, je regarde », disait Diderot au même âge) sont les prémisses d'une science sociale. En bref, la curiosité selon qu'elle sera autorisée ou limitée par les interdits parentaux ou d'autres instructions octroiera ou non le développement de l'investigation concrète, préliminaire à la sociologie.

Becker naquit à Chicago en 1928 de parents, employés, cadres moyens, habitant la banlieue ouest, Austin, le quartier juif et irlandais de classes moyennes (qui votait à 100% démocrate, dit-il). Au lycée il obtient une bourse pour aller à l'université, après un examen très sélectif à l'échelle de la ville (10 allocations attribuées pour fréquenter l'université de Chicago par un mécène juif). Un enseignant l'encourage à passer cet examen, son père le destinait à une carrière en droit mais pas à la sociologie ! Entré à l'université à 16 ans, il se trouve rapidement pourvu de la licence en sciences sociales à 18 ans (cumul en deux ans au lieu de trois des cours de lettres classiques, de science sociale, de sciences naturelles). Master à 20 ans, doctorat et thèse soutenue à 23 ans. Il publie son premier article à 24 ans dans la revue majeure, *l'American Journal of Sociology* et trois autres dans l'année qui suivit.

**« Quand j'ai eu mon bac, j'ai trouvé du travail dans des bars et des boîtes notamment des clubs de striptease ; un de mes premiers engagements fut à l'Auberge de la liberté, une des nombreuses boîtes de la section de North-Street ; nous étions assis juste derrière la petite scène sur laquelle les filles dansaient et nous regardions au-delà, vers les clients qui étaient assis. Nous voyions nuit après nuit la majorité des hommes qui voyageaient à Chicago pour leur rendez vous .On les voyait venir après leur travail, acheter de l'alcool pour les danseuses et même dépenser de milliers de dollars sans leur demander aucun service sexuel. Parfois, nous apercevions quelqu'un confortablement assis dans son fauteuil en train de se masturber pendant que les files se déshabillaient. ...J'ai joué dans la plupart des bars et tavernes de la ville ; par moments je m'asseyais dans un coin de l'orchestre avec deux ou trois autres joueurs, ce qui nous laissait le temps de regarder où les gens buvaient, riaient et s'amusaient... Nous étions témoins de flirts, des bagarres, nous assistions à l'arrivée de la police et nous apercevions les billets que le propriétaire de la boîte leur glissait en douce. Adolescent, j'ai pu observer le monde de la nuit, dans des quartiers typiques d'affaires, de commerce, de loisirs ». [Peneff, 2009,p.126]**

## **Le cursus d'enquêteur**

Scolairement précoce, il a commencé tôt à devenir adulte. « Entrer dans la carrière en sociologie » est un récit plein d'ironie. Les bonnes fortunes de ce parcours sont, selon lui, d'avoir eu de bons professeurs, de bons orienteurs, une bonne université (ce qui implique des bibliothèques ouvertes 12 heures par jour). Il insiste sur l'ambiance favorable au travail intellectuel et sur le travail en groupe. Il est loquace quant à l'ambiance de camaraderie au sein d'une génération qui donnera une cinquantaine des meilleurs sociologues américains. Son contact fortuit avec E. Hughes, pourtant « terreur des étudiants de première année » fut déterminant. Pianiste comme lui, Hughes fut alors intéressé par ce profil atypique : étudiant à mi-temps, tout sauf dilettante, passionné par la société mais également par la musique. Il fut choisi comme instructeur dans le département puis assistant de recherche. Il appartient à un groupe d'étudiants, une communauté souple et informelle. Il ne se coupera jamais vraiment de ses racines, puisque avec Freidson, Gusfield, Roy, Davis, Goffman et d'autres moins connus, il fait partie d'une groupe qui donna, un esprit qui a marqué la discipline et qu'on dénomme « Ecole de Chicago ». Ces auteurs n'hésitent pas à reconnaître les influences mutuelles, leurs dettes réciproques ; ils ne se voient pas en intellectuels méritants, mais simplement en jeunes chanceux, notamment les soldats revenus vivants de la deuxième guerre mondiale et qui avaient obtenu une bourse (le GI's Bill). Cela est inaccoutumé dans un univers d'individualistes acharnés. Les jeunes sociologues américains de l'après-guerre ont bénéficié d'un apprentissage de qualité. Pendant leurs années d'étude, ils n'ont pas reçu un enseignement de philosophie classique à la différence de la plupart des sociologues européens ; ceci explique en partie la divergence des approches. Ils ne sont pas imprégnés du positivisme ou de rationalisme européen. Becker a eu ses propres « ancêtres » : Park, Mead, Dewey, lesquels avaient étudié la philosophie sous l'égide de Simmel et des pragmatistes Pierce, James. Est-ce que cela rend compte de la distinction entre d'une part, le philosophisme de la France ou de l'Allemagne, et le pragmatisme anglo-saxon d'autre part ? Peut-être ; en tout cas les divergences s'analysent historiquement et éclairent les raisons de son introduction tardive en France, ainsi que la résistance à son travail de la part des pays de langue allemande, plus favorables à une approche structuraliste. Sa reconnaissance en France a été également marquée par la conjoncture de la fin des années 70, du fait de l'éclatement des chapelles, et de la fin de luttes de chefs. Ce contexte ayant été bouleversé après 1985, il put être introduit sous de meilleurs auspices. La quinzaine de livres, (dont une petite moitié traduite en français), deux cents articles et notes publiés témoignent qu'il a maintenant conquis un public. Becker n'a pas été un professeur « nomade », à multiples postes, bien qu'il ait été mobile (Chicago, Seattle, San Francisco). Il décrit sans hésitations les circonstances dont il a bénéficié (ne pas faire la guerre du fait de l'âge) [DTT chap 2]. « Devenir un adulte sérieux, c'est compliqué » dit-il. Devenir un bon professionnel aussi,

toute une aventure, parce que les apprentis doivent deviner les solutions que les anciens cachent plus ou moins soigneusement aux jeunes. Pour faciliter ce passage, il transmettra lui-même les informations adéquates à ses successeurs. Donner aux débutants « les ficelles du métier », les recettes, bref la « cuisine » interne, c'est les convaincre qu'il n'y a pas de révolutionnaires ou de génies : ni en sociologie, ni ailleurs. Le métier de chercheur s'apprend mais il est préférable d'en connaître initialement les coulisses et les conditions.

Ses grandes enquêtes sur l'éducation, les médecins, les artistes, remettent en cause la rhétorique scientiste. Les problèmes sur lesquels les méthodologues s'acharnent sont pour lui inutiles car insolubles ; la « preuve » des sciences dures n'est pas applicable ; elle est inappropriée, ou en voie de rectification par les savants eux-mêmes. Par contre, les produits appelés « sociologie », sous label universitaire ou non, ont pour justification l'enrichissement d'une réflexion collective, la naissance d'un débat à condition évidemment d'avoir trouvé un écho public. Les conditions par lesquelles nous transmettons des résultats ne sont jamais catégoriques ; elles sont des applications momentanées.

**« Cela peut paraître malheureux, mais c'est exactement le caractère provisoire du savoir sociologique qui le définit comme une vraie science. Parce que tout savoir est provisoire. Nos découvertes et nos lois dépendent toutes de conditions qui peuvent nous paraître universelles, mais dont des recherches postérieures montreront inévitablement qu'elles ne sont vraies que pour les endroits que nous connaissons et non pour ceux que nous devons encore découvrir. Prendre en compte ces possibles au moment où ils surviennent est ce qui permet à la science d'avancer, en apprenant de nos erreurs, en ajoutant plus et plus à ce que nous savons déjà, même lorsque nous découvrons, de plus en plus, le peu que nous savons » [Préface, *Encyclopedia Universalis*, 2005 ]**

# 1 LE SOCIOLOGUE DU TRAVAIL

## A La division du travail, les occupations, les collectifs

Le travail est le centre de la vie de toute société, au cœur de toutes les activités, le grand principe de l'existence sociale. Sans travail, pas de société, ni donc de sociologie, [Hughes, 1996, p 61 et suiv.] On l'oublie dans les programmes de premier cycle où ce cours est soit négligé, soit sous-traité. Mais le travail est toujours collectif. Notre société à fortes tendances individualistes incite à sous-estimer l'aspect organisationnel de l'oeuvre humaine. Il faut donc, pour traquer ce préjugé, trouver des lieux et des moments où des individus ingénieux

perceront le mur des occupations excessivement personnalisées : l'école, la médecine ou l'art. Justement là où le travail d'équipe dans une communauté d'égaux est dévalorisé au profit d'une hiérarchie de mérite ou d'une individualisation des capacités.

Se mouvoir dans son oeuvre n'est pas aussi aisé qu'on le pense, bien que son écriture soit limpide, que chaque page se comprenne à la première lecture, qu'il ne s'y manifeste aucun hermétisme. Sa « philosophie » est claire. Le travail est le lien universel entre sociétés. Cette catégorie est partout présente dans les entreprises de morale, dans les croisades intellectuelles ou dans les activismes de l'art ou de la politique. La diversité interprétative que la société donne à l'idée de travail n'est pas gênante. On ne doit se laisser intimider par un classement préalable : « ceci est du travail ; ceci est de l'amateurisme, du bénévolat, ou relève de la vie domestique ; ceci est du travail vulgaire ou prestigieux ». Quel rapport entre un concert, l'entretien de la salle, la vente des billets ? Il en voit de suite un : le point de vue collectif sans lequel l'art n'est rien car le concert ou l'exposition n'ont pas lieu.

Le premier univers donc qui nous détermine, nous classe, pèse sur nos conduites, ne serait-ce que par les revenus et les façons de penser est le travail. Becker s'y est intéressé parce qu'il aime les gens actifs, la variété de leurs interventions, l'ingéniosité utilitariste. Sa vision productiviste lui fait parler de tout : de jazz, de marijuana, de photographie, de théâtre et aussi d'éducation, de médecine, de formation des sociologues en gardant ce point de vue à l'esprit. Auparavant petit retour sur son histoire. Les commentateurs ont voulu le classer comme qualitatif, interactionniste, membre de l'Ecole de Chicago, mais c'est une erreur d'étiquette

## **I Becker victime de « l'étiquetage ».**

Le travail de nomination de la part des sociologues se jugeant, est le résultat d'un processus de socialisation, d'intégration aux codes professionnels appris dans le cursus. Ceci permet peut-être aux étudiants d'aller vite mais cela a un coût. Ainsi, la traduction tardive d'*Outsiders*, en France, a pesé sur l'image, sur le choix futur d'une sélection qui a laissé de côté ses grandes enquêtes consacrées à l'éducation et la médecine. Il entra en sociologie française par une porte dérobée bien que *Outsiders* fut un très grand livre, une direction qui négligerait la question des institutions fondamentales. C'était presque l'envers de son parcours où il écrivit à l'âge de 30 ans plusieurs synthèses de méthode qui firent date face au fonctionnalisme dominant des années 1970 dont il prenait le contre-pied. Notre histoire disciplinaire est très différente de la sienne ; c'est pourquoi il a été traduit avec des « arrière-pensées ». Alors que son appartenance à l'Ecole de Chicago fut présentée comme évidente, une interprétation discutable, les pays où on l'a labellisé spécialiste de la déviance ou des sous-cultures ou encore chantre de l'interactionnisme, ont une tradition

du compartimentage, alors que son travail bouscule les classements. On l'a assimilé à un praticien de l'enquête qualitative (ce qui n'est pas faux) alors que dans *les Ficelles du métier* les questions d'échantillon, d'études de cas, de comparatisme disaient l'inverse. En effet ses techniques de travail ne sont jamais fixées. Elles sont fluides et évolutives selon les objets. Ainsi il ne se laisse pas influencer par les définitions de ce qu'est un « terrain ». Ni par le « comment définir ou justifier les données d'observation ». Sa première imputation dite *Labelling Theory* (étiquetage) fut l'étude des entrepreneurs de morale et des personnes censées qualifier, c'est-à-dire d'abord associer des faits en les nommant puis « juger » par des acteurs : policiers, législateurs, journalistes, architectes de croisade qui se mobilisent pour qu'une activité donnée soit catégorisée déviante ou non. Tous, nous faisons cela sous l'influence de professionnels dont l'activité est de « parler » de la société mise en catégories de faits moralement associés. Cela appartient aujourd'hui au sens commun, que ce soit au sujet de la construction sociale des statistiques ou bien du nominalisme implicite des actes artistiques, médicaux, éducatifs ou autres ; mais ce n'était pas le cas en 1950 ou à peine en germe. C'était alors une idée neuve pour l'ensemble des chercheurs de même génération.

Pour Becker, parler des fumeurs de sheet, de drogués, c'est déjà déviant, En médecine le terme « mauvais client », malade abusif, emmerdeur (un « Crock » en jargon médical) est une reprise telle quelle de termes indigènes ou de la société qui moralise la santé. Pour la police ou justice, « déviant » équivaut presque à délinquant. Nous sociologues devons justifier le terme choisi pour parler de nos « sujets ». Il n'est jamais innocent. Le terme *Outsiders* a été trouvé pour dénommer ceux qui, in fine sont, en compétition pour d'autres modes de vie : en marge, à côté, pas obligatoirement déclassés ni exclus ni condamnables

## **Terrains et expériences**

La génération « née » à Chicago a tiré profit des conseils du professeur Hughes. Plus tard Becker, en suivant ses mentors, a démystifié la dénomination qualifiante sans tomber dans le relativisme. Il a simplifié l'idée de terrain en le faisant sortir des situations classiques de l'ethnologie. La sociologie s'est d'abord établie à partir de l'enquête par observation mais pas exclusivement. Chaque cycle de l'histoire des sciences sociales s'approprie ses cadres de jugements, ses préconisations. [Masson, 2008, Chapoulie, 2001]. Chaque terrain produit ses propres techniques ; il ne faut ni restreindre ni limiter et on a moins besoin de théories que d'investigations concrètes ! Ce qui fait la valeur d'un terrain est la connaissance initiale qu'on en a. Un terrain sans expériences antérieures est un peu un désert ; il faut avoir une proximité préalable avant de faire un terrain ou bien l'acquérir. Ce qui n'est pas à la portée de tous. Mais ce

n'est pas non plus rédhibitoire : on apprend et on commence à tout âge. On ne construit pas le « terrain » comme un modèle à atteindre. Connaître par imprégnation, voilà un des atouts, comparable à celui des archives historiques dont le regard est distancié et où la question de l'« objectivation » ne se pose pas. Mais se posent par contre celle des biais ou celle de la naïveté de l'enquêteur.

Finalement qu'est-ce que faire des expériences en sociologie ? Il le dit de façon triviale. Toute une vie d'enquêtes consiste à approcher, éprouver, se montrer curieux de l'adolescence jusqu'à l'âge avancé. L'essentiel est le nombre de cas et le cumul raisonné. Il y a de nombreuses façons d'étendre la gamme de choses vues si on ne se contente pas d'un rôle d'observateur, d'un seul costume de participant. Etre inventif, adaptatif, audacieux socialement parlant, sortir de sa classe ou de sa trajectoire, prendre des cours à tout âge, devenir, à 50 ans apprenti en photographie ou en art théâtral, prendre des cours d'algèbre boléenne ; voilà un objectif qu'il privilégie ! Ceci implique de ne pas excessivement codifier ou imposer la stratégie du cursus. La chance joue aussi. Une posture profitable implique de ne pas corseter l'observation participante, ne pas prédéfinir les postes ou les places à prendre, ne pas s'imposer de limites de durée. En réalité, où est le « terrain » ? Il est partout et nulle part.

C'est pourquoi le chercheur inlassable qu'il est, travaille de façon à maintenir à distance les idées conventionnelles; ses thèmes : le jazz, la marijuana, la photographie -à l'époque des sujets neufs- furent attentifs aux mouvements de la société. Il n'entreprend un sujet que s'il a ressenti directement l'envie de le tester et de le raconter. Il ne prétend à aucune spécialisation, aucun prédécoupage pointilleux. Penser que les problématiques des années 1960 qu'il a étudiées subsisteraient longtemps était un pari osé. En effet, ses interrogations n'ont pas vieilli. Rester immergé dans l'actualité, ne pas se mettre à l'écart, concevoir une sociologie pratique, réflexive, soucieuse du contemporain est la raison d'être de notre profession. La préoccupation de l'étape suivante fut alors : comment publier, comment diffuser largement les idées ? Sa longévité d'enquêteur a bénéficié de l'autonomie de la discipline aux Etats-Unis, moins politiquement engagée en raison du faible poids de la référence « professeur de sociologie » auprès des journalistes et des commentateurs tout en étant moins soumise aux aléas de la carrière à l'université

C'est ainsi qu'il ne lui apparaîtrait pas indispensable que la sociologie soit intégrée à des organismes officiels ; d'aucuns ont souhaité même qu'elle demeure à l'écart des institutions étatiques. De toute manière, une partie des praticiens se voudra toujours libre et inventera sans cesse des manières d'expérimentation et des modes de démonstrations. On ne peut qu'improviser face à une réalité volatile et mouvante et il ne faut pas que la recherche se solidifie et se fonctionnarise. Les procédés de création doivent rester ouverts, y compris aux

profanes. La sociologie n'est pas une science, au sens hypothético-déductif ; elle avance par bonds... ou en travers. Ses expériences ne sont pas renouvelables. Il penserait même que les cours de méthodologie orthodoxes sont une erreur. On doit simplement produire une analyse s'appuyant sur des comparaisons, des cas, des observations non restrictives. Apprendre par l'expérience, connaître par l'épreuve de la réalité étaient les principes premiers du pragmatisme. Expérience sociale et sens du concret ne sont cependant pas tout ; on doit passer par la communication écrite, l'échange des idées avec les disciplines voisines.

### **Les méthodes de travail**

Il existe un substrat : la méthode inductive à partir de faits éprouvés. Le monde du travail est celui qu'il connaît le mieux. Il a le point de vue d'un salarié (musicien, enquêteur). Que peut-on faire en sociologie, à partir de petits boulots, de jobs à mi-temps, de contrats à durée déterminée ? On peut retourner ce handicap en avantage : la sociologie est la seule science humaine à offrir cette situation. Etre salarié à 16 ans n'est pas inutile dans une formation. Contre le « scolarocentrisme », contre le cloisonnement entre le Supérieur avec le monde de l'entreprise, l'expérience préalable que ce soit le salariat ou l'immigration, est une chance. Dont on peut profiter à condition de rencontrer des enseignants qui prolongent la porte ouverte. Des maîtrises, des DEA, des thèses dont les sujets tenant compte de ses réflexions au sujet de l'expérience à utiliser des étudiants, ont pu produire ici ou là des études de qualité. Mais satisfaisante à la double journée : chercheur le jour, travailleur la nuit, n'est pas évident [Chapoulie, 2000, et Briand, Colloque : *L'Ecole de Chicago ; Hier et aujourd'hui, 1998*].

Plus qu'un accès immédiat à l'emploi, la comparaison par le postulant est une chance supplémentaire de construire son indépendance, acquérir de la confiance à propos d'un sujet dont Becker dit qu'il le connaît mieux parfois que son directeur. Après, les cadres abstraits de l'explication viennent tout naturellement avec les concepts : compétition, émulation, négociation, collaboration, rivalité, hiérarchisation. Ils remplaceront d'eux-mêmes les concepts vagues que les auteurs en mal de données appliquent inconsidérément tels que variables, forces, mécanismes, logiques, qui sont des constructions de l'esprit de système. Quand on est marqué par ce genre d'enseignement, on est confronté non à des concepts, clés en main, mais à des techniques comme l'observation, la documentation interne, l'écoute des conversations. La méthode et la théorie interagissent, se combinent. En fait, elles ne sont plus que les deux composantes de la réalité de la recherche. Les groupes au travail collaborent, échangent beaucoup plus qu'ils ne le disent ou que le laissent voir les archives ou les rapports internes. Les individus au travail parlent, se rencontrent directement. S'ils ne se rencontrent pas, ils interagissent de loin, ils s'imaginent les uns les autres et prennent en compte leurs avis supposés, supputent le résultat



ou l'avenir des uns et des autres. Ce sont là les éléments de l'action collective. On trouvera cette analyse concrète dans un livre [ *DTT*, 1986] et aussi dans le *TS* . Il a appliqué cette idée plus largement à l'école primaire, à la médecine, aux productions culturelles et aussi à la science ou à d'autres manifestations de l'activité courante.

## B Les Univers comparés du travail

Depuis un siècle la division des tâches explose ; la multiplication des activités est sans fin, la segmentation du travail illimitée. D'où l'importance de confronter les cas nouveaux ou anciens. Rester spécialiste éternellement d'un domaine ou d'une problématique dont on s'estimerait le titulaire paralyse cette capacité. Alors à la demande insidieuse : de quelle spécialité est-il l'acteur, on répondra qu'il est le spécialiste du changement, des allers-retours. La tâche effectuée, le contenu physique ou mental, l'atelier ou le bureau, la distribution du pouvoir hiérarchique, l'organisation et le contrôle, tout se mélange ; certains éléments sont prioritaires ici, mais pas là. La façon dont se construisent les collectifs concernés par une production quelconque, obligés de s'organiser avant d'entreprendre, de concevoir un plan d'action, avant de lancer un produit. Donald Roy l'avait postulée ( voir *Un sociologue à l'usine*, 2006 ) .

« Le travail », concept vague en sociologie, pris comme substantif, se dispense de l'examen des organisations qui créent les emplois, les postes, les fonctions. Becker se dégage d'emblée des définitions des bureaux de méthodes et des organigrammes. Il s'oppose aux positivistes qui s'appuient sur les nomenclatures et des classifications administratives pour définir les catégories et la division du travail officielle. Le travail n'est pas substantiel à l'emploi. D'ailleurs, dit-il, où commence et où finit le travail ? Quand on sort de l'établissement, qu'on quitte le bureau ou son poste à l'usine, à l'hôpital ? Il construit alors une sociologie des activités, des occupations, des matrices de l'action, plus ou moins analogues dans les services. Le travail n'est pas un concept générique mais devient une relation ambiguë, complexe, aux autres, une manière de construire une communauté. En effet, si on travaille, c'est avec quelqu'un mais aussi pour quelqu'un. Le fruit de notre travail doit trouver preneur : les usagers, les consommateurs, les publics. Sans eux pas de débouchés et donc pas d'activité sociale, pas de métier, pas d'organisation du travail. La société est une chaîne de travailleurs.

Toutefois, on confrontera les procédés de mise en œuvre afin d'imaginer la chaîne d'actions, autant au cours d'une chasse préhistorique au mammoth que lors de la fabrication d'un satellite. Quelque soit le sujet choisi, la transversale sera le travail de l'organisation des agents en collectif. Mais pas simplement au cours d'une ou deux phases ; au contraire, on regarde le maximum de gestes de l'ensemble des professionnels ou des postes. Lui-même ne se perçoit pas en

connaissseur complet quand il prend le point de vue des réseaux de producteurs, mais à l'instar des ses camarades étudiants de Chicago (qui ont été chauffeur de taxi, ouvrier à la chaîne, personnel de services), il rassemble 30 ans de réflexions sur l'éventail du travail. On rappellera qu'à une époque, les années 1940, l'Université de Chicago s'est écarté de l'élitisme et recruta, à l'inverse des règles habituelles, des jeunes gens peu diplômés, retenus après examen de motivation, -anciens soldats ou employés- pour son département de sociologie. Pour lancer ses projets d'études du travail industriel, l'Université était en quête de jeunes gens aux fortes personnalités et aux vastes expériences. Ce recrutement hors norme fut d'ailleurs celui de Robert Park, à 49 ans, un bel exemple de sociologue tardif et imaginatif

### **Qui fait quoi, où et comment ?**

La propension dans notre vie sociale à valoriser l'individu au détriment du collectif est constante. Ainsi parlent le sport, l'art, le politique et le journalisme. Dans la culture contemporaine nous essentialisons un élément et oublions le plus important : l'institution dans laquelle ces discours s manifestent. Ils confondent l'amateur occasionnel et le joueur dûment inscrit et encadré ; la différence est justement « l'organisation ». Le groupe même informel dépend de lois, du droit, des contrats, des recrutements pour participer à un jeu régulier et stable. La comparaison avec le musicien que fut Becker est décisive. Car le jeune joueur est un travailleur avec les rôles successifs d'apprenti, d'accédant à la maturité, à la carrière, puis la mise à la retraite. Le football ou la musique relèvent du même processus. Ça vaut autant pour les deux millions de licenciés de football ou les jeunes boxeurs que ceux qui se consacrent à l'art

Quand on a défini l'aire du travail à étudier, alors la question devient : « où est la division » ? On recense les groupements en liaisons, séparés en équipes associées qui s'affrontent ou font des alliances. La coopération, la coalition, terrain immense à explorer sont en partie inexploitées. Cela est imputable à notre intérêt à l'égard des crises, de l'aliénation au travail, de la domination abstraite. Les échelons, les organigrammes, les classements professionnels et « catégoriels » sont des agrégations abusives. La coopération conditionne la compétition. Elle préexiste au conflit, l'union précède la guerre. Au cours d'une production, la coopération est la force de la productivité [ Becker-Pessin, *Dialogue*, 2006]. Finalement les conseils de Becker impliquent de ne jamais isoler un acte, un geste, un produit, mais d'en examiner plusieurs, en chaînes. Prenez, dit-il, un groupe stable, une unité régulière ; ça peut-être une classe d'école, un lycée, un service hospitalier, un atelier d'usine ou d'artiste, un laboratoire de sciences, un orchestre, un tribunal, une équipe de foot, peu importe. Quand on les étudie on décrit forcément des séries d'action articulées et on doit se demander : sous quelle autorité l'agent va exécuter, à côté de qui il va travailler (ce qui intéresse la sociabilité du travailleur), avec quelles règles fixes

ou souples ? Une position dans une organisation ne peut être décrite indépendamment des autres positions telles qu'elles sont perçues par les acteurs dans leurs interactions quotidiennes. Or, ceci apparaît rarement. Le point de vue du travailleur concret est aboli ; le sociologue prend sa place et dit ce que l'acteur en question ressent (après l'avoir interrogé ou non). Mais l'interviewé ne prend pas spontanément l'idée de la primauté de la coopération, de l'association, de l'alliance, même si la rivalité, la concurrence sont évidentes. Il pense que ce n'est pas important pour l'intervieweur. Pourtant pour mener des luttes des clans et de cliques, il a fallu d'abord constituer des associés, des familles, des tribus. De ce fait le sociologue qui ne connaît pas le site se laisse prendre au discours. Le préalable de la réunion des forces, des coalitions (Marx ou Durkheim ont insisté sur cette idée de la préexistence de l'association ou de la solidarité organique) passe à la trappe, si l'ethnologue ne connaît pas les circonstances et les conditions du travail examiné. Ne sont pas manifestes non plus -si on se contente d'interviewes ou d'entretiens- les actions invisibles de la hiérarchie qui, quoique peu structurées, existent. La division dans l'organisation, la spécialisation des tâches, la planification pour la synchronisation sont présentes dans la sociologie de Becker dont on oublie la dimension institutionnelle dans le cadre de la coordination. Que nous conseille-t-il pour approcher la coopération ?

Après inventaire, dit Becker, choisissez ceux qui ont une bonne vue de l'intérieur, une catégorie pivot de personnel, des agents en première ligne ou dans une position stratégique (tels les contremaîtres, les comptables, les guichetiers ou les recruteurs) . Cherchez la relation principale avec les autres catégories concernées parmi les producteurs, acheteurs, clients, fournisseurs, rivaux, dans le service vendu. Sélectionnez un des aspects que ce soit pour comprendre les interactions qu'y se produisent ou pour prendre la maximum de points de vue sur la scène. Examinez une relation régulière en décrivant une série d'événements ou plusieurs interactions répétées. Rédigez vos impressions et faites lire. Telle est la première étape. Mais on peut poursuivre à l'infini : élargissez, approfondissez en rapprochant des situations éloignées, ou contrastez les plus voisines. Cela semble parfois saugrenu mais dépaysez votre cas choisi ! Vous aurez des résultats surprenants, toujours suggestifs, connus ou non, mais auxquels vous apportez une variante nouvelle.

Hors le travail, la coopération a encore une large place. En effet la famille, la résidence, le voisinage, l'engagement associatif ou les loisirs organisent la vie en groupes, en cellules, en équipes, occasion de s'associer. L'harmonisation des ces individus (qui ont des habitudes, préjugés et notions, capacités, singularités) se réalise au moyen de conventions, de règles implicites qui permettent l'accord. Les conventions, sans qu'on en ait conscience, favorisent sinon une harmonie, du moins une compréhension silencieuse, un infra-langage, (comme la gestuelle). Les savoirs seront implicitement partagés pour aboutir à l'action

commune. On le verra dans son dernier ouvrage autour du répertoire implicite ou non des jazzmen (Cf. *On joue quoi maintenant* )

## C le socle des grandes enquêtes

Le parcours de Becker l'amena, dans l'ordre, à étudier les institutrices (pour sa thèse), les étudiants de médecine, son premier échantillon. En demeurant trois ans dans la Faculté de médecine de Kansas City en tant qu'« observateur », puis plus tard en étudiant l'enseignement de premier cycle d'une faculté de lettres, il a participé à des enquêtes comprenant plusieurs générations, des professeurs et des doctorants. En comparant l'enseignement primaire à celui des lettres ou de la médecine, il montre les éléments communs. Le classique qu'est *Boys in white* dont le succès ne se dément pas depuis 50 ans, (il connut 11 éditions en anglais dont la dernière en 2008) fut écrit par les 4 co-auteurs (deux professeurs Hughes et Strauss, et deux « post-docs » Becker et Geer). Ce fut une des premières enquêtes de terrain dans une faculté. Pour deux raisons, ce livre n'a pas été traduit en français. Le fait de toucher à la médecine ravalée à une profession ordinaire qui manifeste des incompréhensions entre professeurs et étudiants, reléguait ce livre au niveau de l'éducation ethnographiquement peu intéressante. Ensuite ce livre pionnier décrit la réaction des postulants face à l'autoritarisme des professeurs : l'élaboration d'une culture défensive autonome. Cet antagonisme est inévitable mais il a, bien sûr, une dimension cruciale en médecine : « Mais qu'est ce qu'ils veulent que nous apprenions ? » se disent les étudiants. Le problème répondent les auteurs est que les professeurs ne le savent pas eux-mêmes et ne sont pas d'accord entre eux. La grande idée est que le savoir médical mouvant est dépendant des découvertes scientifiques renouvelées. Les professeurs ne savent pas enseigner quelque chose d'incertain, de difficile à structurer concernant les symptômes et les identifications variables des pathologies. Les relations malade/ médecin ne s'enseignent pas non plus et les carabins « bricolent » par conséquent une solution individuelle ou collective. La « culture étudiante » spontanée consiste à fuir l'incertitude et à reconstruire un savoir à leur niveau, aptes à leur donner des solutions simples et rapides. Ce livre a déplu bien entendu aux médecins qui demandent toujours depuis lors ; « Mais comment faire pour arranger ça, pour intégrer les jeunes dans une formation indiscutable ? »

Hughes avait eu le pressentiment de l'influence des professeurs en médecine en étudiant les infirmières et l'expertise du pouvoir médical. On peut dire que dans l'esprit de Becker, les mondes de la médecine ont précédé les mondes de l'art : même recherche de la complexité des interférences et les « entre systèmes » (les ratés, les télescopages). Becker qui eut un souvenir aigu de cet épisode tira de cette observation participante, deux livres et une dizaine d'articles sur les systèmes éducatifs qui feront date. Il avait alors entre 24 et 29 ans. [TS, 2007]. Une autre grande idée initiale était de remonter vers l'énigme de la sociologie.

Chacun trouve une place dans l'immense division du travail y compris de l'éducation. Beaucoup d'analyses se sont heurtés à ce mystère : il est miraculeux que des millions d'individus trouvent un poste, un emploi, une occupation dans la palette gigantesque des activités d'un pays, bref un travail qui sera jugé finalement satisfaisant par celui qui l'occupe (ce qui ne veut pas dire absence de souhait de mobilité). Comment chacun va s'adapter, ajuster ses goûts ou répulsions, ses qualités ou défauts, ses envies ou répugnances, ses compétences en modelant ses attentes et ses espoirs ?

Becker s'attaquera à ce problème à partir de deux types de données : la description des écoles où il faut contrôler les enfants des classes populaires et celles où il faut plutôt contrôler les parents de classes supérieures. Selon le quartier où on exerce et selon le statut privé ou de l'Etat, les deux tâches ne sont pas requises simultanément en raison de la sélection. Prenez, conseille-t-il, un acte ou un aspect de ce travail et poussez la chaîne du raisonnement à fond par une question simple. De qui dépend celui qui travaille et à qui son travail est-il destiné ? Ainsi l'institutrice « travaille » ses relations tantôt avec son directeur d'école, tantôt selon le poste avec les parents. Tout en même temps improviser des méthodes adaptées aux enfants issus de familles qui n'ont pas les mêmes valeurs d'apprentissage scolaire. En médecine, pareillement, faut-il traiter à l'identique tous les malades, ceux qui « paraissent » intéressants aux praticiens, et les autres, les hypocondriaques ou les simulateurs ? Les critères des médecins pour trier varient selon leur statut : les généralistes qui vivent des demandes de leurs clients n'ont pas les mêmes cadres de jugement que les médecins chercheurs qui servent le progrès scientifique ou que les cliniciens hospitaliers privés, petits entrepreneurs de santé. On voit que, pour une même définition de l'emploi, les définitions de « maladie » et donc les tâches afférentes ne sont pas semblables.

Une autre enquête, publiée sous le titre *Making the grade* (qu'on peut traduire par « Donner des notes ; attribuer les diplômes ») connut 5 rééditions depuis 1968 et devint un autre livre-référence. Becker continue à apposer sa préface notamment lors de la réédition de 2003. Le succès s'est maintenu sur 50 ans parce qu'on y découvre deux professions (enseignants ou médecins) qui fondent leur expertise sur l'influence politique. Éduquer les jeunes, apprendre à soigner les malades : deux activités qui montrent que la catégorie « travail » ne se limite pas aux tâches ordinaires. Leur contenu doit être réinterprété car les conditions d'exercice sont variables. Le « client » a aussi sa propre conception. Becker a appris tôt à faire le retournement de sens si on ne veut pas se laisser imposer les cadres techniques ou moraux par la profession. Le sociologue du travail doit se libérer des tabous, composer ses propres « catégorisations ». Le travail est parfois illégal, peu importe, ce sont les mêmes préoccupations de « professionnels ». Un voleur fait son métier, sérieusement en vrai « pro ». Et chaque métier a sa hiérarchie interne propre, ses modes de classement des actes

y compris parmi les voleurs [Sutherland , 1962]. Le travail peut être légitime ou non, prestigieux ou non, les mêmes notions sociologiques s'y appliquent.

« La plupart des gens s'imaginent que le cambriolage est une action qui met en jeu un grand courage. En fait le voleur ne souhaite pas avoir à faire preuve de bravoure ; l'étalage de la virilité ne les intéresse pas. Ce qu'il souhaite comme tout le monde, c'est une journée de travail tranquille. Ils veulent aller travailler en étant sûr de ne rencontrer personne. Ils veulent...savoir d'avance à qui ils peuvent vendre et à quel prix ; entrer dans la maison, apprécier ce qui vaut la peine d'être emporté et quitter la maison ; mettre la marchandise en lieu sûr et la vendre ; enfin rentrer chez eux avec la recette de la journée. Comme je le disais, tout ceci demande du bon sens pour accomplir toutes ces activités .C'est un exemple des aspects complexes qu'il faut nécessairement observer ; on ne peut se contenter de quelques bribes d'information à ce sujet » [Entretien à Université Paris 8, p.66].

**Il poursuivra plus loin l'analogie :**

« On peut dire la même chose à propos des activités d'un délinquant professionnel, disons d'un cambrioleur. Si on connaît en détail la nature réelle de ses activités, on ne peut imaginer celui-ci -comme on l'a souvent imaginé- sous les traits d'un déviant, d'un psychotique par exemple. Ce genre de vol est une activité très complexe, qui demande une préparation soignée, des relations avec un réseau compliqué de gens : des « collègues », des informateurs, des recéleurs, des revendeurs, souvent même la police. On imagine difficilement qu'un déséquilibré puisse réellement mener ces négociations et toutes ces affaires. Il faut être sain d'esprit, avoir toute sa raison, pour pouvoir exercer cette profession comme n'importe quelle profession d'ailleurs..... Je pense que nous recherchons trop souvent les cas exceptionnels ; bien sûr ils jouent un rôle très intéressant dans le développement de la pensée sociologique ...Mais l'étude des catégories ordinaires est d'une importance primordiale. Prenez une catégorie comme celle de délinquant ; elle est tout à fait commune dans certains secteurs de la vie sociale, ou plutôt les individus, les comportements qui peuvent entrer dans cette catégorie sont très répandus .... Les gens violent continuellement de très nombreuses lois, par exemple celles qui concernent la circulation [A propos d'*Outsiders* ; université de Paris 8 p. 66-67]

Becker prétend qu'il a appris la sociologie grâce à l'exemple concret que lui donnait en parallèle le business de la musique. Pourquoi cette défense du second métier, non pas un hobby, pas un loisir cultivé mais une seconde réelle activité ? En premier lieu probablement la certitude du sociologue de ne pas être coupé des actifs, des réalités économiques, des conditions ordinaires des travailleurs.. Le second métier est le filigrane du terrain permanent, la mise à l'épreuve des hypothèses.

## **Le business de la musique**

Qu'a donc apporté le jazz à Becker ? La musique sous toutes ses formes est omniprésente dans son travail. Ses métaphores, ses formes, ses rites sont appelés. Il appelle « Coda » une reprise analytique ( *les FM*), il évoque souvent

l'ethnomusicologie dont il est un connaisseur ; il propose de « corriger à l'oreille » nos écrits ( ce n'est pas tant se relire à haute voix que de traquer les fausses notes). Dans « *Ecrire les sciences sociales* », il dénonce les fautes de style, les terminologies flottantes, la forme passive excessive, l'abstrait inapproprié, au moyen d'allusions musicales (le chapitre 4 en est rempli).

La passion du jazz fut utile à de nombreux intellectuels en tant que rappel à la réalité du présent. Notre culture est envahie par la musique. Weber avait fait plus qu'une allusion à propos de la comparaison des musiques écrites (occidentales) et orales (populaires), dans un univers homogène de l'utilisation sonore . Nous reviendrons sur la comparaison Weber et Becker. Le jazz a été un inspirateur pour des historiens ou des sociologues. Hobsbawm a fait cette rencontre au point d'écrire une « sociologie du Jazz » et d'inclure ses rubriques de commentaires de concerts dans un livre intitulé « *Rebellions* » (celle des Noirs américains).

Source d'inspiration empirique et pédagogique, Becker use de la musique comme une des ficelles du métier pour transporter logique, grammaire justificative, répertoires du monde musical au monde sociologique. Un groupe de sociologues, microsociété de fait, ressemble à l'orchestre dont les membres se rencontrent, se défient, collaborent, entrent en compétition dans un ordre souple quoique « travaillé » incluant une part d'improvisation. Les joueurs que nous sommes dans la vie sont confrontés à ce qui est permis, à l'improvisation autorisée. Le tempo, le registre, le style sont fixés a priori mais point trop. Typiquement c'est ce que dit le jazz à moitié écrit à moitié oral : tout n'est pas permis mais ce qui est permis est ample. La rencontre de la sociologie avec le jazz en France est fortuite mais elle se perpétue au point de faire une éventuelle tradition locale (par exemple à Toulouse, les sociologues qui y passèrent en héritèrent, et jouèrent, chantèrent : Marie Buscatto, Marc Perrenoud (« *les musicos* » ), Marc Suteau.

Le sociologue comme le musicien étudie le répertoire, sa construction, les rapports avec le public, ses préférences. Il se met d'accord avec ses pairs en vue du registre choisi, la tonalité sélectionnée, le schème du morceau, ainsi que le style, l'ordre des interventions. Les solos, les chorus, repris des jeux où l'orchestre réagit à un musicien. La participation musicale est pour Becker, un symbole de la vie en société où chacun jouant une partition avec son tempo personnel tisse la trame générale. C'est plus qu'une métaphore, c'est presque une théorie, un schéma de l'organisation, une méthode d'analyse que Becker a porté au paroxysme. Il l'a dit clairement à plusieurs reprises mais nous n'y avons pas porté assez d'attention. Alors il a continué parce que cela allait de soi pour lui. C'est pourquoi le musicien Becker est important pour saisir ses autres facettes sociologiques. Il a introduit le jazz du point de vue de la sociologie du travail [ *O.* p. 238]. Comprendre le point de vue d'un groupe de professionnels face à une situation de travail est essentiel mais n'est pas toute la sociologie. Quand on joue du piano, le soir, on doit en passer par les fonctionnements de

multiples groupes-écrans : les pairs pour produire l'orchestre, les embaucheurs de dancings de la soirée, les offreurs de salles, les fournisseurs de partition, les offreurs, les accordeurs d'instruments, les techniciens de son, sans parler en amont de l'administration des droits, les syndicats qui délivrent la carte professionnelle. Dès qu'on parle d'un artiste, se profile derrière son dos une dizaine de groupes d'obligés et de collaborateurs ou de décideurs. Le jugement des tiers est dès lors essentiel. Ce jugement est bâti sur la crédibilité qui fournit la sanction ou une gratification émanant des utilisateurs (élèves, malades, usagers). La qualité du service est jugée à l'aune de la perception et du sentiment public; et c'est encore plus vrai là où l'estimation de la valeur et la performance (production et consommation intimement liées dans le temps, sport, art, services à la personne) sont quasi instantanées.

On trouvera des caractéristiques similaires chez l'artiste qui travaille à se faire reconnaître et passe plus de temps à sa « communication » ou à assurer sa publicité qu'à son atelier où il s'exerce à l'abri des regards des critiques. Où commence et où finit le travail des artistes ? Difficile à dire tant les zones d'ombre nous cachent la vue. Sur les médecins sa démonstration est subtile. Le médecin néophyte doit abandonner l'idéalisme juvénile pour un mélange de cynisme et de réalisme pratique (on ne guérit pas tout, loin de là, mais il ne faut pas le concéder), après avoir appris le rôle du bon étudiant puis celui d'interne respectueux. Devenir un agent chevronné signifie appliquer à la fois des normes inconnues du public et des signes inattaquables de qualification. Mais comment le médecin préserve-t-il sa propre autonomie au travail ? Comment défendre sa conscience professionnelle et fermer les yeux quand on a connaissance des erreurs de diagnostic d'un collègue incompetent ? La réaction appropriée est de ne pas le dénoncer publiquement, cette retenue étant approuvée de la plupart des acteurs dans le but de garder l'estime générale et se protéger soi-même d'imputations de faute ou fraude. Quand on a le job, il faut apprendre tout ce que l'école n'a pas enseigné : c'est-à-dire à peu près tout, car l'école n'a donné que l'abstract minimum, le titre ou les signes extérieurs de l'expertise, qui sont la garantie de l'assurance pour répondre aux reproches des usagers, bref la gagner la crédibilité, fondement de la légitimité.

Ses idées sur les procédés de la formation scolaire sont empruntées au monde du spectacle. Comment apprendre entre pairs, comment juger les normes édictées par les professeurs ou les professionnels de musique qui embauchent, comment réagir aux goûts des auditeurs ou examinateurs ? Tout individu qui débute, doit gérer ce débat ! Comment rentre-t-on et comment sort-on d'un « business » c'est-à-dire de l'amalgame de publics, de commanditaires, de critiques, de recruteurs d'orchestre ou de directeurs d'écoles et de doyens de facultés ? La socialisation professionnelle (qui est aussi une désocialisation par abandon d'un milieu antérieur) se fait en grande partie par autodidaxie et par les échanges informels. Un contenu de l'enseignement n'est pas ouvertement vérifiable ni conscient ; ce sont des attitudes intégrées peu à peu. La part d'enseignement non



volontaire, les instructions informelles font de tout élève un auto-enseigné que ce soit dans le sport, l'art, l'informatique etc. Ainsi, les amateurs, les élèves discutent, s'instruisent les uns les autres, résolvent des exercices en commun, y compris en mathématiques ; une forme d'apprentissage sur le tas passée en général sous silence. Becker montre que l'ajustement à la norme admise par le plus grand nombre se réalise par tâtonnements, en « jouant » l'élève moyen, par exemple en visant le milieu du classement et donc en observant la masse. S'il garde sous le coude sa seconde « profession », ce n'est pas par snobisme. « Jouer » du piano en public est une ressource pour se tenir au courant des mouvements sociétaux ; ce fut là sa manière de résister à l'usure, et rester curieux des réalités économiques. Garder la main aux sens propre et figuré, c'est le message implicite délivré aux étudiants devant lesquels il joue du piano après ses conférences. Et si on lui demandait pourquoi, il répondrait, je présume : « je joue devant vous, après la discussion que nous avons eue, non pas pour manifester ma virtuosité qui s'éloigne, mais pour dire que la théorie est inséparable de la pratique, qu'un second métier en sociologie est essentiel pour la réussite du premier. Ne serait-ce que pour ne pas se prendre trop la tête ». Toujours le message subliminal ; lisez entre les lignes ou entre les notes !

### **La sociologie des professionnels**

Becker, tout au long de ses commentaires sur sa carrière insiste sur ce qu'il doit à son professeur, E. Hughes à l'instar de tous ses amis de Chicago. La connaissance récente de cet auteur en France, nous permet de saisir ce qui fut une grande entreprise de travail collectif en sociologie. [Chapoulie, 2001]. Le thème central est devenu alors celui des professionnels ; pas nécessairement celles des professions, car le voleur est aussi un professionnel inavoué. Appliquer une critique externe à une institution corporative et à la posture idéalisant son activité au nom de ses qualifications alors que l'échec sera imputé à la fatalité ou une force contrariante, fut acquis graduellement grâce à la sociologie de Chicago. Elle a montré que les intérêts des clients passent après les intérêts des offreurs de services et donc des titulaires de postes. Les buts immédiats d'une organisation se manifestent d'abord dans sa survie, dans la préservation de la stabilité de son fonctionnement, des conditions de travail estimées acceptables par les agents. Maintenir les intrus à l'extérieur, empêcher que les clients aient une influence sur l'agent sont la base de l'action professionnelle qui vit de la croyance en son utilité, et vit la durée en tant que titre de légitimité. Si les usagers n'étaient pas enfermés dans un réseau de règles et de conduites suscitées à leur encontre, ils se produiraient un chaos quotidien d'évaluation par les clients et une aggravation de la difficulté d'une planification. Le résultat serait anarchique. Le double mouvement des carrières, horizontal ou vertical, la stabilité comme priorité, résumant cet état de fait. Changer de poste, s'ajuster au nouveau, accepter par tactique au début un travail

rebutant, puis réorganiser une stratégie est le fait souvent de nouveaux recrutés. La pression interne au groupe afin de ne pas abuser de l'âge ou de l'ancienneté à leur encontre, tout en transmettant l'expérience, équivaut à un donnant –donnant entre jeunes et vieux. En effet la différenciation interne de l'emploi divise les tâches de même niveau en grades informels, au-dessus et dessous, supérieurs et inférieurs, bien que tous soient au même étage. Le jugement moral, l'estimation de la mobilité virtuelle sont constants également au bas de l'échelle mais avec un autre sens. C'est ce que Hughes nommait le drame social du travail. Ce fut un renversement de perspectives dont Chicago fut l'épicentre. Au lieu de prendre le point de vue de la direction, on prit celui des ouvriers ou des musiciens de base. La direction selon D. Roy dit : « Vous n'en faites pas assez » ; les ouvriers rétorquent « Il ne faut pas en faire plus ; sinon tu te fais baiser » D. Roy [*Un sociologue à l'usine*, 2006,]. Les ouvriers estiment entre eux la quantité de travail à fournir, la juste moyenne afin de conserver la qualité de bon camarade. Au lieu de prendre la vision de la hiérarchie « naturelle », celle d'une élite ou celle des employeurs, « L'Ecole de Chicago » prit celle des petits métiers et des subalternes. Cette sociologie est construite sur le renversement qui concerne toutes les activités légales ou non. En effet, on peut concevoir le vol (et certains sociologues de Chicago l'ont fait) comme un service : celui de la redistribution des richesses qui atténue les tensions inégalitaires ! C'est le même regard impertinent qu'Everett Hughes mettait en œuvre lorsqu'il montrait que les prostituées comme les prêtres apprennent au lit ou au confessionnal, certaines choses concernant leurs clients qu'ils doivent garder secrètes, et qu'en conséquence ces deux métiers exigent une forme identique de déontologie.

Ces idées n'étaient pas évidentes vers 1950 ; elles paraissent plus faciles à admettre maintenant que nous sommes coutumiers des processus interactifs des services dominant l'économie qui débordent la transformation de la matière ou de la nature (industrie et agriculture). Si on cherche bien, on découvre toujours une facette de l'activité plus analytique, plus éclairante que les autres. Elle rendra alors la compréhension de ce métier intéressante, féconde pour les lecteurs qui n'avaient qu'une vision tronquée ou abstraite. C'est exactement là l'objectif de la sociologie : rendre la compréhension aisée, le lecteur plus intelligent, mieux informé. Faire des analogies hardies, remarquer que la drogue apparaît comme un fléau alors que, par opposition, l'alcoolisme est toléré comme un accident domestique léger, avertit de la relativité des normes. La tolérance aux infractions financières, celles des « cols blancs » ou celles des traders bancaires, contraste avec la répression sévère de toute atteinte aux machines ou à de menus vols de la part des ouvriers. Actuellement nous sommes plus sensibles aux transgressions et à la relativité des catégories de jugements, à la modulation du code pénal entre la « faute excusable » d'un côté et le rigorisme de l'autre, appréhendées avec plus d'équilibre grâce en partie à la sociologie de la *labeling theory* ou de l'étude de la criminalité et de la délinquance définies par les catégorisations officielles de la police ou des

tribunaux. La dénomination, c'est à dire réduire et classer selon des normes de langue ; c'est déjà étiqueter. Désigner par les mots c'est assigner une échelle. Décrire n'est jamais anodin ; cela signale une prescription. Tout ceci depuis *Outsiders* est devenu une évidence. La trouvaille de Becker et ses prédécesseurs est passée dans le sens commun. Au point qu'on n'imagine pas aujourd'hui les recours qu'ils durent établir pour se défendre et les parades pour se protéger d'accusations judiciaires d'incitation à des actes déviants. Parce que le repérage de l'infraction au travail ou de la transgression des usages professionnels dépend également de normes établies, la labellisation des sociologues a inquiété des législateurs, les médias, la justice, la police, l'opinion. La dénomination des fumeurs de sheet, selon qu'on les désignera usagers, consommateurs de drogues ou addictifs ouvre le débat de qui connote ou qui juge et qui donc légitime ou conteste les répressions à leur égard. Cet étiquetage annonce le dilemme des classes moyennes dans les services ou dans les loisirs. Appliquer à tous les usagers les mêmes règles et les mêmes termes facilite les catégories pratiques mais est aussi un défi moral. Par exemple le dilemme : considérer les le dépistage des déviants, objets de l'action des services sociaux comme actes légitimes que personnes concrètes, mais en même temps estimer leurs demandes abusives (en produits de sevrage) définit deux pôles contradictoires de l'action sociale. L'argument : « Coupables aux yeux de la loi mais pas responsables éthiquement parlant » a permis à une autre fraction des classes moyennes de se constituer en entrepreneurs de morale. Paradoxe des acteurs intermédiaires : soigner les déviants et les condamner selon les normes sanitaires en vigueur.

Une sociologie des professionnels : « d'où viennent-ils, que font-ils, que prétendent-ils au sujet de leur utilité ? » a conduit Becker à juger de la sociologie elle-même et ses pratiques. Parce que chaque fois qu'il se place face à un sujet, il veut accéder concrètement aux faits.

**« La clef qui a résolu mon problème, en faisant un lien entre une analyse quasi-philosophique, courante dans ce champ de sociologie et les activités collectives dont le mouvement est constitué , a toujours été l'empirisme.... Mes « difficultés » dans ce domaine de pensée viennent de mon insistance à voir les choses concrètes dans les situations sociales où elles se situent, bien que la plupart des experts sur le sujet habituellement en traitent au niveau des idées, c'est à dire, théoriquement. Je suis toujours sceptique envers les idées sociologiques qui ne sont ancrées ni dans la réalité des choses, ni dans les actes spécifiques de gens spécifiques, bref, des idées divorcées des individus en chair et en os" [Conférence à Grenoble 2006]**

## D le sociologue comme simple travailleur

La dimension « sociologue, travailleur ordinaire » présente une idée que Becker fut le premier à exploiter ethnographiquement (Hughes, par sa sociologie de

l'entretien, l'avait mis sur la piste). Il posa la question : pourquoi tant de livres de sociologie du travail et aucune application au travail du sociologue lui-même ? Pourquoi si peu d'exemples concrets tirés du métier de sociologue en tant que cas de sociologie du travail dans les sciences ? Pourquoi si peu de sociologie des sociologues ? Esquive professionnelle ? Effet du malaise professionnel ou de l'instabilité ? Tout comme au cours de la formation de médecine, on enseigne subtilement aux postulants sociologues une responsabilité collective et une défense corporatiste. Le respect de la profession implique de ne pas critiquer publiquement un collègue, son propre service ou le collectif. Par exemple ne pas signaler judiciairement un confrère dangereux en médecine est un principe de base de l'activité libérale. En contradiction avec l'éthique annoncée. Cette divergence masquée se nourrit du respect des aînés, des traditions (tel le bizutage) et manifeste la solidarité de corps, la soumission à l'Ecole et à des règles disciplinaires. Sa critique du recrutement en milieu enseignant supérieur, porte sur le fait qu'on évite de poser la question de la capacité pédagogique parce que la profession ne sait pas comment répondre de manière certaine de ce qu'est instruire en sociologie ?

### **Le travail sociologique**

Becker a soulevé des questions en vue d'une amélioration de l'enseignement. Si on le lit bien, il fait l'apologie de la continuité d'une activité parallèle ou de la sortie temporaire de l'institution pour faire des recherches à plein temps. Il réfléchit à une possible réconciliation entre la recherche scientifique, domaine mal évaluable en sciences humaines (sauf à accorder à des revues une force de sentence indiscutée) avec la mission d'instruire des jeunes recrues- singulièrement celles de premier cycle- qui ne sont pas les plus réceptives. La difficulté de réunir ces deux composantes par l'enseignant-chercheur devrait être discutée ; le péril est alors la sévérité de l'évaluation des copies ou des thèses et par conséquent l'hypercorrection magistrale au titre d'un exercice formaliste et dogmatique. Le savoir général enseigné semble tomber du ciel désincarné. Becker résout provisoirement l'alternative en n'hésitant pas à l'autocritique devant les étudiants, en produisant des données fragiles en cours de traitement, en faisant état de doutes quant à ses propres démarches inabouties ou celles ayant connu l'échec. Il instruit et en même temps il développe chez les jeunes un esprit de lucidité, moyen d'acquérir une réflexion personnelle. Il démontre dans les démarches, des erreurs inévitables, les procédés rhétoriques de la publication. Cette solution est profitable à la formation des néophytes qui y découvrent les ambiguïtés, le flottement des idées des maîtres. Il n'est pas simple d'aider un débutant. Chacune de ces étapes, en effet, est dépendante d'autres qui sont des formes d'autorité non dites. La collecte de matériaux est associée à un ensemble de demandes de crédits, d'autorisations qui limitent le périmètre de l'action du chercheur. Le travail d'écriture, raconté au débutant, est

encore plus complexe surtout si celui-ci n'appartient pas au milieu intellectuel par son origine et ignore légitimement les contraintes de l'édition (à quelle revue adresser un article, comment le présenter). *Les ficelles du métier*, ont été écrites dans cet esprit d'émancipation. Becker décide de lever le voile sur quelques-unes des stratégies acquises par des connaisseurs du sérail. Ainsi, il vaut mieux très tôt identifier le public pour lequel on écrit (directeur de thèse, autres étudiants ou chercheurs, sponsors, lecteurs de revues). La publication est une démarche contraignante où évoquer ses doutes, négocier les changements et les coupures des lecteurs de revues est un savoir d'expérience, une acculturation à résoudre. En l'absence de consensus, Becker qui a dirigé peu de thèses mais qui a participé à un grand nombre de jurys, s'est juré de ne pas hausser les exigences au-delà du raisonnable. Il soutient les jeunes chercheurs par des informations rassurantes à propos des tâtonnements inévitables. Mieux vaut faire entrer un non compétent que de rater la carrière d'un futur innovateur, esprit virtuellement fort. Si je peux en juger en jurys où je fus son associé, il est mal à l'aise dans le rôle d'évaluateur.

L'échange intergénérationnel qu'il préconise, à travers une tolérance voilée et peu sélective est également une réflexivité professionnelle. Il la développe dans plusieurs morceaux, la disperse dans plusieurs livres ou articles en pointant du doigt les conflits et les objections occasionnés, non par le chercheur maladroit, mais dues à la nature de l'histoire de la sociologie, inquiète et instable. Le travail sociologique et le travail du sociologue ne sont pas nécessairement comparables. Bien des « sociologies » ne sont pas faites par des sociologues certifiés. C'est la corporation qui nomme et sanctionne un auteur mais il y a un grand nombre de cas où elle ne peut les atteindre. Aucun sociologue ne peut définir l'ensemble des activités et les tâches que se donnent comme objectif les sociologues; aucun de nous ne les connaît même intuitivement parce qu'il n'y a pas de définitions précises et le domaine des capacités est infini et fluctuant. Dans *Le Travail Sociologique*, Becker répond à sa façon à propos de l'origine de la sociologie ; il ne prend pas cette question par le haut, par la définition universaliste et au nom des principes fondateurs amalgamés par les traditions. Il ne prend pas non plus le problème par le bas, c'est-à-dire par une variation totale, une indétermination de tout acte ou discours dans l'exercice du métier. Il considère que ses maîtres, à Chicago, ont fait un pas en avant dans l'empirisme de la description des groupements et il attaque donc « au milieu », avec un objectif temporaire,.

Par ses grands livres d'initiation (*ESS, Le TS, Les Ficelles*) Becker offre des ressources sur le métier de sociologue. La connaissance des tâches quotidiennes, telles que se faire connaître, reconnaître, publier, obtenir des comptes-rendus, fierté personnelle ou obligation contractuelle, sont un élément incontournable qu'il est préférable de connaître et d'analyser. Il en discuta souvent avec une longue cohorte d'amis à Chicago dans les années 1950 à 70. Il faut un apprentissage pour toute production : le contact des pairs, la fréquentation des

« anciens ». La socialisation à la carrière ajuste l'individu à une culture professionnelle, Résoudre ce genre d'ajustement est la fonction de l'organisation, des rapports pédagogiques et de l'acquisition des connaissances. Les discussions qu'il eut avec ses camarades pendant leurs années de formation (où ils s'amusaient à caricaturer les étudiants de Lazarsfeld à Columbia ou ceux de Parsons à Harvard), Becker les poussa plus loin que ses collègues. Expériences collectives qui font penser à une nébuleuse. Les associés réunis dans un projet vague, sur plusieurs dizaines d'années, ne se nomment pas entre eux « Ecole de Chicago », ne se prétendent pas interactionnistes ou relationnistes mais ils ont élaboré une œuvre où l'on sent comme un air de famille ; proximité que Chapoulie a mise en évidence [2001]. Les sociologues de Chicago se définissent en gros comme des pragmatiques avides d'actions, de discussions entre collègues. Le portait collectif est celui d'une chaîne d'amitiés. Peu individualistes donc en tout cas moins que la plupart de leurs collègues, ils étudient selon une perspective identique les marchandises, images, idées, livres et biens qui tissent leur vie. Certes, ce rameau de la sociologie américaine a beaucoup frappé « l'imagination sociologique » au point de lui consacrer autant de réflexions et de discussions qu'à tout le reste de la sociologie américaine réunie. On lui a donné un nom, une postérité, une célébrité. Il ne s'agissait pourtant que d'un ensemble d'idées produites par trois ou quatre générations ; divisées en tranches : 1920-1930 ; 1930-1950 ; 1960-1980 et ensuite les survivants (trois générations « d'héritiers » qui prolongent). Becker fait partie de la troisième vague. Cette « coopération » n'engendre pas une groupe intégré, encore moins une chapelle, mais une association libre de gens formés de la même façon qui ont fait circuler entre eux des textes et des idées. Il suffit de constater que Becker et ses collègues remercient dans les préfaces de leurs livres, chaque fois au moins une vingtaine de « complices » et amis. Le mode de la création sociologique a pris ici le visage de la communauté ; cela est symptomatique dans un milieu acharné à la réussite individuelle qui assure la notoriété à celui qui produit le plus de rivalités et de disputes. On discernera un produit de cette coopération dans le collectif réuni dans *The other side* qu'il a édité

Les sociologues qui reçurent la même formation que lui à Chicago furent marqués par l'enseignement pragmatiste et par la lecture de W. James considérant la pratique comme un savoir et l'empirisme comme un modèle d'analyse. La nature de la causalité est originale puisqu'elle fait entrer le hasard et l'indétermination dans l'interaction. Ils furent d'autant plus influencés que ces jeunes gens furent eux-mêmes des employés salariés avant d'avoir le diplôme de sociologie (au moins des jobs, les intérim, les petits boulots et pour quelques uns, la guerre et le métier de soldat). Leur chance fut de rencontrer au cours de leurs études un corps enseignant constitué de maîtres non coupés du monde. Ils ont assisté à leurs joutes ou à leur collaboration, même si une émulation ou rivalité les opposa souvent : Hughes et Warner contre Blumer et Wirth réticents

par exemple au département de Chicago [Abbott, 1999]. Les étudiants furent favorisés par des encouragements à l'ouverture au monde, à l'intégration à la vie de (« Allez salir vos habits dans les cités » apostrophe de Park. La recherche des secrets des professions, des plus légitimes au moins honorables, faisait partie de l'apprentissage. Son ami le plus proche, Eliot Freidson a fait une étude magistrale des mondes de la médecine aux fonctionnements inconnus des profanes. Il s'est heurté à la profession médicale au secret, à la résistance des syndicats, de l'Ordre des médecins. C'est d'ailleurs l'indice de la force d'une profession que de savoir dissimuler les erreurs ou les fautes et de s'entourer associations de défense, protection d'intérêts corporatistes, de défenseurs de croisades. La sociologie à Chicago avait pressenti l'explosion du pouvoir qu'auraient les spécialistes, les experts dans un avenir proche, dans une époque plus diversifiée succédant à l'explosion industrielle.. La philosophie de l'expérience qui eut son heure de gloire à Chicago (du fait de la présence de Dewey, Mead, Park) a donc orienté la sociologie vers l'épreuve de la confrontation à la société publique au lieu de se contenter de l'épreuve des jugements des pairs et des comités de lecture des éditeurs. Un aboutissement s'exprima dans la revue « *Social Problems* » qu'ils créèrent et qu'il a dirigé un temps. On peut être interactionniste et marxiste . On peut être interactionniste et historien (cf. mon blog), ou bien ethnographe des problèmes sociaux au quotidien. Finalement *Outsiders* a été le fil conducteur de cette expérience semi collective. C'est un livre très cité, une sorte de livre culte. Son succès mondial est dû à l'émergence de l'interactionnisme pour lequel il représenta une sorte de porte drapeau. Les auteurs réunis sous cette bannière lui demandèrent d'en assurer la direction. Il refusa mais il a donné à ce mouvement, la substance d'enquêtes qui manquait à certaines des formulations du groupe informel.

### **Interactionniste ou non ?**

Ni « Ecole », ni amicale, ni « syndicat », ce groupe est trop vague et informel pour désigner une orientation solide et commune. Il est possible de multiplier les définitions d'interactionniste. La minimale est de s'intéresser aux relations qu'entretiennent de près ou de loin les faits ou les données trouvées ou construites ici. En ce sens nous sommes tous des interactionnistes puisque la substance sociologique est le relationnisme, le comparatisme, le relativisme. C'est pourquoi l'expérimentation sociologique s'étudie elle-même comme elle étudie les autres discours. Pourtant, dans le séparatisme continental et la hiérarchisation Europe/ Etats-Unis, ce qui fut défini en France comme relevant de l'interactionnisme est limitatif et en même temps fragmentaire. Cette catégorie est devenue un fourre-tout : aucun manuel, de cours de méthode qui n'y fasse actuellement allusion autrement qu'en l'assimilant ou en l'opposant à l'ethnométhodologie ou à l'enquête qualitative. Qui est donc Becker ?

Interactionniste, symbolique ou non ? Matérialiste ? Ethnographe ? Pragmatiste ?

Nous, lecteurs, ne faisons pas la différence entre la relation de face à face, la relation visible d'individus anonymes ou non, par opposition aux interférences de groupes abstraits, organisations, institutions, Etats, professions. Nous présumons trop souvent la rencontre directe obligatoire. Des populations aussi informelles que voleurs et volés par exemple, ne se rencontrent en face à face qu'exceptionnellement. Pourtant c'est bien là des interactions. Rare aussi est le face à face entre le policier et le criminel, et pourtant ils se « pensent » de loin, en permanence, évaluent leurs forces et parades, déjouent leurs manœuvres, finalisent leurs approches secrètes. Les professions, par anthropomorphisme, se jugent, s'évaluent, se comparent les unes aux autres et se modèlent à partir des interactions. Mais « symbolique » n'est-ce pas un recours rhétorique ? L'interactionnisme, peut être défini tantôt comme symbolique, parfois comme économique et matériel, organisationnel ou politique ; ce qui fait que toutes les interactions sont loin d'être symboliques. En effet si symbolique signifie : relation pensée, réfléchie et insérée dans une chaîne de raisonnements, la plupart des interactions matérielles ou économiques ne sont pas symboliques. Les rapports de force, politiques, la production économique, la fabrication ne le sont pas . La vie de travail, la violence, le pouvoir non plus. Les collaborations les associations et les résistance à ces forces ou autorités peuvent partiellement être symboliques si elles sont justifiées, raisonnées par des arguments et des influences de représentation et de discours. Il aspire à une démarche, une façon de travailler à lui, pas même un paradigme auquel lui et ses amis auraient souscrit pour en faire un courant académique. Becker exclut d'être considéré comme interactionniste symbolique même si à l'occasion il utilise cette catégorie analytique. Bien qu'il y ait autour de l'idée d'interactionnisme, une communauté de travail sur un demi-siècle, une revue spécifique, un congrès annuel, il n'existe pas en son sein de manifeste, pas de hiérarchie, pas de programmes, et donc pas d'excommunications ni de recrutements à mener. C'est pourquoi la forte réticence des lecteurs marxistes et l'écran mis par Bourdieu, le coupèrent longtemps des lecteurs de la sociologues français. Il n'apprécie pas les manuels ou les traités ; il n'en écrivit aucun. Il récuse les grandes formules du genre « fait social total » , « constructionniste », « ethnométhodologue » mais il constate que chacun vit avec plusieurs appartenances, plusieurs conduites virtuelles puisque cohabitent en nous identités, rôles, positions, distinctes selon le genre de situation qu'exige, à nos yeux, tel type d'engagement ou de mouvement.

Alors, le désigner comme interactionniste est forcément réducteur. Il récuse cette qualification et le sens de ce refus est clair. Il ne traite pas des acteurs ou des agents en soi. Il ne cite que des groupes primaires à différents niveaux de



rassemblements et d'identité de situation. Ses trois grands terrains (l'école, la médecine, les arts et la culture) débutent par l'évocation de vastes collectifs dans lesquels il a été personnellement impliqué. Ses premières enquêtes (maîtrise ou doctorat avec Hughes) décrivent, comme dans toute sociologie traditionnelle, les contraintes de l'action. Il n'hésite donc pas à aborder des rapports de force (attribution des postes, règlements internes, distribution de pouvoir ou autorité des directions), les rapports de savoir (droit, compétences, légalité) et de croyance en leur crédibilité (confiance, légitimité, pertinence). Dans les *Mondes de l'art*, les indices et classements, l'autodéfinition ne sont pas son premier dessein, ni d'ailleurs leur critique ou déconstruction. Par contre, il problématise l'autorité invisible, la crédibilité ou l'inertie (souvent la plus pesante), particulièrement dans la répartition de l'espace, la distribution des tâches et la concurrence interne. Les phénomènes de sociabilité spontanée au travail sont aussi vitaux que la culture d'entreprise ou l'ambiance « en général » qui est en partie symbolique. Mais il faut être sur place pour le sentir et apprécier si telle usine, tel établissement scolaire ressemble ou ne ressemble pas (et en quoi) aux autres usines ou facultés. On verra donc à l'œuvre, en le lisant, des chaînes de production dans le temps et l'espace qui font l'histoire d'un terrain particulier. Non pas des catégories « éternelles », agencement fragile car le temps, menace destructible du savoir du sociologue, altère leurs conclusions et change ce que nous étudions. Et nous changeons avec lui.

Si on déclare qu'être interactionniste, c'est choisir un niveau intermédiaire d'analyse ; alors il faut dire lequel :

a) soit entre petits groupes d'individus approchés par l'ethnographie au moyen bien sûr l'observation sous toutes ses formes, de loin ou de près, des appartenances instables où chaque groupe concret doit en permanence réaménager en fonction de situations nouvelles ses relations; ne serait ce que celles, forcément évolutives de l'âge, ou celles qui surviennent au plus près de nous, dans la famille, l'emploi, l'habitat. Mais l'individu n'existe pas en socio. Il n'y a pas d'« homo sociologicus ». Abstraction plate et inutilisable. On peut dire : un individu ou « les gens », cela revient au même ; la confusion dans la généralisation par l'amalgame est alors totale.

b) Au niveau des vastes organisations autonomes ; les sources sont alors les archives, la documentation interne, les recensements, les financements. Becker évoque peu ce niveau général de la socio-histoire. Entre le déterminisme total de la structure et l'individualisme du rationnel, il y a un espace où se glissent les institutions ainsi que les individus en petits groupes (famille, travail sociabilité, voisinage, localité, habitat...).

## **IIème Partie : « *les mondes* », Organisations Institutions, Professions,**

Avec ce degré intermédiaire d'analyse, on entre dans une idée neuve, le « monde » concret, idée systématisée dans la discussion qu'il a eue (à Grenoble avec A. Pessin) au sujet de la confrontation de l'idée de champ de Bourdieu et la sienne des « mondes ». Pas seulement une opposition des deux ou trois dimensions mais un distinguo d'approches, une différence avec Bourdieu qui ne sont pas simplement linguistiques. « Je ne suis pas très amateur de la lecture de Bourdieu. Les phrases sont trop longues et trop alambiquées et le bénéfice en est trop réduit ». Outre la coopération nécessaire au lieu de conflit, il distingue par rapport à Bourdieu : « Dans un tel monde (qui est bien sûr aussi une métaphore) les gens n'agissent pas de manière automatique en réponse à de mystérieuses forces extérieures qui les entourent ». Donc un problème d'approche et de niveau des interactions qui ne sont pas finies, ni déterminées à l'avance par une structure. Et le fait que Becker restreint la domination en n'impliquant pas la compétition et la lutte pour les places ou les ressources est économique. Le « Monde » par les contraintes, par la limitation des entrants, par les relations de domination fondées sur la compétition ne sont pas préalables. Aussi bien s'y manifestent la renonciation, l'abandon, la sortie du champ ou la volonté d'assister, de collaborer avec les dominants. Le monde n'est pas une unité close ; c'est pourquoi Becker met la métaphore au pluriel. Le monopole de la violence symbolique n'est, dit-il, jamais complet et jamais constant. Les interactions sont des relations complexes polyvalentes dans un vase non clos où les individus continuent d'exercer une forme de liberté (évasion, manipulation, coercition), face certes à limites mais non insurmontables ou éternelles. En toutes circonstances, les « forces », les « structures » s'affaiblissent- on ne sait pourquoi- mais de tels événements sont des faits historiques fréquents et avérés, conséquence d'actes des groupes en position de mobilité. Le résultat ne peut être déduit a priori de la multitude de mouvements interagissant.

Un dernier cas ? Une profession aussi forte qu'elle soit mesure les obstacles et établit le catalogue jugé légitime de son action. Elle travaille à l'améliorer à son bénéfice. Ainsi les contraintes à l'expansion de la médecine sont nombreuses : techniques, économiques, politiques, scientifiques, mais aussi morales et d'autorité relevant de l'acceptation consentie par le client, le malade. Ceci ne se voit pas instantanément car il y a un poids hiérarchique pesant et une diversité de branches autonomes. Les médecins se sont constitués en spécialités dont les règles établies et les pratiques sont très différentes selon les secteurs d'exercice.

Chacun des praticiens obéit à deux hiérarchies contraignantes : le respect des pairs et de ses supérieurs dans sa propre spécialité et la reconnaissance de la supériorité formelle de tel savoir spécialisé sur un autre. Bien qu'officiellement libérale, la médecine est un lieu de réglementations très strictes et confidentielles, avec des implications judiciaires fortes dont la discussion est d'ailleurs permanente. Les contraintes initiales, pénibles pour les médecins débutants sont le sentiment d'autorité et le poids hiérarchique subis ainsi que l'attente de soumission des jeunes médecins (d'où le titre provocant : « *Boys in Whyte* : les garçons en blouse blanche ») déterminante dans un enseignement libéral.

Lors des occurrences « mondes », la contrainte maximale est toujours différente : ainsi elle concerne le budget ou bien la nature des équipements. On ne fait pas l'expérience que l'on souhaite et qu'on pense indispensable, par manque de crédits ou par manque de crédibilité (surtout aujourd'hui vu le coût des essais et du matériel). Les expériences individuelles se développent à l'intérieur des bornes des budgets, et des instruments des laboratoires. C'est le cas des sciences dures où, non pas l'opinion, mais plutôt le fonctionnement interne constitue la principale contrainte (on sait combien est crucial le coût de l'expérience que l'on souhaite réaliser). La première rivalité des laboratoires est l'argent qui va souvent au plus titré et la légitimité est affectée moins du fait des hommes que des moyens. On vérifie aisément que les contraintes organisationnelles n'existent pas dans le vide, et sans être indéterminées, elles reflètent l'extraordinaire variété que seule l'observation directe permet d'approcher par la démarche expérimentale. Comment et avec quels concepts

## A Règles et conventions, interactions au hasard ?

Les liens de causalité, les « sujets » des analyses de Becker ne sont pas les individus, les agents, les acteurs rationnels ou non; ce ne sont pas davantage des forces obscures ou des « facteurs », ni des structures mystérieuses ; ce sont, des groupements visibles, des organisations concrètes, des professions ou des institutions. Il met donc à la place de l'explication systémique, un niveau interactif avec des obstacles et des contraintes empiriques à partir des régularités estimées. Il résume par les conventions (habitudes, usages, processus courants et stables) et par les hasards, les estimations individuelles des chances et des possibilités existant en grand nombre mais non infinies dans la vie collective. Elles sont traitées toujours de la même façon : en soulignant les liens tissés par des individus attachés à une situation, à une réalisation commune. C'est pourquoi dans tout collectif qui se réunit régulièrement pour un résultat objectivable, le chercheur met en évidence des règlements implicites ou non, et des règles indispensables à la coordination du travail en commun. Et même s'il n'y en a pas de règles strictes à l'intérieur, il y en a, à l'extérieur pour encadrer (une législation, une jurisprudence par exemple). Apparaît aussi un arrière fond

juridico-politique à toute action, des plus simples comme « fumer », jouer du jazz le dimanche, aux plus compliquées tel que créer un consensus politique pour réprimer. Cela se fait par l'intermédiaire d'interdictions ou de permissions ou tolérances, de normes juridiques appliquées ou non, d'échanges ou de silences. Ceci dit, Becker fait aussitôt une remarque de bon sens. Les lois qui régissent la vie en collectivité définissant, par principe, des typologies d'actes ne peuvent recouvrir toute leur gamme, et notamment pas celles qui étaient difficilement prévisibles lors de leur édicition. Etant donné que les actes visés évoluent, que les techniques qui les soutiennent sont changeantes (le produit à fumer est nouveau ou l'ancien est modifié chimiquement etc.) toute loi ou norme explicite suscite aussitôt son contraire, c'est-à-dire l'envie de les contourner parce que tout groupe social est réactif, que les supports de la diffusion ou de la consommation se modifient et que certaines ressources de la transgression évoluent également. Une règle, même si elle n'est pas rigide ou lourde, pour les usagers, engendre des écarts à la moyenne, des déviations d'usage ou des tendances à leur manipulation. Nous sommes tous entourés de lois, corsetés par d'innombrables règlements mais nous savons plus ou moins les tourner à notre avantage. Enfin une règle ne peut anticiper les difficultés d'application : on n'a pas tout prévu, des cas étranges apparaissent. Il se produit toujours des « déviances » même anodines (comme marcher hors des clous, quand on traverse la rue). S'il y a loi, il y a désaccord et déviation, automatiquement. D'autre part, il ne faut jamais négliger la part de hasard dans ce maelström social. Bien des événements y sont accidentels. Donc notre auteur recommande de ne pas se focaliser sur les normes et les principes proclamés (morales, codes de conduite, règlements structurés). Il remplace cet amalgame de lois rigides mais tombées en désuétude, par ce qu'il appelle la convention : habitude prise en vue de stabiliser ou de dépasser une règle, pour aller plus vite, faire mieux, pour soi ou au profit de tous. Le hasard intervient dans les changements

Chez lui on recense par conséquent deux sens au terme de convention :

a) le sens traditionnel. Une pratique usuelle, une façon souple de surpasser les obstacles, d'imaginer des issues aux impasses. Comme souvent, il n'est pas très explicite dans le contenu de ses notions. C'est un pragmatique ; on peut imaginer toutefois ce qu'il veut dire tant il donne de cas d'activités et les situations nouvelles qu'elles engendrent. La convention est le moyen de vivre en société « à l'économie », sans expliciter les mobiles de toutes nos actes et leurs référents. La convention, c'est ce qui permet de fonctionner en dépit des difficultés de réalisation des actions collectives, une routinisation en vue d'un ordre stable. L'automatisme, afin de se survivre, crée un nombre illimité de conventions. Chaque société en produit un stock malgré les impondérables : par exemple il y a des conventions pour suspendre l'orthographe (les textos), la grammaire (les télégrammes), les codes de politesse en situation grave, adapter

l'usage de matériels nouveaux (le net et l'informatique). Ces conventions, de rares, peuvent devenir si fréquentes qu'elles passent en habitudes et plus personne n'y porte attention ; tous l'appliqueront machinalement. Les contingences perpétuellement changeantes de la vie en commun incitent à repousser toute organisation rigide. Un grand espace de liberté alors est ouvert à qui sait s'en saisir. Et tout le monde sait le faire ou au moins le devine. Sinon la société ne fonctionne pas. Bien sûr, comme Durkheim, il croit dans les règles, les aménagements fixés, les cadres officiels mais il ne les surestime pas, aperçoit aussi leur contraire, l'impossibilité pour un ordre social de tout réguler et donc à l'arbitraire qui en découle. La sociologie doit en tenir compte par un surcroît de modestie et prudence quand elle publie ses « résultats »

b) Le second sens est plus subtil. Ce sont les adaptations occasionnelles de l'usage « principal », pour introduire de la fluidité, à un moment précis, avec le minimum d'efforts dans des occasions imprévues ou inconnues. Ainsi au volant sur la route, l'appel des phares d'un automobiliste, croisant un autre, peut signifier : attention danger (obstacle imprévu sur la route, exemple voiture arrêtée sur la chaussée) ou présence de policiers ou d'un radar. L'objectif initial est la sécurité, la précaution collective, l'information mutuelle, un profit immédiat quand le détournement vise à éviter les amendes routières par signalement de la police embusquée. Ces conventions sont licites ou non, tolérées ou illégitimes et peuvent être tout cela à la fois. Le code de la route est constitué de principes d'action précis dans l'art de mener son véhicule correctement (l'examen du permis laisse croire que tout est prévisible) établis pour respecter des fondements que chacun est censé connaître afin de rouler avec facilité et sécurité. La vie en société est comparable à une route très encombrée avec des véhicules très différents, du piéton au cycliste, du cheval jusqu'à la Ferrari. Mais on sait que, quand les feux ne fonctionnent pas au carrefour ou qu'il n'y a pas d'agent de la circulation et qu'un obstacle imprévu se dresse, c'est l'anarchie de l'embouteillage et tout le monde risque d'être stoppé. Or, les usagers veulent tout de même arriver à destination; ils suspendent, de leur propre initiative, le code et l'adaptent à la situation nouvelle. C'est une convention entre usagers qui est devenue monnaie courante (quoiqu'elle puisse changer de sens), comme la réaction de toute foule non préparée à une situation nouvelle. On signale à un moment qu'on suspend le code, on se fait des signes clairs (appels de phare) qui ne sont dans aucun manuel de conduite mais que tout le monde reconnaîtra pour valides selon un but qui est de rendre la route ouverte. Il s'agit d'un arrangement entre plusieurs voitures pour renoncer à une prérogative, à une priorité par exemple, afin de dégager une voie, sinon tout le monde est bloqué et personne n'y gagne. Dans toute société il s'agit, pour avancer, de ne pas respecter, à la lettre, les règles antérieures quand les normes ne prévoient pas ce qui se produit parfois. Face à une situation que les lois n'ont pas prévue, on décide de les annuler dans un lieu

donné et dans un ordre improvisé alors mis en place, valable à ce moment. La société a besoin de ces conventions en vue de l'aménagement de règles floues et transitoires dans le but de continuer à avancer malgré les lois comme si la route du social était inopinément bloquée. Autrement dit, les règles de grammaire et orthographe sont parfois suspendues ou contredites par les inventions linguistiques devenues conventions au sein de groupes spécifiques (l'argot, le verlan ou simplement la modification du sens grâce à l'antiphrase, à l'intonation). Toute la vie sociale est ainsi bâtie sur des ajustements indispensables que les puristes du juridisme ou de la grammaire sont seuls à déplorer. Les lois inadaptées aux situations, les pratiques tombées dans l'oubli sont néanmoins toujours là et par conséquent une convention est un accord mutuel, implicite pour les tourner. Cette attitude peut devenir une seconde nature, passer dans les moeurs sans qu'on s'en rende compte. La suspension ou l'abolition de définitions de la déviance sont significatives des changements rapides de contenus de la répression modifiée face aux bouleversements des consommations. Des changements d'opinion, et une évolution nécessaire de la tolérance pour que « ça marche » peuvent être le fait des petits groupes autonomes ou de la société entière, en principe afin que la société continue au mieux des intérêts collectifs (il ne dit pas, intérêt « général » qui est un terme connoté) même si le but secondaire est bien sûr de maintenir une hiérarchie de praticabilité, un consensus opérationnel. Beaucoup de processus sont étudiés par lui avec cette optique souple de la vie sociale qui évite les négociations permanentes au cours du traitement d'un incident occasionnel. S'il y avait une logique de l'obéissance tout pouvoir ou l'intériorisation de la docilité, il n'y aurait pas de juges, d'avocats, de policiers et pas besoin de nombreux dispositifs réglementaires. Beaucoup de pratiques dans le travail industriel, médical, commercial relèvent de cette sociologie des décisions erratiques qui sont à la remorque des événements qui naissent à chaque génération et que les pouvoirs en place ou les grandes institutions ont du mal à suivre

## B Les institutions lourdes et leurs contraintes

Une institution complexe se développe selon une temporalité propre, du fait de sa polyvalence, de la souplesse des interprétations de son rôle et leur diffusion lente. La première fonction est donc de durer, d'où le constat préalable de « l'inertie des institutions ». Se survivre en période d'abondance ou de pénurie est le réflexe de tout organisme, au moins aux yeux de l'agent de l'institution qui y travaille. La persistance d'un usage combattu, parce qu'inutile, permet de saisir cet effet de résistance. Y compris quand des avant-gardistes ou groupes « révolutionnaires » se saisissant des codes anciens ou des justifications traditionnelles, veulent les abolir et les remplacer par d'autres ; dialectique

banale. Ce faisant, ils les réactualisent et ils contribuent partiellement à les maintenir. Aucune société ne fait périodiquement « table rase ».

Mais comme il faut s'adapter, par commodité, on fait ce qu'on sait faire déjà en proclamant qu'on change mais on le fait souvent aléatoire. Le « hasard social », un grand concept de Becker n'est paradoxal qu'en apparence. Les transgressions inévitables, les actions sans finalité, l'improbabilité d'un résultat dans une société qui n'est pas faite de robots, se manifestent en permanence. En découle pléthore d'actes manqués, d'adaptations ratées, des malentendus de situation, d'intentions déformées, d'effets pervers ou bien de stratégies contreproductives. Ces transgressions sont jugées bénignes ou graves, selon une gradation relative à la position des acteurs, juges ou jugés. C'est pourquoi il me semble que Becker qui s'est d'abord orienté vers les phénomènes de déviation, de déviance, s'est retrouvé, involontairement peut-être, en situation de dissidence théorique. Il propose de sortir de la logique du déterminisme absolu par le haut et d'envisager la circonstance, l'aléa, la vicissitude en tant que contrepoids à l'immensité des effets de relations sociales et des possibles explications causales.

Au degré large de « mondes », au niveau des grands rassemblements d'hommes, des organisations très complexes et des Etats, la complication requiert des notions peu usitées par les empiristes. Elles relèvent de la sociohistoire et du comparatisme historique qui scrute les établissements centenaires, des actions conventionnelles passées dans l'existence par des processus à l'échelle de pays ou de continents. Une institution ne peut être réduite la fonction proclamée ; ce serait une mission téléologique. La famille est une grande institution qui déborde l'éducation des enfants, la nourriture en commun, la solidarité primaire. L'école est autre institution transversale, ingénieuse et multiforme. Elle produit plus que de la transmission des connaissances. Enseigner, c'est instruire, moraliser, éduquer, développer des facultés, diffuser des goûts et des habitudes de pensée ou d'agir. Il existe des écoles d'apprentissage dans toutes sortes de domaines : la science, la religion, le civisme, l'art, le sport. Et en outre, la plupart de nos capacités ne s'apprennent pas à l'école, mais dans des initiations, de la plus légale à la plus illicite. S'instruire, c'est vivre, autant que de se préparer à entrer dans le monde du travail

De la même manière, au fil du temps, le projet de la médecine est devenu plus vaste que le simple fait ou l'intention de « soigner ». L'art est bien plus que le plaisir des sens ou à la satisfaction esthétique. Ce terme est en fait un raccourci formidable, ambigu, puisqu'on y trouve de tout : les arts de la table, les arts de la conversation, l'art pariétal de nos ancêtres, le façonnage des outils y compris primaires ; une pierre taillée à la préhistoire a une valeur esthétique pour ses utilisateurs de l'époque, différente de celle de ses contemplateurs contemporains dans les expositions. Tout ce qui est symbolique (et rares sont les activités humaines qui ne le sont pas) recèle une dimension esthétique : plaisir de regarder, de toucher, intention de communication. C'est un prototype de

confusion. On trouve de l'art partout : dans l'architecture, l'urbanisme, l'usage du mobilier, le design domestique, la présentation des aliments, la décoration du jardin, l'habillement mais aussi le conte, le récit d'un incident ou de la plaisanterie au comptoir de bar ( qu'on dit « art populaire »).

Les conventions sont particulièrement nombreuses dans le cadre des professions les plus prestigieuses : arts, éducation, médecine, sciences. Les mondes de l'art sont le cas le plus abouti de ce qu'il entend par institution à conventions. La fonction de satisfaction esthétique pure n'est qu'un versant, un aspect du pouvoir de définir les critères du beau, du goût, de l'esthétique. Dans la production des arts, il y a des éléments occultés qui influencent la définition : la fabrication des matériels des artistes, l'invention technique, les instruments en musique, les supports de peinture, les façons de reproduire et d'imprimer. Ici l'art est indissociable de la diffusion auprès d'usagers formés. Le chant d'un homme seul, sans public, aussi beau ou harmonieux soit-il, n'est pas une œuvre d'art. Il doit se greffer sur des enregistrements, des achats, des ventes, des échanges, des séries d'œuvres, des appropriations privées ou publiques. Aujourd'hui les enchères, les collectionneurs, les galeristes, les concerts, les musées apparaissent incontournables, sans oublier le mécénat ou le statut d'art officiel. A côté du marché, l'art a engendré un commerce de commentaires d'experts, de corpus d'édition, des publics d'esthètes. Le marché artistique est illimité du fait d'usagers aux fonctions et intérêts variables. Pour aborder une telle dimension, une si grande force, le sociologue doit s'armer de patience. Comment faire ? Si on en juge par le niveau d'analyse de l'organisation, Becker prend le « monde » à la taille des écoles primaires d'une ville, d'une Faculté de médecine, de plusieurs ateliers d'art ou de concerts de Rock, choses étudiées où on perçoit le niveau de « mondes », par le degré de complexité. En sociologie on étudie de préférence des petits groupes de quelques dizaines de personnes : un atelier, une équipe, un orchestre, une famille esthétique ; ou à l'inverse, on s'attaque au niveau dit de la superstructure, strate des phénomènes très généraux, des foules sur la longue durée. On aborde peu souvent comme lui le degré moyen de l'échantillon : le microscope est rarement réglé au plan intermédiaire, celui de groupes de dizaines ou centaines d'individus éparpillés entre le sommet et la base.

## **La socio-histoire**

Contrairement au concept d'organisation ou à celui d'entreprise ou d'établissement les fonctions de « monde organisé » ne sont pas aisées à définir dans une seule dimension, dans un seul espace. Un monde, ce sont peut-être 100 métiers réunis, une grande variété de savoirs, diffus ou reconnus, un territoire national d'exercice. Puisque les mondes des arts est un assemblage parfois baroque d'institutions très différentes ou une galaxie bizarre de chevauchements, il se crée de facto un tissu de relations lâches ou intenses



Les socio-historiens sont coutumiers des études des relations entre mondes très abstraits, « illimités » : régions, classes, nations. On touche là à l'Histoire large, celle des mouvements sociaux, vastes ensembles mondiaux. *Ces historiens* ont eu l'intuition que la sociologie, par définition, consistait au juste maniement de l'échelle des Révolutions ou réactions, des crises économiques, ou des grandes guerres. Cette conception de l'histoire interactionniste qui aurait pu voir le jour en France est restée embryonnaire. Dans la compétition intellectuelle avec Bourdieu, il était difficile de prôner cette dimension et la sociologie française a manqué son rendez-vous avec les méthodes de l'Histoire. A. Touraine agrégé d'histoire aurait pu occuper cette place intermédiaire mais il a manqué de fermeté dans ses convictions, peu encouragé par de Friedman et il n'a pas eu d'héritiers. En revanche l'histoire a annexé - mais sans le dire- la disposition « interactionniste » des sociologues. On veut parler ici aussi bien des nouveaux historiens américains (notamment à Irvine en Californie) que des comparatistes anthropologues Anglais (de Cambridge, Jack Goody principalement).

Deux grands livres français de socio-histoire , *Les collègues du peuple* de J-P Briand et J-M Chapoulie représentent une introduction justifiée de sociologues en histoire (qui a été suivie par Brochier, Masson, Suteau). Un autre livre qui mélange les échelles, les méthodes d'enquête comme le font « **Les collègues** », est celui de N. Hatzfeld : *Les gens d'usine ,50 ans d'histoire à Peugeot – Sochaux*. Ils ont introduit de deux manières différentes la méthode ethnographique en histoire en prenant la durée : un siècle ou 50 ans

Dans un livre d'éthno-histoire, la question de l'échantillon ne se pose pas comme en sciences physico -chimiques. Les idées d'échantillon sont fallacieuses en sociologie, ainsi que le signale Becker dans *les Ficelles* : ce qu'il appelle les synecdoques. Dans le livre de Briand et Chapoulie, le mérite de ce genre d'approche est de rappeler que, comme en histoire, les ressources de l'interactionnisme institutionnel introduisent une série de cas justifiés et légitimes, en termes de représentativité historique. L'alliance avec l'ethnographie par ailleurs fait apparaître naturellement les concepts usés par Becker dans *Les Collèges* : effets de pouvoir et d'inertie, carrières, organisations locales, trajectoires, apprentissage informel, rôle des familles. On en conclut que le terme « enseignement unique » est inadéquat, qu'il n'y a pas une école mais plusieurs types, pas une politique scolaire mais de nombreuses, simultanées et non concordantes. Au minimum cela invalide la notion d'école au sens abstrait ou de scolarisation trop générale.

Est-ce que le schéma de mondes articulés s'applique aux productions matérielles aussi bien qu'aux constructions intellectuelles, avec leurs conditions scientifiques et techniques autonomes, leurs incertitudes de marchés et les projections hasardeuses des planificateurs. Les chaînes de production étudiées par Hatzfed dans son livre (pas assez lu et pas assez exploité) sont là pour le prouver.

La fabrication d'une voiture est un monde en soi, identique à celui de l'art. Qui fait quoi à une voiture ? Chaque étape comporte de multiples facettes : les chaînes, de nombreux départements, des sites distincts, (maintenant des continents éloignés) ; mais tous les services concourent à seul objet : une voiture. Le moteur, la carrosserie avec ses lignes acier, électrique, plastique, ses instruments de conduite, son habitacle, les pneus (qui appartiennent à une autre processus de production) le châssis, les circuits hydrauliques ou électriques, aussi bien que le design ou le confort, dépendent chacune de formations distinctes mais intégrées. Mais ce n'est pas tout : d'autres organismes interviennent. Il y a eu d'abord les planificateurs, les prévisionnistes et les essayeurs; puis les vendeurs ou les services d'exposition, le marketing, la publicité ainsi que le transport ou les agences de reprise. Tout cela multiplie les interactions entre départements économiques et techniques afin d'amener le produit voiture au domicile de l'acheteur. Coopérations interne et externe, intrication de lignes de travail ; il n'y a pas de meilleur terme que « interactionniste organisationnel » pour décrire les relations entre les différentes fabrications créées « sans se voir ». Les mondes de l'art étudient de la même façon l'œuvre comme l'intrication de la production de multiples unités. Toute fabrication dans le monde contemporain, est d'une hyper-complexité; et on doit tenir compte de cette conception « monde » concret, généralisable à un ensemble à toute étude par l'inférence

C'est pourquoi il vaut mieux analyser des situations, des interactions que des acquis, des intériorisations qui sont des concepts présument un déterminisme mécanique car toute habitude ne devient pas une attitude profonde. Cette imputation explicative, au titre de variables rigides comme l'habitus sont imputables à on ne sait quelle variable : l'origine sociale, la catégorie professionnelle, l'éducation, la scolarité, les expériences économiques est une facilité simplificatrice et oublie que les situations ne sont pas solidifiées. Tout ceci constitue la divergence de Becker de ce qui apparaît comme programmation ou structuration.. Quand il décrit des institutions ou des professions, il dégage de l'abstraction dans les orientations par la stabilité, l'inertie, le hasard aussi. Il décrit, les circonstances de décisions, les embranchements de parcours, les mobilités horizontale ou verticale qui échappent aux décisions « rationnelles », aux planifications réfléchies de politiques. La stratégie, la durée détenue par des « grandes professions » lui servent d'exemple pour des cas traités ethnographiquement. Ainsi quand il considère qu'aucune profession n'est assez unie et coordonnée pour régler ses problèmes internes, il infère qu'on ne peut prévoir l'opportunité de la plupart des recrutements, que les décisions de bureau ou les méthodes d'embauche sont des actes quasi-désespérés de mise à la raison des désordres d'un monde du travail excessivement complexe. Le chercheur Becker attaque donc un objet, ni trop haut ni trop bas, quand il a un volume de données conséquent. Il le montre à travers un « échantillon » de quatre professions : médecins, physiologues, philosophes, ingénieurs [ *T S* p.260 ].

Ce sont des comparaisons par abduction. L'abduction qui s'oppose à l'induction (partir du bas) et à la déduction (le haut) est une démarche propre à W. James et à Dewey qui se distingue de l'hypothético-déductif écartelé par des séries peu comparables. Une sorte de causalité oblique qui consiste à manier en parallèle de nombreux cas différents, mais pas trop, afin de constituer une mosaïque ou une photo. Son art est de marier des contraires insolites. Cette méthodologie axée sur des échelons situés entre l'ethnographie et la grande analyse socio-historique est son niveau préféré d'analyse. En ce sens, son dernier livre (*CPS*) est un formidable échantillon, paradoxal puisqu'il fonctionne comme un dictionnaire de cas surprenants, finalement lumineux.

## Dégager l'interaction cruciale

On alterne en permanence en sociologie entre ces groupes à taille d'étude ethnographique ou bien des foules d'individus éparpillés dans des associations. Les historiens qui sont assis sur leur immense historiographie, grâce aux descripteurs éprouvés de leur passé le réalisent

Comment s'y reconnaître entre les interactions, comment établir celle qui est cruciale pour l'explication, celle qu'on peut « voir ». Au premier degré (hommes et de leur tâche) et au deuxième degré, les ensembles, les politiques appliquées, les catégories. Pour articuler ces échelles, il faut avoir une connaissance de l'intérieur de chaque secteur pris comme cible. Becker avait donné un exemple. Être par exemple praticien d'un instrument ou connaisseur de techniques (piano, photo, théâtre), en posséder leur histoire, maîtriser les problèmes de l'entrée dans le milieu, de l'exécution collective, de l'organisation des acteurs, de leurs gratifications. Mais également connaître au plus haut point, l'action particulière des institutions dont la fonction est de catégoriser, recruter, sanctionner, exclure. Dès lors, dans un travail, on se demande constamment : quel est le collectif qui détient le pouvoir de définir les normes du fonctionnement, qui définit les fonctions au quotidien ? Cette intrication des niveaux d'étude est indéfinissable a priori. C'est pourquoi Becker montre les risques de toute définition prématurée. Le sujet d'une thèse, d'une étude se construit progressivement. Au départ on ne sait pas trop où on va et le sens progresse au fur et à mesure que l'enquête avance. Les découpages en « sociologie de l'école », « des arts », « des professions » sont des artefacts de la sociologie de faible utilité étant donné qu'une fois lancée, on débordera le projet de départ et que les désignations initiales ne seront plus, dès lors, véritablement opérantes. Les sociologues réalisent une recherche intermédiaire au moyen d'échantillons multiformes, de cas multiples. (**What is a case ?** de Becker et Ragin )

Le physicien de l'espace, examinant une planète, n'a pas les mêmes instruments et les mêmes explorations que le mathématicien du calcul de l'infini. Nous avons des problèmes identiques à ceux de l'observation céleste, étant donné la

taille de notre « échantillon », la société en mouvement aussi inconnu que le cosmos. Et Becker a traité des deux dimensions mais en changeant alternativement sa lorgnette. On l'oublie parce qu'il n'insiste pas, n'explique pas clairement son va et vient opératoire qui va de soi pour lui.

### **La crédibilité fait le pouvoir**

Ceci est une autre idée forte. La culture historique mobilisée de la part de Becker pour juger de la crédibilité dans les évaluations artistiques est considérable ; elle s'appuie sur un éventail de plusieurs centaines d'ouvrages respectivement pour chaque étude, la plupart hors sociologie, et sur l'expérience personnelle de l'auteur. Ils servent à relativiser, diversifier historiquement non le goût artistique (indéfinissable), pas davantage l'esthétique des sentiments et les émotions (inconnaisables intimement et éphémères) mais le fonctionnement des organisations de production, concourant à ce qu'une notion « art » autonome et approuvée apparaisse dans une société donnée ainsi que des conditions de marché, suffisamment larges et stables au sein d'une société pour la perpétuer et l'enrichir. Qu'est-ce qui est étiqueté art dans une société à une époque donnée ; comment les institutions diffusent-elles cette « idée » ? Par l'école, musées, universités qui consacrent ou qui contestent ? Les conflits de courants et de théories rivales sur l'art font vivre cette énorme « machine » occupant le devant de la scène avec ses sujets impérissables tels que la signification d'une œuvre, la définition des cultures populaires (cinéma, télévision, vulgarisation musicale), le rôle du « génie ». La production matérielle exige une mobilisation de moyens qui dépasse de loin la création. C'est tout ce monde satellite qui s'agglutine autour des personnels de renfort : les auxiliaires, les critiques, les éditeurs, les vendeurs, les annonceurs tout ce qui est requis pour la rencontre avec des usagers. Un autre cercle indispensable réunit les collectionneurs, les marchands, et l'immense armée de réserve des amateurs qui veulent ou non entrer ans la carrière, l'observer de loin ou de près. La contrainte première est donc celle du caractère insaisissable du contenu. Qu'est ce que l'art ? Est-ce que ce que je fais est de « l'art » ? Où commence l'art et qu'est-ce qui sort du domaine de la création ? Celui qui recopie, celui qui imite une toile, n'est pas l'artiste. On peut faire du Cézanne après Cézanne, ce ne sera pas de l'art, mais un double ou du plagiat ; une copie parfaite n'est pas reconnue ; on parle de reproduction, de duplication sinon de duplicité. L'art par définition bouscule et change les conventions, dans toutes époques ; il faut de toute force trouver inventer innover, bousculer changer les règles et façons de voir ou d'écouter. La sociologie de la professionnalisation artistique, a suggéré que l'opinion est sans cesse à retravailler de la part des professionnels qui se jugent et se classent comme « créateurs ».

Ainsi à l'école, la confiance et la crédibilité auprès des usagers (les parents) s'appuient sur des siècles de non concurrence et une multitude de règlements. Le réglementaire est érigé en normatif parce que le danger, pour l'administration, est le risque de l'improvisation ou la liberté incontrôlable des enseignants dans leur salle. Commencer une étude par cette contradiction est une bonne entrée en matière dans une profession à la fois formelle (le programme) et informelle (cadre des pédagogies, limiter les initiatives). Mais ce sont surtout les moyens financiers à disposition qui permettent les conditions matérielles : nombre de places, espace, effectifs pour la production du service rendu qui sont les contraintes les plus sévères. Becker, quand il commence son étude sur les institutrices, perçoit que l'intervention de parents d'élèves deviendra la contrainte par excellence, comme l'est déjà la coexistence de publics de classes sociales mélangées. Dans son étude de la Faculté de médecine, il montre (avec ses co-auteurs) une autre contrainte. Le genre de vie des élèves médecins, à l'intérieur de l'établissement, était alors en pleine mutation. Le doyen, la direction devaient tolérer une liberté sur le campus, un style de vie estudiantine en accord avec l'époque, tout en maintenant leurs interdictions traditionnelles, leur refus de contestation des modalités de l'enseignement. Ceci n'a pas beaucoup changé 50 ans après dans une profession aussi élitiste et hiérarchisée que la médecine, quoique le phénomène soit devenu plus discret. Les étudiants actuels sont libres en presque tout, sauf dans leurs études qui sont le domaine réservé de maîtres et des administrateurs. Ces contraintes organisationnelles sont de véritables rapports de force, exercés dans un espace autonome accordé aux étudiants puisqu'ils doivent apprendre également à se débrouiller seuls dans leur future rencontre avec le malade. Des contraintes similaires dans d'autres établissements (lettres, arts, communication plus libertaires que Droit ou économie) se manifestent mais avec moins de vigueur. Les contraintes de ces enseignements se constatent davantage dans le cadre de l'examen annuel, de l'anonymat en amphi, dans le formatage de modules (le cours individuel) qui datent peut-être de mille ans et qui ne bougeront pas facilement.

A l'université, les étudiants sont contraints- beaucoup plus qu'ils ne le soupçonnent- par l'organisation universitaire invisible (calendrier qui n'est pas celui du monde civil ou des congés et horaires). Il y en a d'autres : le budget, le recrutement particulier des professeurs, leur rang et expérience. Dès lors, les étudiants rencontrent deux sortes d'autorité : celle écrite mais peu visible, de l'administration et celle, directe et prégnante des enseignants. La sélection à l'entrée et la répartition en filières est d'abord un élément de l'organisation de l'offre de places. Le pouvoir des enseignants n'existe que par le premier (administratif) qui assure l'organisation des examens selon des critères ancestraux (évaluation et notation personnelle). L'administration s'intéresse peu la réalité de l'absentéisme estudiantin, au contenu des cours, mais beaucoup au respect de l'éthique, de la déférence aux maîtres sans oublier le légalisme et la

délivrance du diplôme. L'effet de crédibilité est le moyen l'instrument di pouvoir

## **Politisation de Chicago ?**

.En dépit de l'enquête de J-M Chapoulie (2005), précédée des études de Y.Grafmeyer et I. Joseph (1979) ou de S.Guth (2000) ainsi que d'une quinzaine de traductions d'ouvrages on connaît mal l'Ecole de Chicago dont l'ambiguïté alimente les discussions. Le reproche adressé généralement à la sociologie américaine de ne pas être assez politisée ou trop dépendante des libéraux et conservateurs dépend de la signification accordée à « politisation » distinct ou non de l'intérêt politique, de l'engagement militant. Les sociologues « de Chicago » s'occupent des groupes visibles impliqués dans un espace délimité. Qui agit et comment ? Avec qui et contre qui éventuellement ? Avec quelles règles et quelles pratiques de contestation ou d'acquiescement ? Ils le font de manière si inhabituelle en sociologie politique qu'on croit qu'ils travaillent selon un mode intuitif et on leur attribue un style de brillant descripteurs de la discrimination ou des minorités mais ça ne va pas plus loin. Or, leur va et vient entre niveaux, du plus ethnographique au contextuel abstrait, révèle un autre sens opératoire à « politique ». Par exemple, dans le cadre des normes juridiques de la déviance émises ou acceptées, les citoyens ou les agents du pouvoir n'ont pas automatiquement le même avis. Le débat apporte une dimension pratique, une réflexion au sujet des autorités morales et académiques qui spécifient, sanctionnent les utilisateurs (par ex. de substances interdites). A ce degré-là, sans favoriser ou soutenir les contestations, l'information ou l'éclairage neufs sont des actes politiques. Quand ils dévoilent les croisades symboliques, les fabricants d'opinions (comme J. Gusfield), ils questionnent la validité d'une politique. Ils entrevoient une sociologie des compétitions symboliques entre créateurs et offreurs d'idéologies, entre promoteurs de la tolérance ou de la répression. C'est une manière à eux d'être pratiques, utiles à la société, bref une politisation moins « rouge ». En démontant le fonctionnement des mondes de l'art et de la médecine, deux monstres bureaucratiques, Becker nous invite à réfléchir au quotidien, ce qui est différent de croire influencer les syndicats ou les partis.

En ce sens Becker et ses collègues sont largement « politisés », quoique de façon moins ostentatoire que celle des sociologies engagées. La manifestation la plus décisive de cette « politisation » réside indubitablement dans le fait que ses collègues et lui se sont attaqués dans leurs études aux institutions les plus puissantes : police, justice, médecine. Il le dit lui-même : « Cette dernière formulation rappelle le rôle important que joue l'idée de pouvoir dans les théories interactionnistes de la déviance. Dans quelles circonstances établissons-

nous et faisons-nous respecter des normes ex post facto ? je pense que les recherches empiriques montreront qu'il en va ainsi quand une des parties en cause dans la relation possède un pouvoir disproportionné par rapport à l'autre : elle peut alors imposer sa volonté malgré l'opposition des autres, tout en souhaitant maintenir une apparence de justice et de rationalité. On en trouve des exemples typiques dans les relations des parents avec leurs enfants et dans le compromis, également paternalistes, entre les travailleurs sociaux et leurs clients, ou entre les enseignants et leurs élèves » [O. postface p. 212]

### III Le pragmatisme de l'interactionnisme

Une sociologie pratique, le pragmatisme et les théories européennes sont assez éloignées pour insérer des malentendus. La philosophie pragmatiste commence à être connue en France et en Europ. Plus largement le pragmatisme américain, branche de la philosophie anglo-saxonne, s'est intéressé à l'esthétique, à la culture populaire, à la musique. Becker y a baigné et sans l'invoquer a été influencé à l'université puisque Chicago a été un centre de la diffusion sinon de l'élaboration ( Mead, Dewey) de cette orientation qui signifie d'abord « voir » le concret, les actes effectifs, la pratique humaine. Tout ce qui n'est pas du spéculatif. Etre concret c'est toujours étudier l'action. Qui produit quoi, où, comment ?

#### A Evolutions, processus, transformations

La société est en mouvement perpétuel. La vie sociale est une agitation continue, une évolution rapide ou lente et la description de ces modifications réunies sous le terme de processus constitue l'objectif de la sociologie ; cette approche ne présume ni ne détermine l'avenir alors que les théories, telles que l'individualisme (individualisme méthodologique ou sociologie de l'agent) ou le structuralisme ou le -fonctionnalisme prédéfinissent les lignes de force et prétendent parler au nom d'un changement qu'ils pensent pronostiquer et décrire. Ce qui ne s'est encore jamais avéré. Il explique simplement :

**« Si vous étudiez l'action collective, vous ne pouvez éviter de reconnaître que tout-chaque personne, chaque groupe, chaque action, chaque événement a une histoire. Rien n'apparaît juste comme ça, de façon si mystérieuse que nous n'ayons pas à nous en**

préoccuper. Les choses deviennent ce qu'elles sont sur une certaine durée et penser ainsi nous amène inévitablement à raisonner en termes de processus..... De même, vous ne pouvez éviter de reconnaître que les événements sont transactionnels ou interactionnels, que vous comprenez ce qu'une personne a fait en connaissant le réseau d'interactions dans lequel elle opère et ce que les autres personnes font, et comment cela conditionne et est conditionné par ce que la première fait...Recommander l'étude des processus et la centration sur l'interaction ne me semble pas vraiment révolutionnaire. J'ai tenté dans mon propre travail de prendre ces idées au sérieux, acceptant de suivre leurs implications même au prix de faire violence à des notions communément acceptées sur la nature du monde ou la manière dont les sociologues devraient l'étudier. Je suis un naturaliste [TS p.16].

Becker conçoit la durée comme la matière première des études : le temps change ce que nous décrivons. Les bifurcations des carrières, les enchaînements, les organisations sont des transformations toujours inachevées. Il a construit le célèbre concept de «Becoming », le devenir, étant attentif aux changements de soi distincts des inculcations inconscientes. Passer d'étudiant à médecin, d'élève à enseignant, de non fumeur à fumeur, de musicien du dimanche à professionnel, d'amateur à spécialiste, bref la socialisation à un nouveau milieu est constitué de temps et d'espace, et de modèles ambiants.

Becker se reconnaît d'ailleurs immédiatement à la mobilité et à la relativité de ses « théories ». Dans une interview où il évoque « Mes limites », il accorde volontiers cette critique à ses détracteurs. « Mes amis disent que je ne comprends pas la nécessité d'une approche historique, et que je ne suis pas sensible aux changements historiques qui ont pu se produire dans les domaines que j'ai abordés ; je les comprends, je suis même d'accord, mais par tempérament, par formation et aussi par « paresse », je n'y peux rien. A vrai dire, en général, j'ai du mal à assumer le rôle d'intellectuel, du maître à penser que parfois on m'accrole. Tout ceci, la sociologie, la profession universitaire, le prestige, la « position ne me paraît pas sérieux » [*Entretien, Sociétés*, 1987 n°12, p.40]. Par ailleurs il ne préconise aucune réplique, ne revendique aucun de ses concepts dont il ne s'estime ni l'inventeur, ni le propriétaire de la juste définition. Son « système » est si peu figé qu'il le modifie lui-même constamment. Parce que c'est « la vie » ! Il oppose un scepticisme amusé face à des phénomènes mystérieux (intérieurisation des nécessités ou création de régularités) et à leur application miraculeuse d'efficacité. C'est la leçon du pragmatisme de l'Université de Chicago

### **L'enquête a une durée limitée**

Il insiste sur le fait que les phénomènes d'étiquetage, d'imposition de normes, de transformation éducative ne sont jamais immédiats ; ils prennent du temps. Les pratiques judiciaires d'accusation de déviance et subséquemment les actes de sanction constituent un processus aux conséquences décalées. On peut simplement présumer les étapes à partir de l'exploration des formes variées



d'imputation de la déviance ou du conformisme qui anticipent la réaction de la cible visée, selon qu'elle est sensible ou non à l'accusation ou à la répression. On peut assister ou non, par la suite, à une réplique, mais manifestés sous forme d'esquive et de secret, par la « couverture » des actes. Mais on peut aussi bien assister au contraire : à une réaction de provocation assumée, ou de contre-discours. Par exemple la déviance sera revendiquée ou l'épinglage sera retourné poussant le stigmatisé à agiter la bannière d'une marginalité qui s'affiche.

Une interaction, la plus simple qui soit, se déroule donc dans le temps avec des relais, des moments forts et faibles ; un temps inégal (quelques heures à plusieurs mois) avec un début et une fin. Le chercheur choisit un moment de l'action. Le temps, la vitesse et la profondeur du changement font débat au cours de l'étude. Une organisation sociale complexe est une machine plutôt lente, faite parfois de ruptures brutales. On ne peut rien prophétiser. Une société n'est ni une structure ni non plus un chaos d'atomes libres. Non, le papillon qui bat de l'aile au Brésil ne fait pas une tornade en Louisiane, comme en physique, dit-on. Le temps de la recherche n'est pas le temps de l'institution qui la commande, et le temps de la société qui lit et évalue une recherche est également distinct. Le sociologue empiriste sait, lui, qu'au cours de son enquête et de sa rédaction qui s'étendent sur 5 ou 6 ans, d'énormes changements se produisent; il ne se berce pas d'illusions, il ne va pas les voir toutes, ni les expliquer entièrement. De même l'historien sait bien que rien ne se reproduit à l'identique. Donc il en prend son parti ; il raconte un enchaînement factuel qui n'advient plus et qui ne se terminera jamais

Ainsi, quand on commence une étude, on sait qu'on la terminera un jour plus ou moins proche, mais tout ce que qu'on a étudié continuera et se transformera obligatoirement : ceci doit nous rendre humble et prudent. Tout terrain aura évolué imperceptiblement entre notre entrée sur la scène examinée et sa clôture, et ceci continuera après notre départ. Il faut oser avouer : « voila comment j'ai trouvé « le terrain » quand je suis arrivé, voila comment je l'ai laissé ». C'est pourquoi Becker substitue, à la mise au jour de régularités statiques, celles d'enchaînements situés et datés et celle des transformations. La modification longitudinale inéluctable doit être constatée au cours de l'évolution des catégories aux frontières floues. Ainsi, il va étudier les relations par lesquelles les humains s'adaptent, acceptent ou refusent les normes de leur groupe, développent ou non les capacités que suggèrent les modèles vivants et bien réels de leur milieu. Quand on regarde quelqu'un agir, on aperçoit ses différents groupes d'appartenance à l'œuvre, à travers lui ou en arrière-fond. La situation évolue d'heure en heure et ceci est capital. Nous vivons tous l'expérience de ne pas nous « reconnaître » dans une action passée que nous avons menée quelques années auparavant, restituée à la conscience à travers une photo, une lettre, un écrit, un témoin que nous retrouvons accidentellement. Comment ai-je pu faire ça ? Ai-je vraiment pensé ça ? Est-ce moi ? Mais c'est parce qu'ont changé entre

temps, l'éducation, les catégories et les connaissances scientifiques. L'art, la médecine ou les savoirs scolaires ne se reconnaissent pas d'une génération à l'autre, même pas d'une décennie à l'autre. En médecine qui aurait l'idée de se soigner comme il y a 50 ans ? Pareillement dans le domaine de la création. L'art par définition est d'une certaine époque, les conventions qui le régissent ont été bouleversées, des nouveaux publics ont bousculé les façons de voir ou d'écouter ceux qui veulent être désignés artistes.

## **Un concentré d'interactions : les processus**

La sociologie classique ne dit pas, qu'elle prend une photo. Alors, si on veut faire plus qu'une photo, c'est-à-dire recenser l'état des lieux entre deux moments, voir ce qui bouge et se modifie entre deux époques, alors faisons un film ». Prenons acte qu'on étudie ce qui est en train de disparaître ; toute analyse a une dimension chronologique et une localisation dans l'espace (pays, ville, quartier, mondes situés). La question du temps définit consubstantiellement l'empiriste. En tenant compte du temps, on se place du côté de l'enquête. La recherche en sciences sociales prend en compte la mesure du temps : la datation, le rythme, le calendrier. Il n'y a pas d'analyse hors de son contexte temporel et les spécialistes qui voudraient voir la situation débarrassée de la gangue contingente manquent le relativisme. C'est pourtant là le critère expérimental le plus raisonnable. Dans ce cas, quelle la valeur à la notion de processus ? Deux significations du concept :

- a) Les modifications et changements qui apparaissent sur le cas étudié pendant une certaine durée d'observation (un ou deux ans, temps habituel de présence sur un terrain). L'action immédiate entraîne d'autres actions et de nouvelles contingences qui détermineront partiellement le futur des conduites, à court terme.
- b) Les évolutions infinies de l'histoire, le poids des institutions avec leurs paliers, leurs à-coups dans le cadre d'une production ; Cf : *Les lieux du jazz* [Becker et Faulkner, 2011]. Il apparaît donc plusieurs acceptions de « processus », mais Becker ne choisit pas entre elles. Le changement lent ou rapide reçoit parallèlement, en externe, des impulsions, des influences (ainsi les publics hétérogènes, les usagers font bouger la demande et modifie l'offre). Des organisations, des partisans se confrontent, rivalisent avec d'autres ou s'associent pour un programme, une action commune. L'interaction au sein de groupements, par exemple, est une succession d'alliances rompues, de terminaison du projet, d'association périmée ou de mort lente de l'accord. Les faits sociaux et politiques, une législature, un projet de réformes, une fabrication collective (un parti, un programme économique, un film, une exposition) ont un commencement et une limite-butée.

On peut expliquer le manque ordinaire de dynamique temporelle en sociologie études par les conditions intellectuelles de la naissance de la discipline en Europe cherchant des régularités, des explications stables et universalisables et opposables à la méthode historique du factuel singulier. L'histoire événementielle ou interactionniste en tant que mise en relation d'événements, d'hommes, d'époques choisit des niveaux d'abstraction en fonction des strates (Nations, classes sociales, partis ou fractions ou familles) sans se soucier de la reproductibilité ni de leur essence.

## **La modération théorique**

Enfin quand Becker privilégie l'observation, la monographie enracinée ou l'étude de cas, il tient compte mais sans le dire de la temporalité. Il trouve là l'occasion de remonter des actions présentes à leurs conditions antérieures. Mais cela ne se voit pas spontanément. Si on recense dans ses travaux, on trouve les sources classiques, des extraits de presse aux décisions gouvernementales, des descriptions techniques aux biographies, sur une périodisation d'une vingtaine d'années. Les formes de la conscience historique peuvent être fugaces ; dès lors, prendre en compte les deux dernières décennies est souvent suffisant. C'est ce que devraient se dire les jeunes chercheurs : « Ce que j'examine pour mon diplôme, comment cela fonctionnait-il il y a 20 ans et comment cela pourrait se manifester dans un futur éventuel ? » Une telle attitude rend prudent face aux démanagements envers les conclusions péremptoires ou des résultats par trop catégoriques

La patience et la prudence, Becker les revendiquent hautement. Il dit souvent : « Je n'ai rien inventé, j'ai rassemblé des idées du temps ». C'est une attitude typiquement pragmatiste. Si on ne prend pas le rythme lent de phénomènes scrupuleusement fouillés, la réalité triomphe et les théories prématurées ou hasardeuses disparaissent avec leurs auteurs. L'histoire – y compris celle de la sociologie- est imprévisible et avec elle, ses modalités expressives transitoires. Inverser la tendance au scientisme est une bonne conclusion. Par exemple une théorie comme celle du suicide de Durkheim est largement contestable et a été contestée à partir de l'inadéquation de comparaisons historiques transnationales chiffrées dont la fiabilité est plus que douteuse. Les sociologues américains comme Jack Douglas (et D. Merlié) l'ont montré. Car même les « bonnes » données deviennent sans fondement en raison du changement de la société, de la variabilité des instruments de mesure et des modes de chiffrage. Les grandes constructions s'effilochent au fil du temps. Si ses livres ont résisté à l'usure du temps, c'est parce que Becker avait pressenti qu'il y avait de l'histoire dans les interactions. Il n'avait pas converti cette intuition en événement intellectuel. Les des catégories du légitime ou de l'illégitime se succèdent en tant que valeurs relatives parce qu'elles sont arrimées à des appareils politiques ou judiciaires en

mouvement. L'histoire avec sa critique des sources, déclarations, discours aurait été un bon exemple à suivre. Personne ne peut prévoir l'avenir de la sociologie mais il est incertain, soumis à des éclipses. Beaucoup d'autres sciences ont connu de tels effacements dus à l'abus de systèmes théoriques (histoire des sociétés, géographie humaine, anthropologie culturelle). Les « théories » se succèdent uniquement par ses financements étatiques grâce au crédit accordé par les commanditaires administratifs d'études garantissant une sorte de crédibilité de l'auteur au vu du nombre de ses enquêtes subventionnées qui ont fait l'objet, pour leur attribution, des guerres de chefs, des luttes de sectes autour de théories rivales

On doit lire attentivement les sommaires d'ouvrage de Becker, toujours bon exemple de prise en considération des faits concrets et de l'absence de prétention à la « Grande Théorie ». La lecture de ses tables de matière est toujours un voyage dans l'originalité. Ci-dessous, un extrait du sommaire (*TS*) toujours précis (à confronter avec les tables de matière des auteurs des systèmes de classe « à l'école »). On voit que la critique beckerienne ne se positionne pas sur le plan épistémologique ou théorique, mais en actes, en faits datés et situés

### **Les expériences et les systèmes éducatifs**

**Les variations de classes sociales dans les relations enseignants/enseignés**

**L'enseignant dans le système d'autorité de l'école publique**

**La carrière de l'enseignant de l'école publique de Chicago**

**Les éléments d'identification professionnelle**

**Le développement de l'identification professionnelle**

**Les écoles et les systèmes de statuts sociaux**

**Les jeunes non universitaires ; L'ajustement d'attentes conflictuelles dans le développement d'une identification professionnelle**

« L'épistémologie a été une discipline négative, dont l'effort principal consistait à dire ce que l'on doit ne pas faire pour que l'activité que l'on poursuit mérite le nom de science, et faire en sorte que ceux qui en sont indignes soient empêchés de s'approprier le titre . La sociologie de la science, qui est le descendant empirique de l'épistémologie, cessé d'essayer de dire ce qui devrait ou ne devrait pas avoir valeur de science ...Ainsi cette communication ne veut pas proposer un énième sermon sur ce que c'est que d'avoir une activité scientifique, ni sur ce que ne devons pas faire, ni dire quels démons vont nous assaillir si nous faisons ce qui est défendu. Elle montrera plutôt comment les ethnographes ont produit des résultats tout à fait crédibles et dignes de foi, en s'attardant plus particulièrement sur ceux qui continuent à susciter respect et confiance ...Les épistémologues ont souvent eu ces prétentions aristotéliennes, mais en général ils délivrent plutôt des sermons ». [*Epistémologie de la recherche qualitative*, Blanc-Pessin ,2004 p.62]

## C La relativité des jugements issus de questionnaires

Si on utilise le récit ou les réponses faites par un interviewé, on devrait dater les conditions pour saisir leur volatilité temporelle et les effets interactifs de l'échange. Comment concilier l'obligation de véracité et de preuve que l'on attend d'une sociologie qui donne la parole à ses acteurs ? Becker et l'empirisme anglo-saxon répondent que le problème n'est pas systématiquement de « donner la parole ».

### Qui interroge qui ?

Hughes avait vu les risques de confusion entre entretien sociologique, interview journalistique, conversation investigatrice et il remarquait la forte dissymétrie de ce type de rapport. On n'interroge en sociologie que des gens présumés abordables, respectables car respectueux de la « sociologie » ; ce qui les rend influençables sinon manipulables du fait de la position sociale perçue par l'enquêté. Le nombre de cas dans notre littérature professionnelle d'interrogés, supérieurs en statut, en revenus, en position intellectuelle à ceux de l'intervieweur, est de l'ordre de 5% parmi tous les entretiens réalisés par les sociologues depuis trente ans. Or, tout questionnement infère une inégalité, acceptée ou refoulée, une différence de situation, ressentie ou non. Bien sûr, une fausse proximité ou une confiance fictive, soulignée de courtoisie, s'installe. « J'interroge, vous répondez ». L'influence du positionnement sur une échelle des valeurs, vis-à-vis d'un interlocuteur étranger, ami, adversaire est inévitable. Chacun, à tout moment, juge de soi, dans une échelle des classes établies selon sa propre vision de la stratification; elle nous sert de barème pour une évaluation immédiate de l'interlocuteur. Cette estimation intime a des conséquences sérieuses, qu'on passe une ou plusieurs heures en face à face (particulièrement si ces heures sont enregistrées) ou bien qu'on demande des réponses rapides, y compris dans la rue. Le nier, l'effacer, croire la réduire est la négation de la conception de la sociologie objective. Telle était la conséquence d'une de ces nombreuses illusions sur la transparence du monde que Bourdieu ethnologue avait dénoncée, puis à laquelle il avait cédée notamment dans *La misère du monde*. Tout professionnel du discours, par titre et par pouvoir, se croit exonéré des contraintes de marqueurs sociaux qu'il manipule au détriment des autres. Son apparence de classe, de métier, de sexe ou d'âge disparaîtrait par enchantement quand il ferait son métier ou seraient annulés facilement ! D'autre part, cette naïveté en appelle une autre. La profession n'a aucun moyen de contrôle de la validité des discours recueillis, sinon d'octroyer une confiance aveugle à celui qui les publie. Aucun dépôt d'archive, aucune mise à la disposition du public de la collecte ne permet de d'estimer les tactiques et les manœuvres réciproques. Aveuglement dans la « déontologie professionnelle ».

(Sur ce point, Becker : « A la recherche des règles de la recherche qualitative » ; *site la vie des idées 04-2009* ; et du même site : Masson et El-Miri, 2009).

La sociologie est une Science. Point final. Et ses acteurs irréprochables ! Il n'en demeure pas moins que la relation d'entretien et le sentiment de supériorité ou d'infériorité qu'elle infère tient à la situation circonstancielle et à chacune des histoires personnelles de ce type de relations de la part du questionneur et du questionné. Bourdieu avait observé des choses très justes sur ses questionnaires en Algérie. Et toute la critique des questionnaires par l'Ecole de Chicago se basait sur ces constations. Mais ce n'est pas tout : le processus de l'interaction intervient lui-même. Le déroulement de l'échange verbal modifie considérablement le sens des informations acquises. Ne serait-ce que par la promptitude, l'enchaînement, la vivacité par rapport à l'écrit. Il n'y a pas un jugement discursif assuré mais une situation changeante, qui fait son charme d'ailleurs, et transforme cette interaction dans notre métier, en un échange quasi-mystique de paroles. Tout ceci est archiconnu et rebattu depuis 100 ans sans qu'il y ait rien de très nouveau.

Voici donc l'héritage reçu par Becker et s'il n'a pas écrit longuement sur l'interview, d'autres l'avaient fait avant. Il a cependant, sans participer à une dispute, ajouté quelque chose : une courte note en 1960, pour situer le questionneur astucieux. Il fait état de trois techniques dans cette note critique rédigée après sa thèse d'une sorte d'entretien sceptique. Il met en évidence des pratiques d'interviews hors standardisations, engageant des tactiques sans distinguer le directif du non directif. On est l'un et l'autre selon le moment. Il commence un entretien par des généralités et des questions vagues pour cibler et voir ce que le questionné semble connaître le mieux, ou ce qui est le plus favorable à la mise en route de l'interaction. Ensuite il l'interrompt par des questions abruptes si la conversation s'évade dans des considérations oiseuses, typiques de la superficialité habituelle de la relation avec un inconnu. A ce moment, il joue l'innocent, par moments la surprise, (« faire l'idiot ») manifestant qu'il ne comprend ou ne croit pas à la sincérité de la réplique et demande des exemples concrets. Bien d'autres tactiques sont disponibles à l'instar de moments de la vie quotidienne. Becker par principe n'interroge guère des inférieurs à son propre statut. On pourrait dire que c'est afin de ne pas abuser de la patience ou du respect populaire pour une personne éduquée, mais ce n'est pas la raison principale. Il penche vers la discussion avec les supérieurs, socialement parlant, justement en raison de leur faveur de l'évitement et du détournement des questions. Cette opposition, cette méfiance de classes aisées à l'égard de la sociologie est très instructive. Les rencontrer en face à face est toujours plus intéressant et fécond quoique difficile. Interaction délicate à gérer, les entretiens avec des supérieurs (juges, médecins, savants, cadres policiers) sont toujours plus indispensable que ceux auprès des « classes populaires »

Au cours de la jeune histoire de la sociologie il apparut des sociologues plus radicaux, pour lesquels ce qui est déclaré dans un entretien est faiblement

utilisable sauf à être scrupuleusement vérifié. Les circonstances spatiales et temporelles, le contexte immédiat que vient de vivre le questionné (dans quel état mental) doivent être restitués pour saisir le contenu. De même, devrait-on définir comment le questionné perçoit l'interaction. Accepte-t-il ou non la mise en scène ? Tout est essentiel pour rendre interprétables les informations subjectives réunies. Cela est vrai mais dans une moindre mesure au cours de l'entretien de collaboration, incluant la possibilité de nouer, sur la durée, des relations de confiance. Il existe par conséquent des pratiques dans lesquelles l'interview peut représenter une vérification de matériaux relevant du contrôle de la documentation ou des archives (presse, rapports, déclarations politiques, documents privés). Autre chose est la conversation avec les « natifs ». La conversation est d'autre part naturelle dans la vie sociale, familiale ; la relation orale est le cours de la vie ordinaire. Nous menons tous des « entretiens-conversations » dans la vie quotidienne, par curiosité, par plaisir personnel ou par intérêt commun. Au cours d'une observation participante, l'entretien est courant avec les membres de la scène ; ce sont des échanges in situ, sur les sujets variés, plus ou moins improvisés selon l'occasion. Dans la vie courante, on pose souvent des questions mais elles ne sont pas imposées. Cet échange informel n'a point besoin d'un manuel ou d'un guide.

Finalement, au cours des 50 dernières années, se sont dégagées trois solutions quant à l'entretien comme source

- A) On trouve ceux qui ne font pratiquement que cela au cours d'une investigation au risque d'une psychologisation qui nous ramène au rang du sondage et de l'enquête d'opinion. D'ailleurs, en tant que solution de facilité souvent, des livres contemporains sont des commentaires d'interviewes, suite d'extraits choisis présentés ad hoc en tant que preuves. Avec candeur pour certains, cynisme pour d'autres, la double manipulation (pas d'autorisation de publier demandée à l'interrogé et pas de vérification possible par les pairs) se tait.
- B) Il y a ceux qui n'en font jamais et on peut lire des articles ou livres intéressants qui n'ont aucun discours rapporté ni en tant que démonstration, ni en tant qu'illustration.
- C) Entre les deux, on situera l'entretien à but ethnographique ou historique. Informatif ou confirmatif, de collaboration à une analyse, avec des enquêtés, il est un moyen de vérification de l'interprétation et des conclusions émises. Alors, il est justifié de rencontrer un contradicteur éventuel de nos interprétations, un acteur anonyme connaissant bien la situation (compétence ponctuelle) et émettant son avis sur tel ou tel résultat. Becker a

A l'instar de nombreux sociologues, Becker ne fait pas une grande confiance à une ressource friable du travail d'enquêteurs. Il a une position balancée entre B et C. La prudence devrait être permanente face aux entretiens qui sont des

déclarations à la fois publiques et privées. Le renoncement à la vérification factuelle aggrave l'instabilité des théories en sociologie.

## IV Les idées neuves du professeur Becker

Les principaux concepts de Becker ne sont pas épuisés en focalisant sur les notions « classiques » : entrepreneur de morale, étiquetage et déviance, travail en collectifs, carrière, apprentissages informels, effet de crédibilité, pouvoir de l'inertie, mondes et représentations, discours sur la société. Pour être complet on jettera maintenant un regard sur les quatre ou cinq livres de conseils de « méthode », sans compter les préfaces ou présentations attribuées ici ou là, qui sont les états des positions jalonnant son parcours :

- a) ) 1970, *Le travail sociologique, Méthode et substance*, (trad 2006 )
- b) 1986 *Doing things together*, (non traduit);
- d) 1986, *Ecrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre* (trad 2004)
- c) 1998, *Les ficelles du métier ; comment conduire sa recherche en sciences sociales* (trad 2002)
- d) *What is a case ? Exploring the Foundations of Social Inquiry* (édité par Becker et Ragin, 1992) (non traduit)

Si on ne devait en lire qu'un, je conseille *Ecrire les sciences sociales* ; résumé sur un ton familier des positions antérieurement énoncées

Il n'est pas question d'explicitier en détail ces textes trop variés. Notons l'aspect toujours pratique des conseils, Pas de directives inapplicables, pas d'instructions absolues mais des incitations pratiques, des exemples en situation de (jeunes) chercheurs. Comment écrire, comment corriger, comment faire le travail, conduire son métier, comment publier ? Les chapitres « Idées et Concepts » de *Comment parler de la société* sont des considérations adressées à un public plus large. Il n'oublie pas le souci permanent de la survie disciplinaire. Comment organiser la transmission de la sociologie ? Il s'exprime surtout à propos du comment il ne faut pas l'enseigner.

Pourquoi Becker s'est-il intéressé si ardemment à la formation des jeunes sociologues ? Et pourquoi fut-il si critique à l'endroit de la tradition scolaire, lui dont on peut dire qu'il en est un parfait produit ? « L'école est un drôle d'endroit pour apprendre quelque chose » ou dans les contributions assez virulentes sur l'enseignement de la sociologie : « Qu'est-ce qui arrive à la



sociologie ? ». Il perçoit dans les années 1960, l'échec éventuel du programme de pédagogie moderne de la sociologie et il émet des doutes sur notre capacité de le réaliser en Faculté. Ayant appris la sociologie en deux ans, j'ai moi-même eu du mal à me convaincre qu'il fallait ou que nous avons assez de contenu pour la transmettre en 6 ou 7 ans aux jeunes gens. La pédagogie est une affaire trop sérieuse pour la laisser aux pédagogues, dit-il avec humour.

## A l'observation sans dogmes

Les caractères de l'observation participante sont maintenant assez connus en France pour qu'on y insiste. On a fait de Becker le chantre de l'observation ; il est plus nuancé. Les pratiques, selon lui, ne sont pas immuables ; variables selon les habitudes nationales, les publics, les conditions historiques des enquêtes. Il préconise l'adaptabilité, il est favorable à l'éclectisme, à une combinaison de présence, de lectures structurées, de discussions avec des professionnels. Chaque monographie est un pas en avant et non pas un exercice gratuit. On n'a jamais assez de « méthodes » ni de liberté pour les agencer. En pragmatiste il est le contraire d'un doctrinaire et il n'édite aucun manuel ni guide de terrain. Il ne discute que certaines des applications d'une observation et une participation réaliste. L'observation requiert une forte dose d'improvisation et donc ses « conseils » consistent à tout simplement aller « voir ». Cela signifie se déplacer, passer du temps, éprouver. Il apprécierait la « méthode » de N. Hatzfeld (2002). Improvisant deux observations participantes d'une chaîne de fabrication chez Peugeot à 10 ans d'intervalle, il revient et se retrouve aux archives des syndicats ou des bureaux en tant que chercheur universitaire « libre » de toute entrave ! Il approuve l'idée de commencer une observation comme ambulancier dans un hôpital et la finir à la cave, aux archives de l'établissement. Il n'y a pas de règles. L'imagination de l'observation participante n'est jamais tarie. D'autres contributions verront le jour autour du pivot qui est la participation à l'expérience même mineure. Les idées sur l'observation sont mal maîtrisées. Peut-être seront-elles mieux connues grâce au travail de recension et de présentation de D. Céfaï (2003)

### **Pas d'exclusivisme à la participation,**

Plus intéressante est la question : jusqu'où s'engager en observant ? Une participation sans forcément aller au bout comme dans l'étude de la délinquance ou de la criminalité ? Une participation aux préparatifs ou bien à une partie seulement des actions ? Et s'il y a impossibilité, comme c'est souvent le cas dans un monde cloisonné, que faire ? Difficile de définir la participation, disposition floue, pour laquelle Becker dirait qu'on accorde trop d'importance à

l'implication ou au degré de proximité. La participation intégrale peut être un inconvénient. La connaissance de l'intérieur est fructueuse mais pas toujours et pas systématiquement. « Se mettre à la place de l'autre » est une formule ambiguë. Un individu seul ne représente pas la vision d'un petit groupe et la perception collective évolue dans l'action, se recompose dans la rationalisation a posteriori et dans le souvenir transmis par des rapports écrits ou des témoignages. Enfin, une autre confusion se manifeste : qui rapporte ce récit, ce « point de vue » à l'auteur : le sujet, un témoin, un tiers extérieur neutre ? Ceci n'est pas précisé y compris dans des restrictions émises par les ethnométhodologues. D'ailleurs, comment entrer dans le point de vue d'un individu, dans ses pensées intimes, dans ses raisonnements et justifications particulières sinon au risque de focaliser sur le psychisme et les verbalisations

Pour adopter une position souple, il fallut à Becker la conviction que connaître un terrain avant de l'aborder était une réelle chance. Cela semble être une Lapalissade et pourtant ! Être par exemple praticien d'un instrument (piano, photo, théâtre), en posséder son histoire ou bien encore maîtriser quelques-uns des problèmes techniques ou organisationnels de l'exécution musicale lui donnèrent une avance que ses critiques ne purent jamais combler à l'égard des domaines qu'il couvrait. Au cours de chaque observation, il envisage librement plusieurs niveaux de participation en fonction de la visibilité et d'autres conditions (facilité d'accès, longueur du séjour). Les interactions au premier degré, c'est à dire les hommes et les organisations puis celles du deuxième degré, les conventions et règles, les politiques appliquées, les droits et devoirs se mélangent dans une observation ; souvent on ne les trie qu'à partir des notes et longtemps après coup. Ce qui l'intéresse, ce n'est pas le gigantisme d'un idéal-type ; c'est l'organisation pratique au cas par cas, les actions ou les pouvoirs. Ainsi il avait deviné tôt que la renommée pour la réussite d'une action va, en général, à celui qui dispose de plus d'autorité dans la chaîne de production et donc à celui qui détient les moyens de manifester ce savoir-faire tout en gardant secrets les procédés de fabrication. L'observateur est alors bien placé pour mettre au jour les monopoles et l'appropriation personnelle quand le travail est à multiples facettes. Il déclare après bien d'autres que les compétitions des sociologues en vue des carrières les incitent à s'enfermer et à s'isoler. Ses « directives », telles que de ne pas se prendre au sérieux, sont salutaires et toniques. Sa conception ouverte n'est contestée que par ceux qui préfèrent les dispositifs sophistiqués, bien encadrés. Aujourd'hui comme hier, les polémiques n'ont d'autre fin que de positionner de nouveaux acteurs et commentateurs dans une rivalité. En dépit de discrètes réserves, on ne trouvera jamais d'exclusion, ni de critique d'autrui chez lui. Tout le monde a sa place dans l'univers démocrate de Becker en tout cas antihierarchique, et respectant la liberté du chercheur.

### **Objectivité ou neutralité ?**

Plus sérieux est le dilemme sur lequel on l'a parfois interpellé. De quel côté sommes nous ? Du côté des conservateurs ou des progressistes ? A droite ou à gauche ? Il répond des deux, puisque nous sommes du côté de l'indépendance par rapport à ces catégorisations imposées. Quant à l'éthique, plus qu'une objectivité irréalisable, Becker fait valoir une meilleure neutralité. La seule réponse que nous pouvons apporter, pense-t-il, est la lutte contre la tendance à juger à tout moment et à prendre parti. La mise à distance de nos intérêts immédiats, nos choix épistémologiques dépendent étroitement de nos publics, lecteurs et utilisateurs de nos conclusions qui déclarent nos idées recevables ou non. Par conséquent nos définitions de la bonne sociologie sont déterminées par les intérêts matériels des uns et des autres (succès de publications, de conférences). La neutralité consiste à prendre conscience de ces inflexions indépassables. Becker y revient, comme à son habitude indirectement. On lira dans les deux chapitres laissés de côté par les commentateurs [*CPS*, chap. 7-8] L'implication politique des théories de la déviance a été critiquée par la gauche et la droite des sociologues. Les premiers leur reprochant d'être favorables à l'ordre établi puisque sans projet de lutte contre les injustices et inégalités et les autres, lui faisant grief d'être des représentations subversives. Ce débat, Becker l'a abordé dans la postface à *Outsiders*. « De quel côté sommes nous ? » D'aucun côté ou de tous ; en fait, nous sommes du côté de la sociologie, dit-il ! C'est-à-dire ni des bons ou des méchants. Ni au-dessus, ni dessous la mêlée. Quand on fait bien son métier, on tente de saisir tout à la fois ; notre rôle est d'informer, d'analyser le maximum d'actions et perceptions sur la société et notre sentiment subjectif peut rester en dehors de cette part du métier : décrire pour comprendre. Sans juger !

Il est plus raisonnable d'affirmer que nous sommes du côté qui apporte le plus de données et d'informations nouvelles et utiles. On peut écrire un livre saturé d'informations -comme les historiens le font sans donner un avis sur l'intérêt d'une action politique ou éthique. Le seul parti pris dirait-il, est celui de la profondeur de démonstration, de la multiplication des connaissances et des sources. L'argument qu'il conteste est celui de l'autorité en place. Qui condamne et disqualifie ? « Ceci n'est pas de la socio » ! Qui en juge ? Les autorités scolaires et les employeurs, les auteurs célèbres, les organes académiques, les lecteurs, les médias ? En ce moment, c'est un peu tout ça

## B Les conceptions novatrices de Becker

Becker a été un innovateur en formules et propositions en vue d'améliorer l'écriture, l'enseignement et le choix des sujets de la recherche. On désignera cette originalité de « **Trois révolutions en une** ».

La force (et la chance) de Becker furent, au long de sa carrière, d'éviter les querelles du genre : « ceci n'est pas de la science, cela n'est pas la bonne méthode », et d'anticiper de préférence les évolutions de la société pour effectuer le choix de ses thèmes. Ce qui lui a permis de voir avant d'autres où se porterait l'attention à venir. Il ne suffit pas de solliciter une avant-garde ; il faut la promouvoir par une succession d'analyses. Il le réalisa sur trois plans. D'abord, on l'a dit, au sujet des consommations interdites puis tolérées silencieusement. Ensuite, il s'attaqua à la formation professionnelle, à l'identité au travail, thèmes alors en 1960 peu communs. Puis il s'intéressa à l'explosion des variétés des formes et des marchés artistiques dont il pressentit qu'une culture de masse en sortirait. En 1950, il devina que le siècle futur serait celui de musique (du classique au jazz ou au rock sans omettre la chanson) et de l'image (photos, télévision, cinéma). La trivialité de ses choix est déroutante et difficile à accepter pour les Européens. Les chapitres (in *CPS*) qui portent sur la question du « vrai », du vraisemblable, de la Vérité en sociologie heurteront les rationalistes intégraux. On peut argumenter que l'histoire, la géographie, la démographie sont devenues crédibles grâce à l'abandon de projet normatif et elles prirent alors le chemin du plus en plus descriptif quoiqu'il ne se termine jamais. Saturer de faits toujours nouveaux, traquer jusqu'à satiété les domaines explorés ; voici une recommandation parmi d'autres. Ainsi, actuellement en histoire, s'acharner sur le phénomène du nazisme (sujet extraordinairement abondant : une dizaine de milliers de livres, ces cinq dernières années) n'est pas un impératif commercial. Ces livres ne disent pas le bien ou le mal- la question ne se pose pas. Ils ne prévoient pas l'avenir puisque les événements ne se reproduisent pas. La leçon de toute Histoire est une utopie tant les événements qui surgiront sont imprévisibles. Et pourtant, dit Becker, ça sert à quelque chose d'aussi important : ça affine l'esprit d'analyse et ça cumule la fouille et l'expression des sujets même rebattus. D'aucuns disent : ça allonge le questionnaire adressé à la réalité. Bien entendu, cela implique l'abandon de la recherche des relations causales sous la forme traditionnelles trop mécaniste. La neutralité n'est pas la vérité contingente mais une créativité sans credo, sans croisade, de la connaissance d'interactions qui se comptent par millions. La forme nouvelle se distinguera des fonctionnalisme et structuralisme qui sont des déterminismes en général pessimistes et fatalistes. On l'a vu au sujet du caractère irrémédiable de l'origine sociale en terme de variable de destin scolaire individuel

### **L'invention du « sujet »**

Sa capacité à saisir les évolutions souterraines des grandes métropoles, des individus qui la peuplent, de leur vie nocturne ou du travail de jeunes recrutés pour toutes sortes de prestations nouvelles constitua une fenêtre singulière sur la

sociologie urbaine. On nommera cette disposition, curiosité d'auteur ou cette ironie à l'égard du fonctionnement des sciences sociales, refus du traditionalisme. Il se sentit libre d'inventer les sujets de son choix même s'ils apparaissaient hors standards.

Et en effet institutionnaliser les sciences sociales n'était pas évident. Personne n'a pensé professer la sociologie au début du siècle dernier, du moins en Europe, car un tel projet, une telle ambition ne pouvaient s'enseigner. Il n'était pas alors concevable de la diffuser par « l'école ». Trop indépendante, mal à l'aise dans une orthodoxie didactique utilitaire, cette jeune « science » aurait été menacée de scolastique. La sclérose bureaucratique de la sociologie – transformée en travail de bibliothèque, - aurait accentué la composante érudite. Dès lors les chercheurs s'enfermeraient dans des enquêtes partielles dont la durée s'identifie à celle de l'offre et de la gestion administrative des contrats ou des publications. Par la suite les tâches de l'enseignement sont reléguées au dernier rang des préoccupations magistrales et le rôle pédagogique sera attribué à des non titulaires, des chargés de cours qui n'ont plus le temps d'accéder à l'expérience sur le terrain.

Lui-même a tenté d'échapper à alternative ; c'est pourquoi il a beaucoup vagabondé et il revendique cette liberté. Tout était bon pour sortir de l'enfermement. Vers 1970, il perçut que le siècle de l'image survenait avec la multiplication des supports, cinéma, photographie ou graphismes (internet). Dans son bric à brac, déjà bien empli, il ajouta la création de la sociologie visuelle à côté du photojournalisme [CSP ; Chap.11]. Après la musique il est donc devenu l'apôtre de l'image (par ex. au colloque de l'Université libre de Bruxelles, 2010). Son idée était que nous ne pourrions pas rester très longtemps à l'écart du mouvement de fond de la visualisation. Il fut l'organisateur et le curateur de nombreuses expositions photographiques ; (Voir *Exploring Society Photographically* » au sujet de 15 grands anthropologues : G Bateson, M. Mead, D. Harper etc).

Les faits lui ont donné raison : l'iconographie est incontournable dans le monde contemporain. La géographie, l'ethnologie ne peuvent s'en passer. La photo n'est plus, en Histoire, une illustration accessoire, une distraction de l'esprit, c'est un document au même titre que l'archive ou le rapport de terrain. Comment se fait-il que la sociologie soit la dernière à résister, à refuser la représentation dans l'édition de nos idées (photo et dessin) alors qu'elle devrait être en pointe ? Après la photo il a œuvré pour l'introduction, dans les échanges, d'un peu de théâtre ou de fantaisie en faveur de notre discipline. « Jouer » théâtralement une communication scientifique dans un colloque au lieu de la lire fastidieusement comme il le fit avec une collègue.

En mettant sur le même plan d'analyse, la sociologie avec la photo documentaire, le roman social, les statistiques démographiques ou

économiques et d'autres modes de représentation ayant un sens propre pour la société (on peut en ajouter: la peinture, ou les dessins ou les caricatures de la presse ou les comiques), Becker a poussé le comparatisme très loin. Il étudie ces médias à partir de leur histoire. Leur création dévoile forcément les ratés, les abandons de découvertes mort-nées, le succès octroyés aux inventeurs. Le raisonnement suivi consiste à comparer les instruments de prédilection de chaque support et d'établir des parallèles entre leur raison interne, leurs caractères expressifs. Becker nous donne une série de phénomènes apparemment sans lien, comme les comptages, les figures photographiques, les traces visuelles algébriques ou ethnographiques, éléments qui « racontent ». Ainsi, des statistiques, il décrit les séries de nombres, leur style et mode de présentation dans nos textes. Ce qui est différent de la critique interne- traditionnelle en sociologie, induite par l'approche du contenu analytique des nomenclatures et des classements catégoriels.

Comme à son habitude il lance un problème à contre-courant et s'en évade incessamment. Puisqu'il ne donne pas de clé, peut-on le pousser dans ses retranchements et aller au bout du raisonnement ? Cela, bien sûr, il faut l'inférer de ses écrits ou de ses allégories et en se méfiant de son humour !

### **La musique en « société » : Rousseau, Weber, Becker**

Franchissons le pas d'une interprétation osée à partir d'une intuition heureuse due à l'humeur comparative de Becker. La musique dans la société contemporaine est omniprésente. C'est un phénomène de société pas assez réfléchi. Pourtant chez plusieurs auteurs, elle lui a semblé un lien salvateur de générations. Il en use dans l'enseignement comme référence juvénile, comme métaphore pédagogique, telle : « Ecrire comme on chante », ou bien « corriger à l'oreille », incitations amusantes du mélomane. Mais là n'est pas l'essentiel. Plus sérieux serait le parallélisme des penseurs sociaux musiciens entre lesquels on va trouver des équivalences, sans insister.

Jean- Jacques Rousseau, producteur d'une théorie musicale et promoteur de réflexions civiques fut le premier penseur du social à avoir été un grand musicien. Au point d'en avoir vécu (travail de copiste et compositeur d'opéras). Il a créé de nouvelles formes en théorie musicale (portée, gammes, codifications d'intervalles) qu'il estimait plus commodes et rationnelles pour la composition. Il a aussi tenté d'imposer un nouveau système de notation, et donc de rédaction musicale une. Il écrivit plusieurs pièces avec ou sans succès. Mais ces nouvelles optimisations se heurtèrent aux institutions et au maître alors incontesté J-B Rameau. Les notices de Rousseau sur la musique dans l'encyclopédie de Diderot rédigées à la demande de d'Alembert sont célèbres. Qui sait si cet échec, en début de carrière, dans le domaine musical (il a environ alors trente ans) ne sont pas à l'origine du fameux et fulgurant *Discours sur l'inégalité* écrit au même

moment à l'appel du concours de l'Académie de Dijon. Episode et idées très connus qui condensent tout ce qu'il publiera après de « révolutionnaire » de la pensée sociale. Pourquoi ne pas penser que le ratage du compositeur a été à l'origine du Discours ? Son expérience dans un domaine aussi fermé et élitiste que la musique consacrée lui a fait sentir l'effet de crédibilité de Becker, de même que l'inertie des institutions. Trêve de spéculations ; ce qui est indubitable est le goût de l'écriture soignée et du style simple et élégant que l'on retrouve chez les sociologues musiciens. L'allègement, ce qui ne signifie pas dépouillement descriptif, se manifeste dans les phrases de Rousseau amples et longues et la richesse de sonorités est un modèle d'écriture bien que le timbre et la longueur de la phrase annoncent davantage le romantisme musical.

Pour saisir pleinement l'analogie musique et littérature, on fera davantage appel à Max Weber et à son livre « *Sociologie de la musique* » (traduit et scrupuleusement introduit par E. Pedler et J. Molino). On connaît la thèse de Weber : sans esprit de classement, sans échelle de valeur, la musique en Occident, (inventeur de la forme harmonique) n'est pas supérieure aux musiques mélodiques créées ailleurs. Elles relèvent toutes des mêmes phénomènes.

Si on poursuit l'analogie suggérée, on comprendra mieux cette forme de rationalisation que fut la sociologie occidentale, comparée aux sociologies non occidentales aussi valables et rationnelles : Arabes, Chinoises, Indiennes). En musique leurs règles internes sont différentes et le rapport à la physique vibratoire, l'usage des sons est variable mais nullement supérieur. Cela est remarquablement expliqué par Weber et par ses célèbres « formes » historiquement relatives. Sans négliger pour autant les autres contributions (significations des intervalles, durée, formules mathématiques de notation) imaginées d'Aristote aux Encyclopédistes, la compréhension de la musique (ou de la littérature ou de la peinture) par la complexification et une rationalisation auxquelles participent de nombreuses formules est déterminante . La musique comme forme, la sociologie comme discours sur le social requièrent de la même façon les réalités d'économie, de politique : une urbanisation, une stratification, une organisation pratique, une diffusion etc. Proches sont les homologues que Becker trouve aux rationalisations des « discours » (récits, images, calcul, dessin) de l'ethnographie, de la photographie, du roman, des mathématiques, de la figuration statistique, de la cartographie, etc. Là où Weber dit rationalisation et sophistication, il dit représentation où la sociologie est aussi une rationalisation avec l'invention des progrès techniques, les usages réglés, les innovations, actes aussi bien réussis ou ratés. Il n'y a pas chez lui un subjectiviste ni un idéaliste qui se cachent. Il se passionne pour les éléments physiques incontournables, la base empirique, la nécessité des supports matériels, les sons, les images, les mots en tant que organes rationnels spécifiques.

Je crois que Becker a intuitivement compris cela très jeune grâce au jazz et à la musique classique. Dans l'histoire personnelle de Becker, parfois le musicien l'emporte sur le sociologue ou inversement. En tout cas les références et ses exemples concrets se chevauchent régulièrement. Plus sérieusement, une grande idée comparative des deux mondes est née chez lui dans son dernier livre ( *CPS*, 2009)..

## **Sociologie et représentation**

La sociologie use de l'économie et du progrès et elle ne les précède pas. ; dépend des mœurs, de la période. Becker note les circonstances de la naissance de notre discipline, il y a presque deux siècles dans une incidente amusante dont on lira le raccourci dans la Préface à *l'Encyclopedia Universalis* (2005). La sociologie n'eut pas de grands échos jusqu'en 1900 environ. Quand divers polémistes ou philosophes dépoussièrent cette vieille idée de traiter « la société », en objet en soi, puis d'en faire une discipline à part entière, il se produisit un engouement (justement, en France et en Amérique, lieux des principales révolutions de 1780-90). Engouement produit probablement par le besoin de suppléer la branche spéculative de la philosophie sociale puissante littérairement, inspiration produite par la démocratie et le débat public, au sujet de la parole à donner « au peuple ». L'urbanisation, l'industrialisation, les luttes sociales ont suscité le besoin d'un savoir spécifique sur les classes et les relations entre sociétés. C'est ainsi que la sociologie, un temps aux oubliettes, a resurgi opportunément à la fin du 19<sup>ème</sup> aux Etats-Unis puis en Europe. Elle était susceptible de devenir l'histoire politisée, écrite par des intellectuels engagés, quoique en marge de pouvoir. Après la morale et le droit, la science sociale était transformée en nouvelle religion. Pour se fonder rapidement, la jeune sociologie a été contrainte de se positionner, non par rapport aux premières, mais à la science mathématique ou physique qu'elle a mimée jusqu'à la caricature. Cette jeune « science » prétendait donner les clés de la Raison pour justifier les bouleversements du 20<sup>ème</sup>. Si la sociologie est par son histoire implicitement ou explicitement morale, il ne conclut pas que ce soit un bien ou un mal. Il constate simplement : elle l'est. L'opinion avait une forte appétence pour des savoirs complexifiés, des élaborations idéologiques, des combats répercutés par les techniques modernes de communication et la sociologie balbutiante s'est trouvée là par hasard ; elle a récupéré ces espoirs insatisfaits. Les historiens des idées pensent qu'il faut ajouter à cette naissance, l'aspiration à réfuter le marxisme en tant que théorie globale. En effet dans une première étape, au début du siècle écoulé, la sociologie pour exister dut combattre l'Histoire et la Philosophie, ses grandes rivales. C'est pourquoi la sociologie débutante évita de se poser le problème de sa genèse. Cette sociologie s'est construite en s'essentialisant, comme si la société resterait inchangée depuis les pères



fondateurs (incluant l'Antiquité). La sociologie, pour se faire « reconnaître », dut en passer par là. Au début, dans sa volonté de se rapprocher de l'activité politique et de l'influencer, en la critiquant ou la dénonçant, (Tocqueville, Comte, Durkheim, Tarde) notre discipline a inventé ses mythes créateurs. Ayant trouvé, pense-t-elle, le secret de la reproduction sociale (les « âges, les stades progressifs, la succession de sociétés), illusion poursuivie par les intellectuels (se reproduire tout en restant au faîte), elle réussit à imposer une imaginaire prééminence. On en conclura qu'il lui était facile, il y a 50 ans, à Chicago, d'imaginer la sociologie occidentale naissant d'un accident historique, fondé sur de la philosophie gréco-latine, du roman social et par la suite au XXème, de la visualisation mathématique comme preuve. D'ailleurs celui qui l'illustre, Marx, le sociologue le plus lu dans le monde en offre le message lumineux. Des formules mathématiques (la plus-value) un roman (une belle « histoire » de la bourgeoisie et du prolétariat) et une philosophie (l'utopie et l'action). Si on tire Becker la ficelle au bout, on s'expliquera plus facilement les singularités de la sociologie : le format du livre et les notes de bas de page (dont il n'use guère), la forme littéraire, le refus des images (pas de photos pratiquement dans nos livres ; pas de cartes en observation) mais des chiffres mis en figures et des répartitions statistiques en diagrammes, en cercles ou en colonnes. Cette figuration impose la crédibilité où les notions mathématiques et le calcul statistique garantissent la fiabilité. Ces contraintes sont si bien passées dans l'usage que la représentation visuelle est confinée aux calculs de pourcentages et aux tableaux croisés. L'intérêt de Becker pour la musique n'a probablement pas été étranger à sa démonstration sur les limites de la représentation sociologique (Voir le ChapV de *CPS*. « Standardisation et innovations »). En tout cas il est le premier à dire : voila nos techniques et voila ce qu'elles infèrent de sous-entendus et d'implicite dans nos démonstrations. Il fallait être assez audacieux pour exprimer des doutes sur nos modes d'analyse chiffrée, fondements hérités du passé sur lesquels nous vivons en les ignorant. C'est pourquoi Becker n'apporte pas de réponse au sujet de la finalité ou de la nature de la discipline. Si elle est la reine de sciences, qu'elle le prouve par une faculté de prédiction, par l'unité de ses concepts, par la reproductibilité de ses démonstrations, objectifs bien sûr irréalisés et irréalisables. La question essentielle est ailleurs : si la sociologie est autre chose qu'une institution dans des études d'humanités, il faut qu'elle trouve son nouveau rôle. Sur ce terrain inconnu, il avance à pas feutrés et, sans le crier sur les toits, bouleverse la hiérarchie des sciences sociales dans son dernier livre [*CSP*, 2009]. En partant de quoi ? D'une déclaration fracassante issue de la philosophie allemande ? Non, pas du tout ! Il part d'anecdotes cocasses sur les touristes perdus de San Francisco qui se penchent sur leurs cartes. Ironie ? Détour provocateur ou anecdote didactique ? Bien sûr, c'est cette dernière solution qu'il choisit, tel W. James le pragmatiste qui débutait son ouvrage important par un détail, une référence légère. Le pragmatisme et l'empirisme radical ne sont pas en odeur de sainteté en France.

Pourtant il faut s'y faire : aujourd'hui que la sociologie piétine ou décline, on devra tenter d'autres routes. La définition occidentale de la sociologie durera-t-elle ? Notre discipline se maintiendra-t-elle un siècle de plus ? Rien n'est moins sûr ! L'humanité dans ses composantes internationales n'a pas attendu l'irruption de la sociologie pour s'intéresser à l'organisation sociale, à la vie collective. Et de nombreux médias furent utilisés sur d'autres continents. En effet les doctrines politiques, l'art, la religion, la parenté, sont parmi d'autres des façons d'interpréter la société. L'idée principale est qu'il y a de multiples façons de communiquer dans une société sur l'état de celle-ci (bien qu'il soit difficile d'en inventer de nouvelles à chaque génération). Pour paraphraser Goody au sujet de l'Histoire que nous avons dérobée, l'équivalent, le *vol des sociologies*, aujourd'hui occulté par l'ethnocentrisme européen néglige, masque les façons de parler de la société fabriquées ailleurs. Ainsi Becker nous incite à poursuivre le mélange des genres (l'art, les photos, la fiction, le théâtre, la mode) pour comprendre comment d'autres civilisations ont eu « leur sociologie » aussi scientifique que la notre. A nous de reconstituer le puzzle avec des bouts de ficelles, ici ou là, qu'il laisse derrière lui. Car Becker dans son horreur des synthèses, des systèmes, ne nous donne que les pistes, des allusions éparpillées, des prémisses pour qu'on se « débrouille ».

### **Savoir titrer le « morceau »**

Par ailleurs, Becker a ajouté une autre originalité : la manière de titrer livres ou chapitres. Les titres, intertitres et sous-titres sont choisis pour apporter un véritable sens en gardant une forme familière. Une manière courte, imagée, triviale, très expressive devient sa signature. Une analyse de contenu de ses titres montrerait que le condensé significatif permet de s'ouvrir à nouveaux publics : « Comment faire un titre de sciences sociales ? » est l'équivalent de « Comment écrire en sciences sociales ? »

Défi supplémentaire aux standards qu'une génération impose à la suivante, il n'a pas suivi le mode convenu de publication que ce soit le livre académique (à sujet unique, fermé sur sa problématique, avec ses séparations internes) ou l'article de revue avec ses normes de longueur, de notes d'érudition. Il a donc modifié le format. Dans la variété des modes d'écriture, le format préféré de Becker est un article court, une notice, un point détaillé (une dizaine de pages). Il remarque qu'il manque d'intermédiaire dans l'édition entre l'article et le livre. Cette réflexion lui vient en observant Goffman à ses débuts, porté moins aux livres canoniques qu'à des textes de taille moyenne d'une soixantaine de pages. De la même manière *Outsiders* réunit quatre articles et deux ou trois problématiques. Toujours à l'affût de liberté et d'invention quand il était étudiant, il a échappé aux normes consacrées. D'autres ouvrages sont constitués d'articles réunis par des passerelles parfois artificielles, des ajouts de présentation et une reprise

transversale de travaux antérieurs. La publication, dit-il, doit s'adapter aux nouveaux produits de la recherche et non l'inverse. Que cet abandon ait conduit au refus du manuscrit par plusieurs éditeurs ne fut pas, pour lui, inquiétant ni convaincant. On trouve toujours un éditeur marginal, dit-il, aux jeunes en mal de publication. Une fois la réputation acquise, les éditeurs cèdent, même si cela prend du temps. On peut ajouter qu'il est bon de se mettre à plusieurs pour réussir une telle réforme, libérée des modèles traditionnels (longueur, sujet homogène) et de la tournure canonique philosophique. Il s'est expliqué sur les coups d'audace terminologique de Goffman [*CPS*, p.234-246]. Ces modifications ont permis à *Asiles* et à *Outsiders* de devenir de textes standard dans les premiers cycles universitaires. Tout ceci produisit un remue-ménage amusant

### **Le mode de rédaction**

Le style et la forme ne sont pas une question de curiosité d'écriture. C'est essentiel pour lui ; il a consacré un livre entier à ce problème . Produire de la simplicité dans la rédaction, s'inspirer de romanciers, descripteurs limpides- tels Perec, Calvino - ce n'est pas renoncer à la sociologie ! Les processus de justification littéraire de la sociologie ou ceux du raisonnement transporté des sciences mathématiques n'obligent aucunement à un style compliqué « qui fait savant ». Par rapport à maints de ses contemporains, il écrit de manière beaucoup moins abstraite et formelle. Un principe de rédaction a toujours une part inévitable d'arbitraire, mais il s'est défendu à juste titre d'écrire dans un style « trop simple », ce dont on l'accusa ! « Cette manière d'écrire est aussi liée à ma conception de la sociologie. En citant encore une fois Hughes, je dirai que la sociologie ne découvre pas des choses que personne n'aurait connues auparavant. On pourrait dire qu'il n'est pas du tout question de dévoiler ce qui serait caché mais de trouver quelque chose de plus, au sens d'aller dans tel endroit où d'autres gens ne sont peut-être pas allés ...Ce n'est donc pas une démarche extraordinaire, magique, et il n'y a pas le moindre besoin d'un vocabulaire ésotérique ». [*Hommage de Paris 8* , p.77]. Défendre le droit du lecteur à la facilité de compréhension par une expression peu solennelle, sans décorum, sans signes de révélation magistrale, ouvrent des perspectives d'échanges avec les non spécialistes. C'est ainsi qu'il a popularisé une partie de la discipline. Sans le vouloir, il a constitué une « communauté interprétative », c'est à dire un public qui le lit régulièrement. En effet il a réussi à amalgamer, hors de la sociologie, quatre grands lectorats qu'il a associés à son entreprise d'analyse. On peut le voir à l'attention qu'il porte au public. Il a réuni plusieurs composantes si on s'appuie sur son destin en librairie. Se sont rassemblés pour le lire :

- a) les travailleurs intellectuels qui appliquent (éventuellement réfléchissent) les normes au sens large : juristes, policiers, juges, éducateurs, journalistes du judiciaire, assistants sociaux, sociologues
- b) les artistes, musiciens instrumentistes, journalistes et critiques d'art, commentateurs de la culture, collectionneurs, muséographes, marchands, éditeurs et fabricants d'événements culturels
- c) les enseignants, cadres scolaires, instituteurs et professeurs, moniteurs et personnels d'Education Nationale, étudiants et même élèves du secondaire
- d) les journalistes littéraires, documentaristes, photographes, dessinateurs, reporters, les amateurs de reportages.

A chacune de ces communautés interprétatives, il dit : « Vous savez quelque chose de plus que moi mais nous, nous savons faire les comparaisons, nous avons le temps de faire des synthèses et je vais confronter mon expérience à la vôtre ». Tel est le succès auprès d'un public composite. La compréhension des clés de leur lectorat est souvent mystérieuse aux auteurs. Elles échappent encore davantage aux éditeurs et aux commentateurs. Ces derniers mettent aujourd'hui la sociologie dans un splendide isolement, la renvoyant à ses publics captifs, notamment étudiants. L'édition en prend acte comme d'un fait irréversible et confine une partie des auteurs des sciences sociales à des problèmes « médiatiques » ou alors les oriente vers une critique sociale chimérique. La sociologie doit être un loisir intelligent, un plaisir de comprendre, une culture citoyenne. Mais pour les étudiants : comment résoudre ce dilemme entre aimer écrire simple et faire du jargon ou de la logomachie pour réussir

Il décrit ainsi la situation des débutants dans l'entretien avec A. Müller.

### Quel régime d'écriture pour quel public ?

« Une communauté spécifique n'incluant que le directeur, le candidat et le jury, c'est-à-dire trois, quatre ou cinq personnes. C'est une minuscule communauté. A ce moment-là, il m'est complètement égal de savoir si quelqu'un d'autre dans le monde va lire, apprécier ou détester mon travail ; je me soucie uniquement de ces cinq personnes parce qu'elles ont le pouvoir de dire « oui » ou « non ».

**A. M. : Vous suggérez donc aux étudiants de jouer le jeu et de faire leurs preuves dans le domaine théorique ?**

**H. B. : S'ils doivent le faire, ils n'ont pas le choix.**

**A. M. : Les « utilisateurs » veulent que cela apparaisse dans les travaux qu'ils lisent.**

**H. B. : Sauf que malheureusement, les étudiants surévaluent trop souvent les attentes des professeurs.**

**A. M. : Et ils oublient qu'ils sont les meilleurs spécialistes de leurs propres terrains.**

**H. B. .Absolument. Car je veux les rendre attentifs au fait que ce qu'ils font dans ce contexte n'est pas ce qu'ils feront plus tard durant leur carrière et qu'ils devraient être soucieux de ne pas prendre de mauvaises habitudes. Car c'est exactement ce qui se passe. Nous apprenons aux gens – je ne l'ai jamais fait mais mes collègues le faisaient – à écrire avec ce style horrible qui ne leur servira plus jamais. Mais les étudiants pensent : « c'est le bon style, la meilleure manière, celle qu'on est supposé privilégier » ; et l'on génère alors un terrible cercle vicieux, parce qu'ils écrivent comme ils l'ont appris pour les revues dans lesquelles ils publient. Ces revues n'ont pas le choix, car tout ce qu'elles reçoivent est écrit de cette manière et elles le publient. Si j'y jette un œil pour voir comment c'est fait, je ne vois que ce style d'écriture. Parallèlement, si l'on désire qu'une personne qui n'est pas familière avec ce style obscur et ésotérique puisse lire ces articles, il faut y songer sérieusement. D'ailleurs, c'est totalement différent d'écrire un livre ou un article. En fin de compte, les auteurs doivent trouver des acheteurs, et si personne ne veut les lire, personne ne les achètera. Il y a donc une grosse pression exercée par les éditeurs pour que les livres soient écrits de manière à ce que chacun puisse les lire. Dans le cas des revues, les bibliothèques les achètent de toute façon, et personne n'est intéressé à savoir si ce qui y est publié est lisible ou non. C'est pour cela que nous en sommes là aujourd'hui. Comme vous le voyez, Alain, vous avez appuyé sur le bon bouton ! » (*Entretien avec A. Muller* )**

## C Le bon usage du comparatisme

Le succès d'une alphabétisation générale et de la scolarisation universitaire expose la sociologie à des dérives. Si on fabrique des diplômés sans travail, si l'économie stagne et si le chômage s'installe, alors le désir de sociologie déclinera et elle doutera d'elle-même. La culture du livre sur le social devient peu à peu obsolète et une partie de la jeunesse trouvera ailleurs son mode de communication. Oui, la sociologie est mortelle. Elle peut s'épuiser aujourd'hui. Comme le disait Alain Pessin : « Quand elle cessera d'exister, ce ne sera pas parce qu'elle aura épuisé les problèmes dont elle s'occupe, ni parce qu'ils se seront épuisés d'eux-mêmes, ce sera simplement qu'on éprouvera le besoin, pour des raisons qui ne sont pas toutes prévisibles, de convenir d'une autre façon de nous raconter nos histoires, ces histoires qui s'intéressent à la façon dont nous faisons les choses ensemble ». [ 2004 p 140]

Becker eut tôt le pressentiment que l'évolution vers une apparence de la scientificité serait dangereuse et qu'il fallait à tout prix freiner cette course. Que de temps perdu en excommunications, que de pages noircies pour se positionner contre telle doctrine ou tel rival ! Vouloir réglementer notre travail est l'occupation favorite de ceux qui ont abandonné la vocation expérimentale. Lui continue à enquêter, montrant que c'est là nos seules raisons de faire. Les guerres Picrocholines, les enquêtes subventionnées sur fonds publics, conduisent la sociologie à s'ajuster aux politiques et aux finances d'un service public ordinaire. « Comment en est-on arrivé là ? » se demandent des sociologues

retraités. On leur répondra : en devenant gestionnaires des carrières dans l'Etat qui demande maintenant des comptes !

La sociologie apporte une curiosité supplémentaire à celles existantes dans la société. Il avait échappé aux spécialistes et aux théories, aux pères fondateurs et par conséquent il ne sentit pas le besoin de l'hermétisme. Il a été instruit dans une atmosphère de liberté, sans lien de dépendance. On comprend qu'il continue maintenant son chemin d'innovateur tranquille. Alors que les praticiens usuellement arrêtent le terrain vers 40 ans, pour s'occuper de directions d'équipe et d'administration, lui continue. Bien entendu il a bénéficié de temps libre pour enquêter, mais il l'a conquis en n'investissant pas dans la gouvernance disciplinaire, une course vaine au pouvoir, dit-il. Refus institutionnel ne signifie pas renoncement à une position professionnelle correcte. C'est plus compliqué puisqu'on est à la fois dans et hors de la bureaucratie universitaire. Aujourd'hui que ces contraintes sont devenues sensibles, que la lourdeur des institutions s'est aggravée, il préconise de refuser l'irruption du « marché » de la concurrence ou des financeurs. Comment réagir ? Becker suggère une position moyenne. Ne pas se laisser intimider par une fausse hiérarchie ; ne pas croire que l'accumulation de pouvoirs administratifs et l'institutionnalisation soient nécessaires pour une carrière. Rester enquêteur est une volonté entretenue. Ne pas abandonner le terrain aux collaborateurs salariés est une posture d'humilité de quelqu'un qui doit toujours faire ses preuves en se confrontant à une nouvelle énigme, à chaque retour « sur le tas » Finalement Becker producteur infatigable d'idées et de sources originales a construit son public sans publicité. Mais pour quoi et dans quel but ?

Il affirme : « La bonne sociologie est celle qui, à un moment, est utile, intéressante, pratique ». Ces trois critères sont de notre époque et attirent singulièrement les jeunes, qu'ils soient en marge ou bien intégrés. Il a réhabilité une sociologie profane sans être simpliste, cultivée sans être élitiste. L'académisation de notre savoir faire est un accident de l'histoire des idées qui n'était pas irrésistible. Cette accentuation savante, universitaire, ne nous rend pas plus fort. Au contraire, l'acceptation des tâches de gestion associée aux honneurs professionnels entravent l'engagement purement didactique et ne profitent guère aux étudiants.

C'est pourquoi Becker a refusé la candidature à la présidence de l' ASA (*American Sociological Association*), charge éminemment prestigieuse que Goffman ou Burawoy ont eux occupée au prix du ralliement à « l'establishment ». Pour lui, la perte d'indépendance, le temps octroyé à la bureaucratie professionnelle, les devoirs de représentation lui ont paru rédhibitoires. Il a toutefois accepté une position honorifique temporaire dans une société savante, une sorte d'amicale (*Society of Symbolic Interactions*) ; il a créé avec d'autres, co-dirigé *Visual Sociology*. Son refus de la direction d'un laboratoire, d'une revue, son évitement des médias, ne signifient pas isolement,

loin de là. Il accepte avec plaisir de parler en public s'il y est invité ; il participe aux colloques mais il y fait courtes interventions, privilégiant la discussion générale et en évitant la communication monumentale. Etre sociologue, dit-il, c'est ne pas être un administrateur, un conseiller du prince, un journaliste expert, l'administrateur des carrières des collègues. On ne peut pas être gestionnaire et contestataire à la fois. Il n'emploie jamais de personnels pour ses propres enquêtes. Il ne salarie aucun auxiliaire, n'a pas de secrétaire, ni de secrétariat (hors faculté), ne bénéficie des structures d'aucun laboratoire. C'est un pur artisan. Il traite à égalité collègues et étudiants, citant et utilisant leurs résultats. Sa sociologie, à la différence de celle des nombreux post-modernes, « déconstructeurs » est subversive puisque il réhabilite une forme de sociologie non pas spontanée ou de sens commun, -quoiqu'il ne les dédaigne pas - mais une forme demi- savante, destinée à un public large. Cette diffusion hors des cercles académiques est le constat qu'il y a autant de sociologies qu'il y a de sociologues ; cette formule ne le choque pas. Ce sont les effets de pouvoir et de la position institutionnelle qui donnent leur crédibilité aux diverses sociologies et non leur contenu. C'est l'autorité officielle qui procure légitimité et en conséquence, les luttes de pouvoir sont en sociologie plus exacerbées qu'ailleurs, du fait de la déficience de nos preuves.

### **Becker en France**

Sa reconnaissance, sur notre sol, commence en 1985, avec *Outsiders* un ouvrage de référence grâce à la traduction et à la préface des premiers introducteurs que furent J-P Briand, J-M Chapoulie. Depuis, une seconde équipe de traducteurs, puis une troisième se mirent à l'œuvre dans les 25 ans qui suivirent. Finalement, cinq groupes différents, les Parisiens R. Moulin et M. Menger ; ensuite les Grenoblois A. Pessin et A. Blanc et enfin A. Guillemin et J C Passeron, à Marseille prirent la relève. Ajoutons les traducteurs de l'édition suisse de « *Le travail sociologique* » (s l d de M-H Soulet). Sa diffusion est par conséquent divisée en tranches, en 6 maisons d'édition (Métailié, La Découverte, Flammarion, l'Harmattan, Economica, Presses de Fribourg) ; situation inverse de celle de la pénétration de E. Goffman qui a bénéficié d'un introducteur unique P. Bourdieu, d'un seul éditeur et donc d'une uniformité de vision

La diffusion de Becker suivit donc un cours étrange. Il a été trois fois Docteur Honoris causa (Paris 8, Grenoble, Lyon-ENS) mais si l'on regarde les endroits où il a été invité à exposer ou à faire des séminaires, on remarque que toutes les universités de l'est du pays l'ont sollicité. Et pas les autres (mis à part Paris). De Metz, Nancy à Aix- Marseille en passant par Lyon et Grenoble, il a été souvent présent mais aucune participation notable de Lille à Toulouse ou ailleurs en suivant la côte ouest. Comme si la France s'était partagée en deux à son sujet. Cette géographie bizarre associée à celle des ventes de ses ouvrages, ou des

jurys de thèses auxquels il participe fera penser, du moins aux étudiants, que les bibliographies recommandées sont hasardeuses, en partie dues aux contingences de localisations. La formation en sociologie, si hétérogène d'une faculté à l'autre, semble n'obéir à aucun critère rationnel ; il vaut mieux le savoir que l'ignorer. Également dissymétrique est son introduction dans l'espace européen. Certains pays l'estiment, d'autres l'ignorent superbement : ce sont les surprises de la distribution des idées qui sont impénétrables comme les voies de Dieu !

Il a d'abord été perçu comme une alternative à Bourdieu, aux yeux de ceux qui voulaient faire des enquêtes en dehors des statistiques administratives [Masson 2008 p.192-202]. Sa « découverte » en France a été concomitante de celle de l'École de Chicago. Depuis lors, notre connaissance « américaine » s'est élargie à de nombreux auteurs, s'étendant à d'autres branches ou courants. Et notre accès à cette sociologie permet actuellement de considérer satisfaisantes les synthèses sur le pragmatisme, l'ethnographie de Daniel Cefaï, ses introductions et traductions [2003, 2010]

La disponibilité et les fréquents séjours de Becker chez nous y ont contribué. Son inclination pour la France a fait de notre pays sa troisième terre d'élection (après son pays d'origine et le Brésil). Une des raisons est à trouver dans les nombreuses amitiés qu'il y a nouées : R. Moulin, J-M Menger, J-P. Passeron, D. Pasquier, S. Chalvon-Demersay, A. et C. Pessin, A. Blanc, B. Latour et A. Hennion, B. Péquignot, A. Garrigou, Fl. Gaudez sans tous les citer. Les encouragements qu'il prodigue de manière modeste (il ne laisserait jamais entendre : « je sais tout, je vous désigne la direction à suivre) sont recevables. Il reconnaît aisément une dette intellectuelle. Il dit qu'il a beaucoup appris de la lecture de R. Moulin et de B. Latour.

Ses détracteurs contestent, sans le dire ouvertement sa compréhension de la sociologie comme pratique profane, susceptible de se développer hors de l'université ; ce qui paraît une hérésie au pays des « grandes écoles », aux yeux des défenseurs des « sciences sociales contemporaines ». Il est vrai que ses livres combattent implicitement l'élitisme. Idem pour son iconoclastie au sujet de la nature de l'art ou face aux modes du commentaire social. *Outsiders* et *Les Mondes de l'art* sont ses deux plus gros succès en France. C'est parce que la réception de ces deux ouvrages a divisé notre orgueil dans les domaines de l'épistémologie ou celui de l'art, où les sociologues français nombreux et actifs manifestent une sensibilité exacerbée. Les critiques de son livre, des esthètes et des sociologues, ont perçu un fond d'impertinence. Cette obsession thématique dans le livre d'hommages à lui offert par des sociologues français sous la direction d'A. Pessin et A. Blanc, (cinq contributions sur dix concernent les mondes de l'art) l'atteste ! Les questions d'esthétique et de l'œuvre sont obsédantes.

Les sociologues du travail et des professions l'ont lu avec retard et avec une inclination mesurée. Il a été considéré en tant qu'amateur amusant par les



Bourdieusien ; il a été rejeté par les méthodologues du rationnel, ainsi que par les néo-marxistes. Il n'entreprend pas, certes, tous les jours le sauvetage de l'humanité. En revanche, l'absence de certaines problématiques est étonnante. Le problème noir, le monde industriel, l'économie légale ou souterraine sont les chaînons manquants au regard des enjeux contemporains. Ce sont pourtant les grandes questions américaines : les Noirs (pratiquement jamais évoqués alors que la question des relations raciales a été la pierre de touche de Park. L'économie n'est pas son fort, pas plus que « les pauvres », la production ouvrière, le travail monotone (automatisé, robotisé), la grande industrie fordienne ou encore les migrations qui mettent en mouvement de gigantesques populations à l'appel du système productif. On présume qu'il refuse les thèmes trop généraux et mal définis pour être traités ethnographiquement. Par ailleurs, il ne les connaît pas assez bien de l'intérieur pour s'aventurer en terre trop fréquentée. Ne pas avoir des idées sur tout ; ne pas avoir réponse à tout, ne pas s'occuper de tout, ne pas répondre aux critiques : peut-être est-ce le début de la sagesse. On l'acceptera et on l'estime en France aussi parce qu'il parle depuis un observatoire renommé : Chicago. Certes il a pris de l'altitude depuis sa période étudiante. Il l'y avait déjà un air d'international chez Thomas, Park, Hughes. L'École de Chicago était ouverte sur le monde, les étudiants étaient encouragés à voyager. Les « Paysans polonais » ou les Japonais immigrés, les sectes slaves ou les Juifs de Francfort étaient tous familiers aux étudiants. Quand Notre auteur fait un séjour d'enseignement soit au Brésil soit en France, il s'astreint à apprendre la langue, à connaître l'histoire et la culture. Ce ne sont pas de voyages de travail, ce sont des acculturations. Depuis une dizaine d'années, il fait un séjour annuel de plusieurs mois dans notre pays et il participe à maints colloques, jurys de thèse, infatigable lecteur, au-delà des petites traditions nationales actuellement dépassées.

Becker bien sûr n'est pas exempt de reproches. Les réserves ne concernent pas la bonne distance critique à tenir par rapport à la sociologie américaine, ni au sujet de l'école de Chicago ou de sa mythification. Les sociologues anglais Jennifer Platt et Martin Bulmer ont déjà réalisé un travail minutieux de critique, tout comme récemment Andrew Abbott ; ils ont, avec d'autres moins connus, amélioré nos connaissances sur le département de sociologie de Chicago.

L'attitude : j'investis un champ, j'en inventorie les structures et je m'en vais ailleurs, est inconnue de lui. Lui, lance une idée, ouvre une question limitée à partir d'un livre quelconque ou d'un travail d'étudiant. Et il voit comment cela revient ; alors réfléchit et lance une autre étape. Sur la forme, il est aisé d'être d'accord. Nous aimerions cependant, lui poser des questions de fond... en conclusion

## CONCLUSION

Nous avons fait l'éloge de son approche. Mais elle comporte les risques du flou, ou de l'imprécision et expose à des critiques. La conception ouverte de « l'ethnographique » justifierait une explication claire et offensive sauf à être traitée d'esquive. Travaillant à l'intuition, il ne justifie pas toujours les limites temporelles ou thématiques de ses études ; on regrettera qu'il aille parfois trop vite dans ses introductions liminaires. Il est souvent sibyllin. Il ne perd pas de temps en polémique mais ses détracteurs, les anti-ethnographes ou les esprits hyper cartésiens, diraient qu'il n'est pas assez scrupuleux au préalable dans ses éclaircissements à nuancer ou ses principes qualifiés parfois d'erratiques. Chaque nouvel ouvrage publié le rend de plus en plus inclassable. De quelle spécialisation, de quelle connaissance est-il l'instigateur ? Fait-il une analyse des médias, une sociologie de la connaissance ou de la communication ? Elabore-t-il un programme de sociologie des sciences ? Il se perçoit tantôt comme un sociologue réaliste parfois en géographe ou photographe. Là n'est pas l'essentiel. Il est facile de rétorquer à ces critiques. D'ailleurs E. Goffman dont il a été un ami proche depuis leurs études communes à Chicago ne pratiquait pas autrement. Il demeure néanmoins que la succession de ses travaux est décousue, pour un logicien. Le principe de l'invention est peut-être la dispersion mais dans ses livres il y a parfois des incertitudes de la construction. Un seul livre est « fini » selon nos critères académiques : *Les mondes de l'art*.

Est-ce un agité, un fébrile, qui ne se soucie pas de sa réception sous le plan de l'unité, de l'homogénéité formelle ? Le développement en dents de scie de son activité multiple : photos, socio visuelle, expos, théâtre, musique donnent le tournis. Que d'orientations ! Que de lancements de revues, albums et même un disque de musique. Touche à tout génial ou personnalité instable ? Dans la boutique de la « Maison Becker » vous trouvez de tout ; un bric à brac, un bazar hétéroclite. D'autant que vous tomberez sur du prêt à porter et des kits « Do It Yourself ». Débrouillez vous ! Quels buts cachés ? Aucun, car il est possible, peut-être pour quelques-uns de travailler à l'instinct, à l'intuition de la curiosité. D'accord ! Mais le non retour sur soi révèle-t-il une incapacité à la synthèse ? Mouvement perpétuel de l'esprit en éveil ? Non ! Pas forcément parce qu'il est l'homme tranquille de la sociologie, par rapport aux collègues agités et bavards !

Le multidirectionnel n'est pas rare chez un auteur ; la non-spécialisation un privilège. Mais lui va plus loin, il semble manifester un dégoût de la systématisation de ses produits, refuse d'y voir une direction, sans parler de programmes ou de création d'Ecole (A Chicago la 3<sup>ème</sup> ou 4<sup>ème</sup> génération en a soupé de l'Ecole). Tout de même, il manque le fil directeur vu par l'auteur ; on perd beaucoup en laissant dans l'ombre le sens caché, même si ce n'est pas un projet voulu. L'éparpillement, le saut d'un sujet à un autre, l'absence de liaison et de passerelle d'un livre à l'autre sont le produit d'une démarche fluide, d'un esprit souple. Le travail d'enquête d'abord ! Cela paraît convaincant même s'il reconnaît que la dispute est parfois source de clarification et que le coup de griffe peut faire avancer le débat.

Par contre, pour Bourdieu c'était simple. Contre Paris, les profs, la Philosophie de la Sorbonne ? Refus facial ! C'était là pour le Béarnais, le vrai moteur de l'ambition sous forme de la revanche sociale, de la volonté acharnée de notoriété ; et donc les reconstitutions souvent fictives du passé qui vont avec ! Mais Becker, apparemment, ce n'est pas ça, ni non plus l'argent ou la gloire à tout prix qui le motivent. Est-il modeste, je n'en suis pas sûr. Faux modeste peut-être, humble, certainement oui ! Je crois qu'il nous dit : pour produire une avancée, il ne faut pas reculer. S'expliquer sur soi fait perdre du temps, se retourner sur le passé signifie ne plus aller de l'avant. Cependant, il y a un danger dans ce refus d'introspection intellectuelle, celui de négliger les jalons, les chaînons manquants à l'explication interne de l'œuvre. Manque d'ego ? Pudeur ou timidité ? Instable ou Olympien ? En tout cas, il a l'audace des timorés ! Son absence de confiance en l'unité ou à la cohérence de toute œuvre, toujours reconstruite par l'esprit, est respectable et compréhensible de la part d'un interactionniste. Sur le choix des thèmes, le silence nous pèse plus grandement pour comprendre en finesse. Il y a des absences ou des évitements qu'il ne justifie pas mais qu'il admet. « C'est comme ça » dit-il fataliste. Est-ce si simple ?

Deux questions. Par exemple, sur son indifférence au marxisme, il ne s'explique pas sauf boutade. On comprend son refus de l'engagement dans la cité de la part du savant, son scepticisme à l'égard des militantismes de salon ou de pétition. Son dédain des idéologies est recevable. En sociologie, ce fut là la faiblesse de l'Occident. On lui répondra : réfractaire d'accord, mais il y a des dosages dont maints auteurs ont montré l'existence. Savant et militant, deux aspects distincts, pas du même métier, pas au même moment, ni mélange de genre des actes. Bon équilibre à accorder au dédoublement privé/ public. Le chercheur peut vivre dans l'anonymat le rôle de militant responsable, engagé dans la masse et aussi revendiquer une vie professionnelle visible, neutre et modérée. Ce n'est pas incompatible ; c'est un des innombrables dédoublements de la personnalité des collectifs humains.

On comprendrait mieux alors son évitement de « sujets chauds » tels que les races, les Noirs, les classes, l'exploitation ouvrière. Il dirait : « Oui j'ai manqué

ça mais où était mon matériau ? La classe ouvrière, je ne la connais pas de naissance ; mais les classes moyennes si ! Alors je fais avec les moyens du bord. J'ai observé l'envahissement de classes moyennes et la montée de leurs loisirs ; et j'ai pressenti l'élimination des ouvriers de la vie publique »

Il prétendrait avec raison : « Les déterminants matériels de la sociologie et ses composantes organisationnelles, la lutte contre l'idéologie scientiste, j'ai bien mené le combat, me semble-t-il ! » Voilà ce que je l'entends nous dire. C'est juste. Si on lit ses notes de bas de page et ses sources, on se rend compte que seules 10% correspondent à ce que les normes habituelles attendent et pratiquent. Que met-il à la place ? Des témoignages, des résultats de sciences diverses, des observations à lui (sans terrain précis) et surtout le fruit de ses innombrables lectures prises chez les intellectuels, fins descripteurs de l'intérieur (Perec, Calvino..). Et tant pis si sur cent auteurs cités parce qu'intéressants, seuls 10 sont des sociologues professionnels. « Et alors, répond-il ; ce n'est pas grave, tirez -en avantage. Je n'ai pas respecté les sources sacrées, faites comme -moi. Je vous ai ouvert la voie ! ». Son argumentation imparable et iconoclaste à la fois, n'accorde aucune suprématie ou aucune propriété extraordinaire à la sociologie. Et alors pourrait-on dire ?

Adeptes du changement, il a eu peut-être le courage des prudents, l'originalité du conformiste qu'il est dans la vie, il a l'audace des timides. Vrai Révolutionnaire involontaire. Parfois la peur de l'aventure fait les grands aventuriers et la routine quotidienne, fabrique des agitateurs d'idées qui s'ignorent. Bien sûr, personne n'est parfait et au magasin, Becker il y aura toujours des clients dégoûtés et d'autres indifférents. Alors tout ceci est anecdotique.

Finalement je crois qu'il représente une continuité ; un mouvement d'idées et d'expériences maintenu sur près de cent ans et sur quatre générations : de Thomas à Park, de Park à Hughes, de ce dernier à Becker et à ses complices, et enfin à leurs successeurs actuels. Parce que Becker qui se considère comme un simple chaînon dans une longue histoire a été un des plus créatifs et par conséquent un des principaux illustrateurs de la mouvance. Au tournant du siècle, je crois qu'il est devenu un passeur de culture. La variété et la simplicité de son travail est salutaire actuellement parce que la sociologie souffre de la maladie du pouvoir, de l'intervention médiatique et que nous devons revenir à des projets plus modestes. Retenons une dernière leçon.

La sociologie selon lui doit être enjouée et stimulante ; le style doit être entraînant, le morceau bien enlevé comme une pièce de musique. Et puisqu'il parle de jazz et s'en sert de métaphore, usons-en à notre tour. La société est comme un orchestre. Les interactions du jazz sont immédiates : un joueur répond à un autre. Tous jouent en fonction de l'interprétation du précédent, lui pique une idée, un accord, et réagit à sa manière. « Tu as pris cette tonalité, ce style alors je te réponds au diapason ou non ». Principe de l'action collective

sociale même ! Cette démonstration en musique aide à saisir la part d'improvisation dans la vie sociale. Quelque soit l'objet choisi, nous prenons le thème mélodique et argumentons en gardant le tempo ou la ligne avec une part d'innovation. Apprendre la sociologie en faisant du jazz était un grand avantage. On comprend aussitôt les communautés particulières et éphémères (l'orchestre d'un soir) où chacun doit respecter une ligne mais où chacun doit ajouter aussi son grain de sel, son inspiration. Quelle belle leçon, apprendre- là.

Alors comme en musique, source si fertile, Becker après avoir assuré son solo, vous dit : « Jeunes gens, voilà, j'ai pris mon chorus : à vous de jouer maintenant » ! Si vous avez une question à lui poser, demandez- lui : « Howie, on fait quoi, quelle sociologie, maintenant ? ». Et il répondra certainement : « Faites le maximum de terrain, acquérez la confiance, prenez en mains votre avenir : c'est à vous de le découvrir ». Ouvrons la fenêtre et écoutons-le jouer son « Swinging Piano Jazz ».

## ANNEXE

Avec quelques collègues de Paris 8, nous avons traduit des sociologues américains (tous plus ou moins élèves de Everett Hughes, en l'honneur duquel nous avons créé un fonds à la Bibliothèque universitaire de cette université). Nous échappions ainsi à l'affrontement qui passionnait alors les sociologues : un marxisme face au structuralisme bourdieusien. Le débat nous paraissant un peu factice et stérile nous avons cherché une branche empirique (terrain, observation participante, critique de l'usage effréné statistique), branche foisonnante d'idées (sociologie des entretiens, interactionnisme, récits de vie), et non dogmatique qui nous convenait par l'absence d'ostracisme.

De 1982 à 1985, j'ai rencontré quelques-uns de ses meilleurs représentants qui répondirent volontiers à mes questions. Je remercie : Howard Becker, Egon Bittner, Herbert Blumer, Ruth Cavan, Aron Cicourel, Arlene Daniels, Fred Davis, Irwin Deutscher, Eliot Freidson, Joseph Gusfield, Ruth Horowitz, Everett Hughes, Moris Janowitz, Helena Lopata Znaniecki, David Riesman, Julius Roth, Anselm Strauss, Paule Verdet, Charles Tilly, Robert Weiss, William Foote Whyte. J'ai apprécié leur accueil. J'ai été sensible à la relation spontanément chaleureuse vis-à-vis d'un Français obscur, qui n'avait pratiquement rien publié, qui n'avait aucune lettre de recommandation et qui venait « visiter » la sociologie empirique. J'eus la chance de rencontrer la seule française « sociologue de Chicago » qui a fui ou quitté Normale sup à Paris pour aller étudier sous l'égide de Hughes. Elle fit sa thèse avec lui et devint sociologue et professeur à Boston. Tous m'ont accordé du temps, un entretien enregistré chez

eux ou dans leur bureau. Ils répondirent à mes questions avec simplicité, dans un rapport d'égalité stupéfiant pour quelqu'un accoutumé à la hiérarchie et aux rapports de classes dans l'univers intellectuel. L'ouverture d'esprit (ils me posaient autant de questions sur mon pays ou sur mon travail que je ne m'en posais moi-même) manifestait plus que de la courtoisie mais dégagait un sentiment démocratique authentique, me prouvant par là que la sociologie pouvait avoir été une grande occasion d'ouverture humaine

## Bibliographie

### Ouvrages

On insistera sur deux ouvrages moins connus en France mais indispensables pour comprendre Becker. D'abord un bilan suggestif par Alain Pessin (publié au Canada) et la volumineuse traduction par Marc-Henry Soulet : *Le travail sociologique* (publié en Suisse). Cette synthèse écrite en 1970 par Becker termine la partie de sa carrière consacrée aux professions et occupations. C'est un des livres les plus foisonnants avec *Boys in White*, devenu, lui aussi, un classique aux USA, où il a été l'objet de 11 rééditions (nous l'ignorons superbement, pensant qu'en sociologie médicale, nous sommes amplement fournis). On notera également dans le livre « *Propos sur l'art* » des articles inconnus sur la chanson populaire américaine, le pouvoir de l'inertie, les Sociologies visuelles ou l'Esthétique et la vérité de même

1961 *Boys in white; Students Culture in Medical School* (avec B.Geer, E.Hughes, A.Srauss) Transactions Publishers, N J

1968 *Making the Grade, The Academic Side of College Life* (avec B.Geer, E. Hughes) Transactions Publishers, N J

1981 *Exploring society photographically*; Exposition Leigh Block Gallery, Northwestern, Evanston, The university of Chicago Press

1985 *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance* A.-M. Métaillé ,

1988, *Les mondes de l'art* , Flammarion

1992 *What is a Case ? Exploring the foundations of Social Inquiry* (avec Ch. Ragin), Cambridge University Press

1999 *Propos sur l'art* ,L'Harmattan

2002 *Les ficelles du métier ; Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, La Découverte

2003 *Paroles et musique* ; livre -disque « musique à Grenoble » avec H. Becker au piano et B. Cancoïn à la contrebasse, L'Harmattan

2004 *Ecrire les sciences sociales. Commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Economica,

2006 *Le travail sociologique, Méthode et Substance*, Academic Press Fribourg, (édition américaine Aldine Chicago 1970)

2009 *Comment parler de la société, Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, La Découverte,

2011 *Qu'est-ce qu'on joue maintenant ? Le Répertoire du jazz en action* (avec R. Faulkner), La Découverte,

**Becker éditeur :**

1964 *The other Side; Perspectives on Deviance*, Free Press of Glencoe

1968 *Institutions and the Person. Essays presented to Everett Hughes*, (avec B.Geer, D. Riesman, R.Weiss), Aldine,

1986 *Doing things together, Selected Papers*, Northwestern University Press

2006, *Art from Start to Finish* (avec R. Faulkner et B. Kirshenblatt-Gimblett), The Chicago University Press

Editeur des revues : *Social Problems* (1961-1964) et *Symbolic Interactions* (1977-1978)

#### ARTICLES, PREFACES, SITE

Il est très difficile de recenser la multitude de « papiers », de conférences, de notes, d'articulets, de discussions données sur un nombre de supports étonnant (on a une idée en se reportant à son site). De cette masse, on notera deux restrictions : rien n'a été donné à des journalistes ou des reporters de médias généralistes, politiques ou des pages de société. Il a maintenu étanche le mur. On n'a pas retenu ici les textes écrits en brésilien ni ceux qui concernent « la sociologie par l'image ». Sur les deux cents notes, articles ou autres contributions, nous ne donnons que ceux traduits et appelés dans le texte. Pour la liste exhaustive se reporter au site personnel de Becker : <http://home.earthlink.net/hsbecker>; ou à Wikipedia

Nous signalons particulièrement les articles suivants (repris dans *Le Travail sociologique*) :

« La carrière de l'enseignant de l'école publique de Chicago »

« L'enseignant dans le système d'autorité de l'école publique »

« Les variations dans la relation pédagogique selon l'origine sociale des élèves »

« Le travail de terrain et la preuve ; Les problèmes de la preuve et de l'inférence dans l'observation participante »

« L'observation sociale et les études de cas »

« De quel côté sommes-nous ? » (Whose side are we on?)

Autres articles :

-« A Note on Interviewing Tactics » ; *Human Organisation* n°12-1954

-« Modest proposals for Graduate Programs in Sociology » (avec B. Beck) *The American Sociologist* n°4, 1969

-« A School is a Lousy place to Learn Anything » , *American Behavioral Scientist* (sept-oct. 1972)

-« What Do They Really Learn at College ? », *Transactions*, n°1, 1964

- “Comment on Smith and Carter” *Social Problems*, n°3, 1989; Réponse à la note critique des représentants du NORC (équivalent américain de l’INSEE ):« Observing « The Observers Observed », ( J. Penneff, *Social Problems*, 1988)
- “Talk Between Teachers » (avec S. Hecht) *Qualitative Sociology* Vol 20 ,n°4, 1997
- “What ‘s happening to Sociology?” *Society*, n°16, July 1979
- “Performance science” (avec MCCall) *Social Problems* vol 37,1990 (tentative de “jouer” une communication de colloque)
- « Institutions bâtarde : les conseils de Hughes », *Sociétés contemporaines*, n°27 1997
- « Quelques ficelles du métier », *Sociétés contemporaines* , n°40, 2000
- Dialogue avec A. Pessin : « Les notions de Monde et de Champ » in *Sociologie de l’art*, Opus 8, L’Harmattan, 2006, p 165-180 repris dans : « Dialogue sur les notions de Monde et de Champ » *Revue Sociologie de l’art*, n°8, 2005 . Il y évoque ses différences d’approches avec Bourdieu
- « How much is enough ? » in *Hommages à Alain Pessin Un sociologue en liberté* ,L’Harmattan 2007 (textes réunis par C. Dutheil-Pessin, et Y. Neyrat)
- Préface au *dictionnaire de la pensée sociologique*, Encyclopedia Universalis, 2005
- « A la recherche des règles de la recherche qualitative » traduction sur le site : *la vie des idées* ( 08-06 2009) du commentaire donné sur le rapport de la National Science Foundation. Sur l’épistémologie des sciences sociales qualitatives, lire : « Epistémologie de la recherche qualitative », dans Blanc-Pessin , *L’art du terrain*, L’Harmattan 2004
- Préface à *Hommages à A .Pessin* L’Harmattan, 2007
  
- Y. Trépos a réalisé un film vidéo : *Trois leçons de sociologie* avec H. Becker et E. Freidson enregistrées en octobre 1997 à Metz .Voir le résumé écrit, les textes et références choisis par Y.Trépos, Cavum/Erase, 1999, par l’équipe de recherche d’anthropologie et de sociologie de l’Université de Metz

## Entretiens

Becker a toujours refusé de livrer une autobiographie en bonne et due forme ou un parcours même officieux. Il n’a pas autorisé qui que ce soit à parler en son nom, ou n’a encouragé, même, en collaboration, un livre sur lui. Néanmoins, il a accordé de longues discussions à ses amis pour tenter de démêler l’écheveau de son travail

Une interview sur ses débuts: « Dialogue avec H Becker » par Julius Debro Cf. *Doing Things Together* , Chap 2

Entretiens à Paris 8 avec J-P Briand et J-M Chapoulie\_: « A propos d’*Outsiders* » in *Hommages à H. Becker*, Travaux et documents, Université de Paris 8- Vincennes , 1996:

« Rencontre avec Howard Becker » (par Sylvain Allemand), *Sciences humaines* n°89, déc 1998

« Howard Becker : un classique de la sociologie américaine » ( par Marco Diani), *Sociétés*, n°12 janv 1987

- « La carrière déviante du professeur Becker : De Al Jolson à Georges Perec en passant par Everett Hughes » (Propos recueillis par S. Bourmeau et J-P Heurtin); *Politix*, n°37, 1997

« Dialogue avec Howard Becker ; comment parler de la société » par Alain Müller : *ethnographiques.org* n° 19 déc. 2009, qui est le dernier en date des dialogues

## Autour de Becker et de l’Ecole de Chicago (bibliographie sélective)



- Anderson N. *Le Hobo ; Sociologie du sans abri* (postface d' O. Schwartz, Nathan 1993
- Abott A. *Department and discipline ; Chicago Sociology at one hundred ;The University Chicago Press, 1999,*
- Amouros Ch. et Blanc A. (dirigé par) : *Erving Goffman et les institutions totales* ,L'Harmattan, 2001,
- Arborio A-M. et P. Fournier *L'Observation directe*, A. Colin, 2005
- Arborio A-M et al. (Sous la direction) *Observer le travail, Histoire, Ethnographie, approches combinées*, La Découverte, Recherches, 2008
- Blanc A et Pessin A. (textes réunis par) *L'Art du terrain .Mélanges offerts à Howard Becker* , L'Harmattan ,2004
- Briand J-P et H. Péretz (textes réunis par) *Hommage à Howard Becker* Travaux et documents, n°1, 1996, Presses de l'Université de Paris 8- Vincennes
- Briand J-P. et Chapoulie,J- M. *Les collègues du peuple*, Editions du CNRS, de l'INRP, de l'ENS Fontenay,1992
- Brochier Ch . *De Chicago à São Paulo : Donald Pierson et la sociologie des relations raciales au Brésil"*, Revue d'histoire des sciences humaines, 2011, n° 25, p. 293-324.  
- *"Oracy Nogueira entre São Paulo et Chicago : l'exploration des relations raciales"*, Revue européenne des sciences sociales, 2011, n°49-1,
- Bulmer M. *The Chicago School of Sociology* ,The University of Chicago Press, 1984
- Cefai D. ( présenté par ) *L'enquête de terrain* ; La Découverte, Mauss, 2003  
- *L'engagement ethnographique* (sld) Editions de l'EHESS, 2010
- Chapoulie J-M *La tradition de Chicago 1892-1961* Seuil ,2001
- « Travail de terrain et observation des comportements » numéro spécial dirigé par J-M Chapoulie, *Sociétés contemporaines*, n°40, 2000
- « La sociologie empirique de Hughes » n°spécial : « Autour de Hughes » , (coordonné par J-M Chapoulie), *Sociétés Contemporaines*, n°27, 1997 Vor Paule Verdet
- « Enseigner le travail de terrain et l'observation ; un témoignage sur une expérience (1970-1985) » *Genèses*, 39, 2000
- « Malentendus transatlantiques : la tradition de Chicago, Park, et la sociologie française » ;*L'Homme* 187/188, 2008
- Colloque franco-américain , Actes ; *l'Ecole de Chicago, hier et aujourd'hui*, Université de Versailles –st Quentin , Avril 1998
- Grafmeyer Y. et Joseph I. *L'école de Chicago*, Aubier 1984
- Goffman E. *Asiles* ; éditions de minuit ,1968
- Hatzfeld N. *Les gens d'usine ; 50 ans d'histoire à Peugeot-Sochaux* , Les éditions de l'atelier, 2002

Hughes E. *Le regard sociologique ; essais choisis*, Editions de l'EHESS, 1996

Le Breton D. *L'interactionnisme symbolique* ,PUF, 2004

Lepoutre D. « Histoire d'un immeuble haussmannien. Catégories d'habitants et rapports d'habitation en milieu bourgeois », *RFS* , 51-2, 2010

Liebow E. *Tally's Corner ; les Noirs du coin de la rue* (préface de C. Bense) ; Presses universitaires de Rennes ,2009

Masson Ph. *Faire de la sociologie ; Les grandes enquêtes françaises depuis 194,5* La Découverte 2008

-«Sur l'utilité d'une charte de déontologie en sociologie » (avec M. El-Miri), Site *la vie des idées*, 2009

Park R. *La foule et le public* (préface de Suzie Guth) , Parangon/Vs 2007

Peneff J. *Le Goût de l'observation*, La Découverte 2009 , (Préface de H. Becker)

-*La France malade de ses médecins*, Les empêcheurs de penser en rond, 2005

- "The Observers Observed: French Survey Researchers at Work" *Social Problems* n°5, 1988;

- « Socio-histoire » : [jeanpeneff.eklablog.net](http://jeanpeneff.eklablog.net)

."

Pessin A. *Un sociologue en liberté .lecture de Howard Becker* ;les Presses de l'Université de Laval (Canada) 2004

Péretz H. *Les méthodes en sociologie : l'observation* ; 1998, La Découverte, Repères

Platt J. *A History of Sociological research in America*, Cambridge University Press, 1996

De Queiroz J-M et Ziolkovski M. *L'interactionnisme symbolique : Mead, Blumer, Goffman, Becker, Strauss*, Presses Universitaires de Rennes, 1994

Roy D. *Un sociologue à l'usine*, La Découverte, 2006 ( Introduction par J-M Chapoulie ; Postface de H. Becker)

Strauss A. *La trame de la négociation*, L'Harmattan, 1992

Sutherland E. *Le voleur professionnel* , Spes, 1 962

Thomas W. et Znaniecki F. *Fondations de la sociologie américaine* (préface de S. Guth) L'Harmattan 2000

-- 1998- *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique* (préface de P. Tripier) Nathan

Weber Max, *Sociologie de la musique* (introduit par E. Pedler et J.Molino) Métailié, 1998

Wirth L. *Le ghetto*, Champ urbain, Presses universitaires de Grenoble, 1980

Whyte Foote W. *Street Corner Society, La structure sociale d'un quartier italo-américain* (préface de H. Péretz) ; La Découverte, 1996